



# GENIE
## DU CHRISTIANISME.

*Se trouve à Lyon,*

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;

*Et à Paris,*

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

# GÉNIE DU CHRISTIANISME, OU BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME IX,

Contenant un Extrait des différens Ecrits sur cet Ouvrage,

Et la Défense de l'Auteur.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 180

# AVIS DES ÉDITEURS.

Le dernier volume de notre édition est composé, comme nous l'avons dit dans l'avertissement préliminaire, des différens écrits qui ont paru pour ou contre Atala et le Génie du Christianisme; il est terminé par la propre Défense de l'auteur. On sent bien que nous avons été obligés de faire un choix dans le grand nombre de matériaux que nous avions sous la main: la collection entière de ces critiques égalerait la longueur de l'ouvrage critiqué. Car ce n'est pas seulement en France qu'on s'est occupé de cette controverse littéraire; les journaux étrangers en ont retenti (1); les traducteurs ont pris

(1) *V. Die Allgemeine Litteratur Zeitung: L'Ape scelta d'opuscoli letterari e morali, etc.*

parti dans la querelle (1) ; les protestans (2) et les illuminés (3) ont écrit : on a fait en Angleterre des lectures publiques de l'ouvrage ; en Italie on le trouve cité jusque dans les livres populaires (4). Il y a eu des parodies, des vaudevilles, des romans, des épigrammes, une *Alala*, une *Aura*. Enfin les beaux arts ont aussi cherché des sujets dans le Génie du Christianisme,

---

(1) Le traducteur allemand du Génie du Christianisme, se déclare souvent contre l'auteur dans des notes. C'est une nouveauté singulière en fait de traduction.

(2) *V. La lettre de A. Fr. Th. Dufossé à Mad.* ***, *à l'occasion de l'ouvrage de M. de Chateaubriand.*

(3) *V. L'Homme de désir*, de M. de St-Martin.

(4) *Il buon capo d'anno. Firenze, etc.*

et l'homme de lettres (1) qui avait annoncé que cet ouvrage deviendrait une mine inépuisable pour les peintres et les poëtes, a vu sa prédiction se vérifier. (2)

Nous avons encore été forcés, malgré nous, de faire des retranchemens dans les critiques dont nous nous sommes servis, à cause de leur excessive longueur. On y perdra peu de chose; car la plupart de ces retranchemens tombent ou sur des remarques qui avaient rapport à des passages corrigés depuis dans le Génie du Christianisme, ou sur des

---

(1) M. de Fontanes.

(2) On connaît le tableau du *Convoi d'Atala*, par M. Gautherot', acheté par le sénateur Lucien Bonaparte. M. Granet, à Rome, traite, dit-on, un sujet tiré du Génie du Christianisme.

personnalités aussi indécentes qu'étrangères à la question. Au reste, nous avons ajouté quelques notes à ces critiques, lorsqu'elles nous ont paru nécessaires. Nous aurions pu les multiplier ; mais le lecteur suppléera aisément à ce que nous aurons omis.

---

# EXTRAIT
## DES DIFFÉRENS ÉCRITS
### SUR
## LE GÉNIE
### DU
## CHRISTIANISME.

*Critique d'Atala, par M. de Fontanes, insérée dans le Mercure de France, du 16 germinal an 9.*

On se plaint quelquefois de l'uniformité répandue sur le plus grand nombre des productions modernes. Ce reproche ne sera point fait à l'ouvrage qu'on annonce : tout est neuf, le site, les personnages et les couleurs. La scène est dans un désert du Nouveau Monde, au pied des *Apalaches*, entre les rives de l'*Ohio* et du *Meschacebé*. Les acteurs sont un jeune homme et une jeune fille sauvages avec un missionnaire chrétien. Deux amans et un prêtre soutiennent seuls l'in-

térêt, sans autre événement que l'amour, sans autres spectacles que ceux de la religion et de la solitude. L'auteur a tiré tous ses effets de l'énergie des sentimens et de la richesse des tableaux.

Un sauvage de la tribu des *Natchez*, nommé *Chactas*, est le héros du roman : tel est le portrait qu'en trace l'auteur.... (*tom.* 6, *page* 54, *lig.* 21, *à page* 56, *ligne* 10.)

Ce même Chactas trouve un jeune Français qu'il adopte pour son fils, et lui raconte au clair de la lune et dans le silence de la nuit, la principale aventure de sa vie. C'est là qu'après une magnifique description du lieu de la scène, commence l'action. Il faut se rappeler que si l'auteur retrace des passions qui sont de tous les temps et de tous lès lieux, il décrit des mœurs, une nature et des nations tout-à-fait inconnues. Ses peintures et son style doivent avoir quelque chose d'extraordinaire, comme les montagnes, les prés et les torrens près de qui ses personnages sont placés.

Chactas dans sa jeunesse est fait prisonnier par les *Muscogulges*, avec qui les Natchez sont en guerre. Il est condamné, selon l'usage de ces peuplades, à mourir sur un bûcher. Il rend compte, avec la naïveté de l'homme de la nature, de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il sent. On citera beaucoup ; c'est le plus sûr moyen de plaire au lecteur, et de ne point interrompre l'intérêt de ce récit. (*même tom*, *pag.* 64, *lig.* 14, *à pag.* 68, *lig.* 3.)

On devine déjà que, malgré la différence des religious, la jeune fille sauve le jeune prisonnier. Tous deux s'éloignent des lieux habités, et s'enfoncent dans le désert. Leur amour s'y développe avec toute la violence que lui donnent la jeunesse, le malheur et la solitude : mais la religion est plus puissante que toutes les séductions réunies ; elle combat dans le cœur d'Atala des désirs toujours prêts à l'entraîner. Atala, jusqu'au dénouement, semble accablée du poids d'un secret qu'elle veut et qu'elle n'ose dire. Rien n'est plus vif et plus doux, plus passionné et plus chaste à-la-fois, que les détails de cet amour singulier entre deux êtres que tout attire l'un vers l'autre, et qui pourtant sont éloignés par un obstacle inconnu.

Cependant Atala devient plus faible d'heure en heure contre le charme qui l'entraîne.

Un orage terrible, tel qu'on en voit dans ces régions sauvages du Nouveau Monde, écarte les deux amans de leur route, et ménace leur vie. Ils se croient loin de tout secours, quand un pauvre missionnaire, nommé le père Aubry, les aborde et vient les sauver. Voici comme Chactas peint l'apparition de ce nouveau personnage. (*même tom. pag.* 121, *lig.* 15, *à pag.* 125, *lig.* 3.)

On reconnaît à ce tableau, les mœurs bienfaisantes de ces pieux anachorètes qui, naguère encore, sur le mont St-Bernard, ont mérité la reconnaissance et l'amitié des

soldats de Bonaparte. Le sujet amenait naturellement l'éloge des anciens missionnaires dont l'héroïsme, les travaux et les leçons vivent encore au milieu de quelques-unes de ces tribus sauvages. Le grave Montesquieu, dans l'Esprit des lois, Raynal lui-même au milieu de toutes ses déclamations anti-religieuses, vantent l'un et l'autre ces prêtres législateurs qui gouvernèrent avec tant de sagesse les habitans du Paraguay. Le père Aubry est du même ordre qu'eux; il a suivi les mêmes principes dans la fondation de sa petite colonie.

Chactas, qui admire déjà le pouvoir de la religion sur le plus fougueux des désirs, l'aime bien plus en la voyant répandre tous ses bienfaits autour des huttes d'un peuple sauvage qu'elle éclaire et qu'elle adoucit.

Tandis qu'Atala se repose de ses fatigues, Chactas suit un moment le bon prêtre dans le hameau soumis à ses lois, et contemple de plus près tous les prodiges du christianisme. (*même tom. pag.* 137, *lig.* 19, *à page* 143, *lig.* 15.)

Le lecteur aura sans doute remarqué la description si touchante de cette messe célébrée au milieu des déserts, et le baptême de l'enfant au milieu des fleurs, et les souvenirs des antiques migrations et des premières familles du genre humain.

Mais Chactas retourne à la grotte du solitaire, et trouve Atala mourante, dont la

secret s'échappe enfin, et qui parle ainsi...... ( *même tom. pag.* 149, *lig.* 3, *à pag.* 178, *lig.* 15.)

On n'a rien voulu dérober à l'effet de ce tableau; on l'a montré dans tout son ensemble; et ceux qui ont de l'ame et de l'imagination ne peuvent se plaindre de la longueur des morceaux qu'on a cités. Au milieu de tant de traits pathétiques, on aura sur-tout remarqué les discours du vénérable hermite : ils sont sublimes et tendres comme la religion qui l'inspire ; on y trouve des phrases jetées à la manière de Bossuet, celle-ci par exemple : *Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois.* Cette réflexion est d'autant mieux placée, que l'hermite est le contemporain de Charles I.er, de sa veuve et de ses enfans.

L'ouvrage se termine par un épilogue qui est lui-même une sorte de petit poëme. L'auteur s'y met en scène, et trouve une Indienne qui lui apprend que Chactas et le missionnaire sont morts non loin du tombeau d'Atala. L'épilogue achève et complète l'effet du roman.

L'auteur est le même dont on a déjà parlé plus d'une fois, en annonçant son grand travail *sur les Beautés morales et poétiques du Christianisme.*

Celui qui écrit, l'aime depuis douze ans,

et il l'a retrouvé d'une manière inattendue après une longue séparation ; mais il ne croit pas que les illusions de l'amitié se mêlent à ses jugemens.

Tous les lecteurs, si je ne me trompe, trouveront dans ce roman toute l'empreinte du talent le plus original. Il est possible de reprocher quelquefois trop d'éclat et de luxe à cette imagination si brillante et si féconde ; mais ce défaut dans un jeune écrivain est si excusable et peut si facilement se corriger ! Heureux celui qui, dans tous les genres, n'a besoin que d'être plus économe de ses richesses ! Au reste, quelles que soient les observations des juges les plus sévères, la profondeur et le charme des sentimens, la naïveté des mœurs, la magnificence et la nouveauté des images, l'élévation des pensées et la beauté de la morale, défendront assez contre la critique cette production d'un genre tout nouveau.

L'intérêt que mérite le talent de l'auteur, redouble encore par celui qu'inspirent ses malheurs : c'est ainsi qu'il en parle lui même dans sa préface....

( *Voy. la Préface d'Atala, insérée dans le tom. 1.er de la présente édit.* )

Les talens qui nous restent aujourd'hui sont trop rares pour les éloigner plus longtemps ; ils n ont jamais été les ennemis de la France, qui peut seule leur donner des suffrages dignes d'eux, et dont ils augmen-

tent la gloire. Il ne faut pas que les muses françaises soient errantes chez les Barbares. Puissent-elles se rassembler enfin de tous côtés autour du pouvoir réparateur qui essuiera toutes leurs larmes en leur préparant un nouveau siècle de gloire !

---

*Extrait d'une critiqne d'Atala, signée* Y, *dans la Décade philosophique, littéraire et politique : du* 10 *floréal an* 9.

J'ai entendu vanter *Atala* dans quelques sociétés, je l'ai vu prôné dans plusieurs journaux, et je n'étais point encore convaincu que ce fût un bon ouvrage ; je l'ai lu...... et cette lecture m'a convaincu seulement qu'il ne fallait pas toujours s'en rapporter aux jugemens des sociétés ni aux apothéoses des journalistes.

> **Ainsi qu'en sots auteurs,**
> **Notre siècle est fécond en sots admirateurs.**

J'ignore et veux ignorer les motifs secrets d'un enthousiasme qui me paraît indépendant du mérite de ce petit ouvrage. Quant à moi, je parlerai d'Atala, parce qu'on en

parle, et je dirai bonnement ce que j'en pense, parce que je ne dis jamais autrement.

Un roman comme une pièce de théâtre, à moins qu'ils ne signifient absolument rien, roulent ordinairement sur une situation principale, une idée mère, dont l'expression peut se réduire à une proposition, à un problème unique. Les combinaisons morales, réduites à des termes aussi simples, ne sont pas si nombreuses qu'on serait tenté de le croire; aussi n'est-ce point à titre de censure que je remarquerai que la fable d'*Atala* est au fond absolument la même que celle de *Zaïre* de Voltaire. *Atala*, comme *Zaïre*, est une chrétienne amante d'un infidelle: qui l'emportera de la religion ou de l'amour? voilà le problème.

Quand un auteur choisit un fonds déjà connu, il a soin d'en changer les accessoires, de varier les teintes locales. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'auteur d'Atala a transporté la scène de son drame dans l'Amérique septentrionale, sur les bords du Mississipi, qu'il appelle du nom plns agréable et sans doute plus exact de *Meschacebé;* circonstance qui lui fournit l'occasion de peindre une nature étrangère, qu'il dit avoir lui-même visitée; ce qu'on croit sans peine, quand on voit la richesse et la vivacité de ses couleurs. En voici quelques exemples..... (*tom.*6, *page* 50, *lig.* 16, *à page* 52, *lig.* 15.)

Il

Il y a là-dedans de la fraîcheur, de l'abondance, de la grace. Des descriptions de ce genre sont répandues dans le reste du roman; l'auteur peint d'autres sites, d'autres aspects, des déserts, des clairs de lune, des orages : on s'apperçoit qu'il a souvent pensé à *Paul et Virginie*; mais il aurait dû remarquer que dans *Paul et Virginie*, ce n'est pas le héros de l'aventure, dont l'ame aurait été oppressée de trop de souvenirs, qui s'amuse à décrire; c'est une personne étrangère qui, se mettant à la place de l'auteur, peut se livrer à des détails qui sentent l'auteur.... (1)

Il y a de la naïveté, du sentiment, une touchante simplicité dans la scène suivante, qui prouve que l'auteur n'est pas moins habile à décrire les mœurs que les sites. (*même tom. pag.* 64, *ligne* 14, *à page* 66.)

Il était à désirer que l'auteur eût toujours été guidé, en décrivant, par un goût aussi pur. On ne rencontre que trop souvent des traits dont il aurait pu faire le sacrifice, sans beaucoup nuire à ses descriptions. Tantôt ses deux héros sont *aveuglés par d'énormes chauve-souris* (*page* 85); tantôt ils mangent

---

(1) Singulière inadvertance du critique, qui ne s'est pas apperçu que c'était *l'auteur lui-même* qui parlait dans cette description. Chactas n'a pas encore commencé son récit.

*Note des Edit.*

des mousses appelées *tripes de roches* (*p.* 72): dans un endroit on voit des *ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux*..... (1)

Cependant le *jongleur invoque le Ciel*, (ce n'est point encore du prêtre catholique dont il est question;) on prépare la cérémonie religieuse où l'on doit massacrer *Chactas*. *Atala* devient amoureuse de lui, ce qui est fort bien sans doute, mais n'offre aucune nouveauté de situation. Elle le délivre, et, pour ne point devenir victime elle-même, s'enfuit avec lui.

Les premiers essais pour fuir, la peinture des transes, des alternatives de crainte, d'espoir, d'amour, de remords qui tourmentent ces innocens fugitifs, enfin la chaleur de leur pudique amour, présentent des développemens admirables. *Atala*, élevée dans la foi chrétienne, fidelle à un vœu de virginité dans lequel sa mère s'est fort sottement engagée pour elle, est dans une situation attachante, et que *François-Auguste Chateaubriand* a heureusement développée en auteur très-profane, mais plein

---

(1) L'auteur a répondu à tous ces reproches, en montrant que les critiques ont pris pour des jeux de son imagination, ce qui n'était que des faits réels, attestés par tous les voyageurs.

*Note des Edit.*

de verve. Voici quelques citations ; c'est *Chactas* qui parle.... ( *même tom. pag.* 105, *lig.* 14, *à pag.* 106, *lig.* 17 ; *les lignes* 24 *et* 25, *pag.* 111, *lig.* 17, *à pag.* 112, *lignes* 12 *et* 13. )

Voilà de la nature, voilà de la vérité et de la chaleur. Quand on a des talens, ce sont les seuls guides qu'il faille choisir : mais on a un système à soutenir, un but à atteindre, et pour y parvenir il faut forcer les événemens ; se jeter dans un monde mystique, et décrire des scènes étrangères, extravagantes, que certaines gens ont voulu nous faire prendre pour le comble du sublime....

Le Romancier présente ensuite un tableau des cérémonies du culte chrétien, comme il a fait pour celles du culte *muscogulge*. On a blamé, à tort selon moi, la description d'une messe célébrée en plein air. Ce mystère est ici représenté avec toute la grandeur qu'il peut admettre, et ce qu'il a de ridicule est sauvé avec assez d'adresse. Ce n'est point une prière insignifiante, marmotée en langue étrangère et mêlée d'attitudes et de gestes bizarres ; ce n'est point un Dieu qu'on boit et qu'on mange ; c'est seulement un Dieu qui descend en esprit sur la terre, pour répondre à l'invocation des hommes : c'est au moment où le soleil précédé de l'aurore embrase les portes de l'orient. ( *même tom. page* 140, *lig.* 2, *à lig.* 16. )

Cela est beau, très-beau dans quelque

croyance qu'on soit, et cela restera beau, quelque changement qui s'opère dans les opinions et dans les mœurs.

Le reste de l'ouvrage paraît être au contraire une satire de cette religion qu'il a voulu préconiser. *Atala* s'empoisonne quoique chrétienne, et le prêtre lui fait le plus sot et le plus ennuyeux sermon qu'on puisse imaginer ; un sermon de dix pages, dans lequel il prouve à cette personne mourante, pendant qu'elle se débat dans les angoisses du poison, que *tous ses malheurs viennent de son ignorance ;* que la vie qu'elle perd *est bien peu de chose ;* qu'en Europe cela va bien plus mal, et que des reines ont été vues *pleurant comme de simples femmes ;* qu'elle se serait infailliblement brouillée avec son mari ; que c'était un beau mariage que celui d'*Adam* et *Eve*, que celui d'*Abraham* ne le valait pas, que *les plaisirs de la chair ne sont que des douleurs*, et qu'en conséquence elle doit remercier la *Bonté divine* ( comme s'il y avait de quoi ) ; que *l'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil ;* que si elle revenait à la vie, elle verrait son amant infidelle, *tant l'inconstance est naturelle à l'homme ; tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis !.....*

Idée atroce ! fort développée par le missionnaire, qui a dit auparavant : *si un homme revenait à la lumière quelques années après*

*sa mort, je doute qu'il fût reçu avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes sur sa tombe.....*

J'ai fait grace au lecteur de cette vilaine exhortation, dont le vénérable père Aubry n'a pas fait grace à sa pénitente, etc. etc. (1)

---

## *Critique d'Atala, par M. Dussaulx, dans le Journal des Débats, du 27 germinal an 9.*

Il y a des ouvrages dont on ne peut bien juger quand on les considère isolément. Il faut, pour les apprécier, avoir égard aux circonstances qui les ont fait naître, ne point les séparer des accessoires qui les accompagnent, se rappeler toujours dans quelles vues ils ont été conçus, et même compter pour quelque chose, et faire entrer dans la balance le nom et la destinée de leur auteur. Tel est le roman ou le poëme qui vient de paraître sous le titre d'*Atala*. Les longues infortunes de l'écrivain à qui nous le devons, le vaste plan

---

(1) Croirait-on qu'il s'agit ici de ce discours du père Aubry, de ce discours regardé par MM. Laharpe, Fontanes, Dussaulx, Clément, etc. comme un modèle d'éloquence?

*Note des Edit.*

de morale et de philosophie religieuse dont ce petit ouvrage fait partie, les voyages presqu'héroïques, les expériences courageuses et les pénibles observations dont il est le fruit, tout, indépendamment du talent d'exécution, lui donne un caractère qui le met à une distance immense des productions qu'on pourrait naturellement lui comparer.

Quand on ne saurait pas que l'auteur d'*Atala* s'occupe d'un ouvrage où il se propose d'exposer les beautés poétiques et morales du christianisme, il serait facile de s'appercevoir que cet essai n'est que l'ébauche d'une grande idée, ou plutôt d'un grand sentiment, qui demande un cadre plus vaste, et des développemens plus étendus, plus variés et plus riches. *Atala* n'est qu'un petit tableau, composé d'après des principes aussi neufs que féconds; c'est une miniature qui laisse entrevoir la pensée du peintre; c'est une première expérience d'une théorie dont les élémens seront bientôt mis dans un plus grand jour.

Depuis que le christianisme a été relégué parmi ces institutions qu'on peut examiner avec tout le sang-froid de la philosophie, l'attention des hommes qui pensent, s'est dirigée vers ce nouvel objet d'observations. Les sarcasmes et les plaisanteries, les déclamations et les diatribes ont fait place à l'esprit de réflexion et de sagesse; on a cessé d'exagérer le mal; on a voulu se rendre compte du

bien ; on a pesé avec plus de justice les abus et les avantages , les bons et les mauvais effets ; on a écarté les préjugés et les préventions de tout genre ; et ce qui n'avait été jugé que par la haine ou par l'enthousiasme , a subi l'examen de la raison. Tel est le sort de tous les établissemens que les siècles ont consacrés. Pendant qu'ils subsistent , ils sont rarement appréciés par l'impartialité. Ils sont attaqués avec fureur et défendus avec mal-adresse : mais les passions se taisent sur leurs ruines. Quand ils sont renversés , on contemple leurs vastes débris d'un œil moins prévenu, et la vérité tardive prononce enfin un jugement qui n'excite quelquefois que de vains et stériles regrets. Le moment est venu, où , sous la protection d'un gouvernement éclairé , il est permis de se livrer à des spéculations , qu'en d'autres temps on eût taxées de fanatisme. Un monument qui a duré près de vingt siècles , une institution qui , pendant un si long espace de temps , a modifié la destinée et la condition de presque tous les peuples du monde , est digne sans doute des méditations du philosophe. Il serait absurde qu'on ne pût en appeler de la sentence de ceux qui l'ont enveloppée dans leur vaste plan de bouleversement et de destruction universelle.

Je ne prétends pas juger d'avance le système de l'auteur du *Génie du Christianisme* ;

mais quand on réfléchit aux heureux sujets de toute espèce que cette religion a fournis aux arts de l'imagination, quand on considère les richesses que la peinture, la poésie et l'éloquence ont tirées de cette mine nouvelle, on sent une prévention en faveur de la théorie de M. Chateaubriand. C'est cette religion qui animait la voix de ces pères de l'éloquence chrétienne, dont les discours sont placés par les gens de goût à côté de ceux des Cicéron et des Démosthènes ; c'est elle qui, parmi nous, a élevé si haut les Massillon et les Bossuet ; elle dicta le plus beau poëme des temps modernes ; elle conduisit le pinceau d'un Raphaël, et lui inspira son chef-d'œuvre : c'est dans les asiles solitaires des anachorètes, qu'un Lesueur alla chercher les modèles de ces vertus paisibles et silencieuses qu'il sut exprimer avec un si prodigieux talent. Si le christianisme enflammait le génie des artistes, il n'était point, comme on l'a voulu dire, l'ennemi des arts ; l'Europe les lui doit en partie ; ils sont nés, ils ont fleuri sous sa protection ; et Rome ne s'honore pas moins des monumens dont la religion chrétienne l'a embellie, que des chefs-d'œuvre que l'antiquité lui a légués. La mythologie pouvait être une source plus féconde de beautés poétiques ; mais si le christianisme doit lui céder à cet égard, il lui reste bien encore de quoi se consoler.

*Atala* devient une nouvelle preuve de cette

vérité qu'on se plaît à contester. Cet ouvrage tire son intérêt, non pas du fond d'une action assez faible, mais des effets que l'auteur a su produire par l'intervention des idées religieuses. Il s'est proposé, comme il le dit lui-même, de peindre la religion, première législatrice du sauvage ; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, au véritable esprit de l'Evangile ; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort. Quand on voit la plupart des romanciers avoir recours à tous les artifices de l'imagination, accumuler incidens sur incidens, épuiser toutes les ressources de leur art pour produire beaucoup moins d'effet, on est obligé de reconnaître que les ressorts qu'il fait agir, quoique beaucoup plus simples, sont beaucoup plus puissans, et qu'il a ouvert la mine la plus riche et la plus profonde que le génie puisse exploiter. Il ébranle la sensibilité, il fait couler les larmes, il déchire le cœur, sans tourmenter ou révolter l'esprit par la complication des aventures et les surprises du merveilleux. Un prêtre, un sauvage et son amante, sont les seuls personnages de ce drame éloquent, où le pathétique est poussé au dernier degré.

Les accessoires, le lieu de la scène contribuent beaucoup, il est vrai, à l'effet général

du tableau ; c'est parmi ces grands fleuves de l'Amérique septentrionale, au bord de ces lacs, et de ces antiques forêts du Nouveau Monde, au pied du mont Apalaches qu'il transporte son lecteur. Ce spectacle, d'une nature rude et sauvage, anime et rend plus intéressant celui d'une religion qui vient y répandre ses premiers bienfaits ; la magnificence des descriptions ajoute à la force des sentimens, et l'on s'apperçoit bien que ces peintures si vives et si énergiques ne sont pas des copies ; l'auteur a vu ce qu'il peint, il a parcouru lui-même les lieux qu'il décrit. C'est sous les yeux de la nature, c'est à l'aspect de ses beautés, d'autant plus imposantes qu'elles sont plus incultes, qu'il a saisi ses crayons pour dessiner les traits majestueux dont ses regards étaient frappés ; il a su trouver ce point où les effets physiques et les effets moraux se fortifient mutuellement ; on ne pourrait lui reprocher que de se livrer avec trop peu de retenue aux attraits du style descriptif, de ne pas varier assez ses teintes, et peut-être d'altérer quelquefois, par des couleurs un peu trop chargées, les formes de son modèle.

Le style descriptif a été singulièrement perfectionné dans ce siècle ; les Buffon, les Rousseau, les Saint-Pierre ne laissent rien à désirer en ce genre : il semble qu'à mesure que les ressources de la poésie commençaient à s'épuiser, la prose ait voulu y suppléer.

On sent en lisant le *Télémaque*, que l'illustre auteur de ce bel ouvrage n'avait vu la nature que dans les poëmes d'Homère et de Virgile : les grands écrivains de notre siècle l'avaient eux-mêmes étudiée ; ce sont leurs propres sensations qu'ils rendent, lorsqu'ils la peignent, et leurs tableaux ont une vérité, une fraîcheur, une énergie et une originalité qui ne peuvent jamais être le fruit des seules études du cabinet. Homère et Virgile leur ont sans doute appris à voir la nature ; mais ils ont mis leurs préceptes en pratique, au lieu de se borner à copier leurs descriptions ; ils ne se sont pas fiés aux yeux d'autrui, ils ont vu par eux-mêmes ; aussi peut-on les regarder comme de véritables poëtes, très-supérieurs à ceux qui ne font qu'astreindre à la mesure des vers leurs confuses réminiscences, et qui défigurent, dans leurs prétendus tableaux, les beautés de la nature qu'ils n'ont jamais ni étudiée ni sentie. Je connais tel poëme célébre dans lequel il y a cent fois moins de poésie que dans quelques pages de Rousseau ou de Saint-Pierre.

L'auteur d'*Atala* paraît avoir bien des rapports avec ce dernier ; et je ne doute même pas que les *Etudes de la Nature* n'aient beaucoup contribué à développer ses idées et son talent ; ils ont peint tous deux une nature étrangère ; l'un nous a transportés sous le ciel de l'Afrique ; l'autre nous ouvre le spectacle de l'Amérique : ils se sont l'un et l'autre

proposé un grand but moral, et semblent avoir été guidés par les mêmes principes et les mêmes sentimens ; mais l'auteur de *Paul et Virginie*, est plus doux, plus coulant, plus châtié ; celui d'*Atala*, plus nerveux, plus fort, plus énergique : l'un ménage ses couleurs avec un goût exquis et un art d'autant plus merveilleux qu'il paraît moins ; l'autre les répand et les prodigue avec une profusion et une abondance qui nuisent quelquefois à l'effet : l'un est plus sage et plus retenu ; l'autre plus hardi et plus impétueux. L'auteur de *Paul et Virginie* accorde plus aux idées morales, celui d'*Atala* aux idées religieuses : le premier a honoré la religion avec transport, en censurant ses ministres avec amertume ; le second honore à-la-fois et confond dans les mêmes hommages, et le dogme et le culte, et les ministres et la religion. Dans *Paul et Virginie*, un prêtre devient la cause indirecte, mais toujours odieuse, de la fatale catastrophe ; dans *Atala*, c'est un prêtre qui répare tous les maux causés par les passions, l'ignorance et le fanatisme. L'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre se ressent de ces temps où dominaient la satire anti-religieuse et l'esprit d'innovation ; celui de M. Chateaubriand, d'une époque où la pitié, la commisération et la vraie philosophie lui ont succédé.

Je voudrais appuyer de citations et d'exemples ce que j'ai dit de ce nouvel ouvrage ; mais

mais il est déjà trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en présenter des extraits : les éloges sont déjà justifiés par la voix publique. Je me bornerai donc à citer un passage qui justifiera peut-être la critique que j'ai hasardée. Il me paraît, comme j'ai osé l'avancer, que l'auteur détruit quelquefois l'effet de ses plus belles peintures par un excès de force et d'énergie. Il décrit une messe dans le désert : « L'aurore paraissant derrière les montagnes, enflammait le vaste orient; tout était d'or ou de rose dans la solitude; les ondes répétaient les feux colorés du ciel et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînent sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée que le prêtre en ce moment élevait dans les airs. » Cette dernière circonstance, ce dernier trait par lequel l'auteur achève son tableau, est, contre son intention, très-petit et très-mesquin : ce rapprochement du lever du soleil et de la consécration, n'est pas heureux et paraît forcé (1); il a quelque chose de recherché, et la recherche est toujours l'antipode du sublime.

---

(1) Le critique a lui-même rétracté ce jugement dans un autre N.° du Journal des Débats.

*Note des Edit.*

Au reste on est bien dédommagé de quelques fautes par des beautés sans nombre, par un style qui anime et vivifie tout, et dont la rudesse même est une grace de plus dans un sujet de ce genre. Ce petit ouvrage fait désirer encore davantage celui dont il est détaché.

---

## *Extrait de la Critique d'Atala, par le Publiciste*, 27 germinal an 9.

Un ouvrage attendu, annoncé avec éclat, ne peut guère paraître, dans le premier moment, ni médiocrement bon, ni médiocrement mauvais. Ou l'amour-propre des lecteurs élève le prix de cet ouvrage, qui doit l'indemniser des frais de l'attente; ou il se console par la critique, de la contrariété d'avoir vu son attente trompée. Le roman que nous annonçons ne devait rien redouter de ce dernier calcul, et n'avait pas besoin de l'autre : quelques éclairs échappés déjà au talent de l'auteur, avaient fait accueillir avec de grandes espérances ce petit ouvrage, et l'ouvrage a répondu aux espérances qu'on avait conçues. Nous ne dirons que peu de mots de la fable.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quelque peu compliqués que paraissent

les événemens, on pressent facilement combien de situations touchantes ils ont pu fournir à la plume éloquente de l'auteur ; mais ce qu'on ne se représentera point, ce qu'il est difficile de rendre, ce sont les couleurs dont il a su peindre une foule de tableaux divers, créés par une imagination brillante, nourrie de toutes les idées poétiques, exaltée par la religion et la solitude, et dirigée par un talent qui sait choisir et disposer ses matériaux, faire ressortir l'un par l'autre, et créer ces effets qu'on admire en raison de la simplicité des moyens qui les ont produits. Les singularités du Nouveau Monde y sont retracées et embellies par les arts du monde ancien ; et des scènes dont nous n'avions pas d'idée, sont rendues sensibles à notre imagination, sans le secours d'aucun objet de comparaison qui puisse lui aider à les saisir. Il faut citer pour se faire comprendre ; nous choisirons pour cela le passage suivant de la description de la Floride.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est ainsi qu'après de vives et sensibles images, représentées avec le degré d'illusion que comportent les objets propres au sens de la vue, il termine sa description par des esquisses vagues d'objets indéterminés, en laissant à l'imagination le soin d'achever un tableau que tout l'art de la parole ne saurait plus embellir. Ce sont-là non-seulement les ressources de cet art, mais encore les vé-

ritables secrets de tous les arts. Qu'on joigne à cette peinture la première promenade des deux amans, sur-tout la description de la messe célébrée sur un rocher, et d'autres passages qu'on remarquera facilement dans l'ouvrage même, et l'on comprendra tout le charme attaché à une lecture où l'on puise successivement des impressions si douces et si variées.

Il en faut convenir, cependant, toutes ces impressions ne sont pas également désirables ; l'imagination de l'auteur lui fait adopter quelquefois des expressions figurées qui ne présentent rien d'assez sensible, et quelquefois aussi des images dont les parties ne sont pas bien d'accord. D'un autre côté, ce mélange des styles, que l'auteur paraît regarder comme un avantage, ne sert souvent qu'à refroidir l'illusion, parce qu'il est contraire à la vérité. C'est un sauvage qui parle, un sauvage, il est vrai, à demi civilisé. Que les idées enfantées par la civilisation, et les sensations qu'il a conservées de l'état de nature, se modifient l'une par l'autre dans son langage comme dans ses affections, à la bonne heure ; mais le même homme ne peut tour à tour raisonner comme un Européen et sentir comme un sauvage. Celui qui prête une *voix* aux fleuves et une *ame* à la solitude, ne s'amusera point à définir le premier regard de celle qu'il va aimer. Enivré d'amour à ses pieds, il peut s'y pénétrer

d'admiration ; mais il ne cherchera pas à démêler dans ses traits, *ce caractère d'élévation et de force morale, ce je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible :* ceci est d'un sauvage qui contemple la nature en amant, et sa maîtresse en observateur.

Une critique rigoureuse pourrait relever quelques invraisemblances dans la conduite du roman. On pourrait aussi reprocher à l'auteur de se tromper quelquefois sur la nature des émotions que l'on doit chercher à exciter : il peint, par exemple, avec trop de vérité, les tourmens que les sauvages font éprouver à leurs prisonniers, et les images dont il environne la mort, prises en général dans l'idée de la destruction plutôt que dans le sentiment des regrets, sont poussées jusqu'à des détails difficiles à supporter. Lorsque l'auteur, pour peindre le zèle du missionnaire, dit que *tous ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité*, cette image est-elle bien naturelle et bien heureuse ? et lorsqu'il représente *Atala* mourante, communiant des mains du missionnaire, et qu'il ajoute : *Sa langue vient, avec un respect profond, chercher le Dieu que lui présente la main du prêtre ;* n'y a-t-il pas dans ce tableau quelque chose qui contrarie l'effet que l'auteur a voulu produire ? D'ailleurs, les idées religieuses sont présentées dans l'épisode du missionnaire avec une magni-

ficence dont nous avons peu d'exemples : le caractère de ce vieillard montre ce que peut offrir de plus frappant l'enthousiasme du christianisme uni à la tolérance, la vertu adoucie par la sensibilité. Enfin, l'effet général de l'ouvrage est un sentiment de plaisir et d'entraînement, et les défauts sont des exceptions que la critique est obligée de remarquer : le talent de l'auteur est trop riche de ses propres ressources, pour qu'il soit pénible de lui indiquer quelques erreurs, quelques taches qu'on est fâché d'observer dans la réunion des dons brillans qui ont valu à ses premiers essais des éloges si flatteurs.

---

## *Observations critiques sur Atala, par A. Morellet.*

Après les mauvais ouvrages, il n'y a point de cause plus active de la propagation du mauvais goût, que les éloges exagérés qu'on donne aux bons, soit qu'on y loue avec excès ce qu'il y a de bien, soit qu'une indulgence trop grande en approuve et en justifie jusqu'aux défauts mêmes.

Il est bien vrai que cette disposition à l'indulgence n'est pas la plus commune parmi nous ; le dénigrement est beaucoup plus

général, et nous péchons aussi par ce côté: mais il faut éviter l'un et l'autre écueil; et c'est un excès du premier genre que je me propose de combattre ici.

Ces réflexions se sont présentées à moi, à l'occasion du petit roman nouveau qui a pour titre, *Atala*, qu'on dévore et qu'on loue à l'égal de *Clarisse* et de *la Nouvelle Héloïse*, et dans lequel je trouve, parmi plusieurs beautés, beaucoup de défauts: et, comme on le vante, à mon avis, beaucoup trop, j'entreprends, pour l'instruction des romanciers à venir, d'en relever ici les fautes. Si j'appuie un peu fortement sur ce côté de la balance, ce ne sera que pour rétablir un juste équilibre.

Quoi! dira-t-on, déployer la sévérité de la critique contre un roman où se montrent une imagination brillante et féconde, des intentions estimables, une morale douce et bienfaisante, et dans lequel on ne peut méconnaître des beautés de plus d'un genre? Il faut pour cela n'avoir point de sensibilité.

Eh! Mesdames, vous vous trompez. Quoique je critique Atala, *mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre;* je pleure comme un autre; mais ce n'est qu'à bon escient et pour de bonnes raisons; et quand je m'attendris, je veux savoir pourquoi.

Je vous dirai ce qui retient ou sèche quelquefois mes larmes en lisant des ouvrages qui vous causent de si vives émotions.

C'est l'affectation, l'enflure, l'impropriété, l'obscurité des termes et des expressions, l'exagération dans les sentimens, l'invraisemblance dans la conduite et la situation des personnages, les contradictions et l'incohérence entre les diverses parties de l'ouvrage, enfin, et en général, tout ce qui blesse le goût et la raison; ingrédiens nécessaires de tout ouvrage, depuis la discussion philosophique la plus profonde, jusqu'aux contes de fées inclusivement.

Je ne crois pas qu'en aucun genre d'ouvrages, on puisse se dispenser d'être vrai de la vérité qui convient au genre; d'éviter l'enflure et l'exagération, qui sont une fausseté toujours contraire à l'effet; d'être toujours clair, puisqu'on n'écrit que pour être entendu; d'être d'accord avec soi-même, et de tenir ses personnages d'accord avec leur caractère, parce que, sans cela, il n'y a ni intérêt ni plaisir; et enfin, d'être toujours raisonnable, parce que la raison est la règle universelle à laquelle il faut que toute composition se rapporte : et je suis convaincu que, tant que la critique ne fait qu'applaudir à l'observation de ces règles, et blâmer ceux qui les violent, elle est utile et nécessaire, et mérite l'approbation et les encouragemens de tous ceux qui aiment les lettres et la vérité.

L'auteur d'*Atala*, lui-même, a trop d'esprit pour contester ces maximes; mais il a

espéré qu'on ne les invoquerait pas contre lui à la rigueur ; il a pu croire,

« Qu'en examinant tout ce qu'il a fait entrer dans un si petit cadre ; en considérant qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des sauvages qu'il n'ait touchée, pas un bel effet de la nature qu'il n'ait décrit, etc. ; en faisant attention aux difficultés qu'il a dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages ; en remarquant enfin que, dans la catastrophe, il ne s'est soutenu, comme les anciens, que par la force du dialogue, ces considérations mériteraient quelqu'indulgence du lecteur, pour un écrivain qui s'efforce de rappeler la littérature à ce goût antique, trop oublié de nos jours. »

Cette notice de l'ouvrage est assez favorable pour faire beaucoup mieux que d'obtenir l'indulgence du lecteur, puisqu'elle présente un éloge véritable, mérité, si l'on veut, mais assez flatteur. Or, comme elle est de l'auteur lui-même, elle prouve, ce me semble, qu'il a cru échapper à la critique, soit parce qu'on ne pourrait trouver dans son ouvrage que des taches légères, soit parce que les beautés y seraient assez nombreuses et assez frappantes pour en couvrir les défauts.

Mais les espérances de ce genre, que nourrissent quelquefois les jeunes écrivains, sont souvent trompeuses ; et je dirais volon-

tiers à ceux qui peuvent craindre des censeurs plus éclairés et plus sévères que moi :

Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait
sa revue :
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.

Je ne suis point l'homme aux cent yeux ; mais après avoir entendu louer *Atala* avec un enthousiasme dont l'expérience m'a appris à me défier, je l'ai lu avec attention, et parmi les beautés que je crois avoir senties comme un autre, j'ai cru voir que l'auteur s'est laissé aller à beaucoup de fautes, et je vais en relever quelques-unes, en suivant le roman.

C'est une description de la *Louisiane* qui commence l'ouvrage. Les descriptions n'en sont pas la partie la moins soignée, ni la moins vantée ; on y trouve souvent du vague, des images peu nettes, des expressions forcées, et en général un grand défaut de naturel.

Dès les premières pages, l'auteur nous dit qu'au sortir de l'hiver, les arbres déracinés, abattus et assemblés vers les sources des fleuves qui se jettent dans le Mississipi, forment des radeaux qui descendent de toutes parts. « Le vieux fleuve, ajoute-t-il, s'en empare et les pousse à son embouchure ; par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts, etc. »

On ne sait pas ce que signifie l'épithète de *vieux fleuve* donnée au Mississipi, qui n'est pas plus vieux que ceux qui lui fournissent leurs eaux, sans lesquelles lui-même ne coulerait pas.

Je n'entends pas non plus ce que c'est que *la grande voix du fleuve*, ou du moins je ne vois pas quel mérite il y a à appeler *la grande voix* du Mississipi, le bruit qu'il fait lorsqu'il est débordé et entraînant tout ce qui se trouve sur son passage.

« Depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à la jonction de l'Ohio, *le tableau le plus extraordinaire suit le cours de ses ondes.* (*tom.* 6, *pag.* 50, *lign.* 16 *et suiv.*) (1)

Cette tournure est laborieuse et fausse. L'auteur veut dire que le fleuve présente dans son cours un grand nombre de sites et de points de vue extraordinaires. Mais ces sites, par cela seul qu'ils sont extroardinaires et variés, sont autant de tableaux différens. Il n'y a donc pas là *un tableau extraordinaire* qui suit le cours du fleuve.

(*P.* 61.) *Chactas* raconte comment, après avoir passé deux ans à St-Augustin dans la maison de l'espagnol Lopès, comblé de ses bienfaits, il paraît un jour devant lui en habit

---

(1) Ce passage a été corrigé dans les éditions subséquentes.

*Note des Edit.*



de Natché, et lui déclare la résolution qu'il a formée de reprendre la vie sauvage.

A cette déclaration, l'auteur fait répondre par Lopès : *Va, magnanime enfant de la nature, reprends la précieuse indépendance de l'homme, que je ne veux point te ravir.*

En mettant ce discours dans la bouche de Lopès, à qui il donne d'ailleurs un beau caractère et beaucoup de raison, il se met en contradiction avec ce qu'on lit, en plusieurs endroits du roman, des avantages de la vie sociale sur la vie sauvage : car, si ces avantages sont réels et grands, *l'indépendance de l'homme sauvage, du magnanime enfant de la nature*, n'est point du tout précieuse, comme on le fait dire à Lopès. (1)

(*P.* 65.) Chactas, prisonnier, dit aux femmes qui le gardent : « Vous êtes les graces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. »

Pourquoi les *graces du jour ?* Qu'est-ce que les graces du jour ? et qu'est-ce que *l'amour de la nuit pour la rosée ?* La terre altérée par la chaleur aime la rosée et la fraîcheur des nuits; mais la nuit n'aime pas plus la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère.

(1) Ce passage a été corrigé.
*Note des Edit.*

l'atmosphère. Enfin, je ne puis m'empêcher de voir là le style *précieux* dont Molière s'est si bien moqué.

( *P.* 69. ) « Atala, dit Chactas, était dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères. »

Qu'est-ce que le *souvenir de la couche de ses pères*, du hamac dans lequel il a dormi, a d'analogue avec l'amour qu'il vient de prendre pour Atala ? Ces idées sont disparates, et ne se tiennent par aucune relation qui puisse en autoriser le rapprochement. Les sauvages, en effet, prodiguent les comparaisons, et l'auteur veut les imiter ; mais celle-là n'est point naturelle.

Je dirai aussi, qu'avec quelque plaisir qu'il se souvienne de la couche de ses pères, s'il n'aime Atala que comme il aime son hamac, sa passion ne mérite pas d'être le sujet d'un roman.

( *P.* 70. ) Chactas, se trouvant seul avec Atala, éprouve ce premier embarras, connu de tous ceux qui ont aimé. « Etrange contradiction du cœur de l'homme, s'écrie-t-il ! moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil ; maintenant, interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, que de me trouver seul avec Atala. »

Je n'ai pas besoin d'observer que la phrase n'est pas française, faute de l'imprimeur,

sans doute (1); mais c'en est une de l'auteur bien plus grave, de mettre cette étrange exagération dans la bouche de son jeune sauvage : c'est un parti bien violent qu'on lui fait prendre; se donner en pâture aux crocodiles plutôt que d'éprouver l'embarras de dire, *je vous aime*, est une hyperbole amoureuse dont on ne trouverait pas le pendant dans tous les romans de la Calprenède et de Scudéry.

(*P.* 72.) « Atala est plus belle que le premier songe de l'époux. »

Il est fâcheux qu'on soit toujours obligé de demander une explication. Que veut dire cela? Est-ce qu'Atala est plus belle que l'objet que le nouvel époux embrasse dans son premier songe? Mais, si le premier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image n'est pas plus belle que l'épouse elle-même: ainsi, Atala est belle comme la nouvelle épouse aux yeux de son jeune époux; ce qui peut se dire, quoique l'éloge ne soit ni neuf, ni piquant; mais ce qu'il ne faut pas dire d'une manière si détournée.

(*P.* 106.) Atala dit à son amant qu'il *est*

---

(1) Le critique a raison.

*Note des Editeurs.*

*beau comme le désert* (1). Or, veut-on se faire une idée de la beauté de ce désert? on la trouve décrite quelques pages après.

« Accablés, dit Chactas, de soucis et de craintes; exposés à tomber dans les mains d'Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes sauvages; trouvant difficilement une chétive nourriture; perdus dans des montagnes inhabitées, et ne sachant plus où porter nos pas, les maux d'Atala et les miens ne pouvaient plus s'accroître, etc. » Et c'est dans une pareille situation que l'auteur fait dire à Chactas, par son amante, qu'il est beau comme le désert.

(*P.* 117.) Chactas, *assis dans l'eau* (2), contre un tronc d'arbre, tenant Atala sur ses genoux, au bruit d'une horrible tempête et inondé de torrens de pluie, sent tomber *sur son sein* une larme d'Atala (qu'il distingue sans doute de la pluie, parce que la larme est chaude). *Orage du cœur*, s'écrie-t-il! *est-ce une goutte de votre pluie?*

---

(1) Le critique a supprimé le reste de la phrase, *avec toutes ses fleurs et toutes ses brises*, et va chercher sept pages plus bas le commencement de la description d'un orage.

*Note des Editeurs.*

(2) Ce passage a été corrigé.

*Note des Editeurs.*

C'est là un exemple parfait de ce que les Italiens appellent *freddura* ; il n'est guère possible, en effet, d'imaginer rien de plus froid et de plus déplacé, dans un tel moment, qu'une semblable question. Cette apostrophe à l'*orage du cœur*, mis en contraste avec l'*orage du ciel*, est une pensée bien étrange, et tout le monde sent que la situation de Chactas ne peut pas lui permettre de faire un tel rapprochement.

(*P.* 120.) Chactas peint Atala prête à céder à ses transports. *Il a bu la magie de l'amour sur ses lèvres* (si l'on peut boire la magie). Il est tout prêt de triompher de sa faible résistance ; et *les déserts et l'éternel* vont être les témoins de leur union.

C'est en se rappelant cette situation, après cinquante-trois ans écoulés, que Chactas s'écrie : « Superbes forêts, qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche ! Pins embrasés, qui formiez les flambeaux de notre hymen ! Fleuves débordés, montagnes mugissantes, pompe nuptiale digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages, n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper ? » (1)

---

(1) Toute cette critique se détruit par les corrections indiquées dans la note précédente.

*Note des Editeurs.*

Ceci est tout-à-fait déraisonnable, et nous allons le faire comprendre, en rassemblant toutes les cisconstances de la situation où l'auteur place ces deux amans.

Chactas est, comme on l'a vu plus haut, assis dans l'eau, tenant son amante sur ses genoux, et lui *réchauffant les pieds de ses mains amoureuses*, recevant des torrens de pluie dont il s'efforce de la garantir en lui faisant un rempart de son corps, (tableaux que j'avoue ne pouvoir se concilier entr'eux ni me peindre nettement).... « Des insectes sans nombre, et d'énormes chauves-souris les aveuglent; les serpens à sonnettes bruissent de toutes parts; les loups, les ours, les carcajoux, les petits tigres remplissent ces retraites de leurs rugissemens, etc. »

Maintenant, je le demande, comment une situation si horrible qu'elle ne peut laisser à l'homme d'autre pensée que celle des dangers qui l'environnent et des moyens de s'en sauver, est-elle une *pompe nuptiale*, un *appareil* préparé aux jouissances de l'amour? comment les pins embrasés, les fleuves débordés, le fracas du tonnerre, etc. sont-ils des apprêts de noces qui trompent les deux amans?

Certes, quoi qu'en puisse dire un romancier, donnant à son héros amoureux tout ce qu'il voudra de bravoure, une telle tentation ne peut pas être forte ni le piége bien dangereux. Tout ce qui peut arriver de plus heu-

reux à Chactas et à Atala, est de se tirer de là sans être mordus des serpens à sonnettes ou dévorés des ours et des tigres. Je dirai même que, loin de croire qu'ils aient été exposés là à une bien pressante tentation, je ne comprends guère comment ils n'en sont pas sortis tous les deux perclus.

(*P.* 126.) Chactas fait un portrait du Missionnaire fort intéressant, mais où se trouve encore cette malheureuse recherche, qui écarte toujours la vérité, et au moins la clarté. *Son nez aquilin*, dit-il, *sa longue barbe avaient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre* (1). Qu'est-ce que la quiétude d'un nez et la quiétude d'une barbe? qu'est-ce que le sublime de cette quiétude? Quel mérite est-ce à un nez et à une barbe d'aspirer à la tombe? Mais je me reproche ces observations, car la critique la plus sévère qu'on puisse faire d'un tel passage, est de le rapporter.

(*P.* 135.) Chactas, décrivant un pont naturel, tel que celui qui se trouve en Virginie, dit au jeune Français qui l'écoute : « Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites. Il n'en

---

(1) Ce passage a été corrigé.
*Note des Editeurs.*

est pas ainsi de la nature, quand elle se plaît à copier les ouvrages des hommes ; alors elle jette des ponts du sommet d'une montagne à une autre montagne, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers. »

Cette réflexion est fausse dans toutes ses parties. Les hommes, en faisant des ponts, n'ont pas pensé à imiter la nature, mais à passer les rivières, les torrens ; et lorsqu'ils ont construit les aqueducs qui amenaient les eaux à l'ancienne Rome, et des ponts sur les fleuves les plus rapides, et le pont du Gard, etc. ils ont fait de grandes choses, des choses plus grandes que le pont naturel de Virginie, si l'on entend par grandeur autre chose que l'étendue de l'espace qu'elles occupent, et qu'on y fasse entrer tant d'autres élémens qui entrent dans l'idée raisonnable de la grandeur.

Bien moins encore la nature a-t-elle imité les ouvrages des hommes (1) ; elle est avant l'homme, et ses ouvrages les plus grands ont devancé tous les travaux de l'industrie humaine. Cette idée de la nature est même contraire à celle que l'auteur veut donner de

---

(1) Cette seconde partie de la critique semble juste, et l'auteur a mis un correctif à la phrase qui en est l'objet.

*Note des Editeurs.*

sa grandeur, puisqu'il lui fait imiter les ouvrages des hommes, qu'il regarde comme petits et mesquins. Il la rapetisse beaucoup, en lui faisant répandre un fleuve pour faire un canal, et taillant des montagnes pour en faire des colonnes, si le canal de Languedoc et les colonnes antiques sont de *petites choses*.

« . . . . . . Les ondes répétaient la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînaient sur leurs rives. » (1)

Voilà du genre descriptif dans lequel l'auteur dit ailleurs qu'il croit pouvoir se dispenser d'être simple. Mais encore faut-il toujours être entendu : et qui peut entendre ce jargon? N'est-on pas tenté de prier l'auteur de se *démétaphoriser*, comme fait dom Japhet pour être entendu du Bailli ?

Me voici arrivé à une des parties les plus admirées dans le roman. Les discours du Missionnaire à Atala mourante et au jeune sauvage désespéré, dans lesqnels il y a en effet de belles choses, mais souvent gâtées, à mon avis, par l'inconvenance et l'invraisemblance qui les accompagnent. (2)

---

(1) Ce passage a été corrigé.

*Note des Editeurs.*

(2) Pour la réfutation de la critique suivante du discours du père Aubry, nous renvoyons à l'autorité de MM. de la Harpe, Fontanes, etc.

Le Missionnaire commence par dire à Atala, qu'elle *perd peu de chose en perdant ce monde*, (*pag.* 164;) et comme elle perd son amant, qui est tout pour elle, elle ne peut ni entendre la morale du Missionnaire, ni y croire. Si elle l'entend, son premier sentiment

---

L'auteur a cependant corrigé quelque chose, supprimé quelques traits dans le dénouement de son poëme. Au reste, il a bien voulu nous communiquer une note manuscrite, destinée à l'édition de *René* et d'*Atala*, qui doit paraître à Paris; la voici :

« J'ai été accusé de vouloir établir une religion désolante, et de calomnier la nature humaine. On ne veut pas sur-tout que l'homme oublie *promptement* ses amis. Je pourrais en appeler à l'expérience. Ce n'est pas en France que l'on peut avoir la prétention de *ne pas oublier*. Sans parler des morts, dont on ne se souvient guère, que de vivans sont revenus dans leur famille et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût ! Bossuet n'avait-il pas dit avant moi : *Ah ! si quelques générations, que dis-je ? quelques années après votre mort vous reveniez, hommes OUBLIÉS au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans* (Or. Fun. de Michel Letellier.) D'ailleurs, quel est le but du père Aubry ? n'est-ce pas d'ôter à Atala le regret d'une vie dont elle vient de s'arracher volontairement ? Dans cette intention-là, le Missionnaire, en exagérant à Atala les maux de la vie, ferait encore un acte d'humanité. »

*Note de M. de Chateaubriand.*

doit être de trouver ce prêtre un homme bien dur.

« Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins : et que penseriez-vous donc, si vous eussiez été témoin des maux de la société ; si, en abordant aux rivages d'Europe, votre oreille eût été frappée du long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre, qui n'est que la cendre des morts pétrie des larmes des vivans ? »

Ce sont là des sentimens misanthropiques et faux, qu'on prête mal-à-propos à un homme en qui on suppose autant de raison que de vertu. Sur cette vieille terre fleurissent les arts utiles et agréables, règnent des lois plus ou moins imparfaites, mais qui assurent la vie des hommes, leur liberté, leur propriété, au moins dans l'état ordinaire des choses. Là se trouvent beaucoup de jouissances douces pour un grand nombre d'hommes, tandis que ceux qui en ont le moins sont encore partagés mieux que les Sauvages. Là se trouvent la religion et tous ses bienfaits, que le Missionnaire ne peut méconnaître, et qui adoucissent les misères humaines, etc. Le Missionnaire, en disant que l'Europe n'est que la cendre des morts pétrie des larmes des vivans, en donne donc à Atala une très-fausse idée.

La jeune fille ne peut-elle pas lui répondre aussi ? Que me fait votre Europe, où je ne veux pas aller ? nos déserts et mon amant.

me suffisent, et vous me donnez là une bien insuffisante consolation.

« Les reines, lui dit-il encore, ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

La jeune fille sauvage de dix-huit ans, qui n'est jamais sortie de l'enceinte occupée par sa peuplade, ne peut avoir aucune idée *des rois et des reines qu'on a vus pleurant*, et de ce qu'il y a d'étonnant à leur voir verser des larmes ; encore moins peut-elle entendre la figure bizarre qu'emploie l'orateur, voulant faire mesurer la douleur des rois sur *la quantité de larmes que contiennent* leurs yeux.

« *Est-ce votre amour que vous regrettez ?* — Eh ! mon père, sans doute. — *Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe.* — Je suis votre servante : les plaisirs que je regrette sont réels, et ne sont pas des songes. »

Mais voici qui est pis de la part du Missionnaire : « Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir ? Atala, un jour peut-être le dégoût fût venu avec la satiété, et l'on n'eût plus apperçu que les inconvéniens d'une union pauvre et méprisée. »

L'auteur oublie d'abord ici la situation des personnages qu'il met en scène. Ce discours semble adressé à une jeune paysanne que la

mort empêche d'épouser le seigneur de son village : mais il n'y a point ici d'union mal assortie; Chactas est bon pour Atala, et Atala pour Chactas.

Mais ce n'est pas tout. Cette morale du Missionnaire est ridicule à prêcher à la pauvre fille, dans le moment où elle se trouve. Comment a-t-on le cœur de lui annoncer, sans en rien savoir, que Chactas lui aurait été infidelle ? Comment, avec la passion qu'on lui prête, peut-elle le croire ou même le craindre ? et des prédictions auxquelles elle ne peut croire, ne peuvent être pour elle des motifs de consolation.

L'exemple d'Adam et d'Eve, que le Missionnaire allègue à Atala pour lui persuader qu'elle n'aurait pas été heureuse avec Chactas, est très-mal choisi, tant parce qu'il ne prouve rien, que parce qu'il n'est pas dit dans la Bible qu'Adam et Eve aient jamais cessé de s'aimer.

*Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les reproches mutuels, les disputes et les peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal, les douleurs de l'enfantement, la perte des enfans, etc.* Ce sont là autant de lieux communs, fort insuffisans à calmer une douleur présente et vive. Et puis, comment la jeune Sauvage peut-elle entendre le style emphatique du P. Aubry, *les peines qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal ?*

Le

Le Missionnaire termine l'énumération des peines de la vie, en exprimant un sentiment vraiment révoltant. « Si un homme, dit-il, revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes à son trépas : tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis ! »

On voit facilement que cette morale désolante, qui ne croit ni à l'amour constant, ni à l'amitié sincère, doit être étrangère à Atala ; qu'elle ne peut y croire, ni par conséquent y trouver des motifs de consolation.

Je dirai, à cette occasion, que les idées que l'auteur prête à son Missionnaire, de l'homme, de ses sentimens, de ses passions, de la société civile, et en général de la vie humaine, me semblent teintes d'une sorte de fanatisme ; je ne dis pas d'un fanatisme intolérant et persécuteur, mais du même fanatisme qui a rempli les déserts de solitaires arrachés aux travaux et aux devoirs de la vie, et a enseveli dans des retraites séparées du monde, tant de créatures qui en auraient fait la force et l'ornement. Car, si la terre n'est, comme il le dit, qu'une *vallée de larmes*, qu'une *cendre des morts pétrie des larmes des vivans ;* si l'on ne peut croire ni à l'amour, ni à l'amitié ; s'il est beau à de jeunes filles *de sacrifier leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence ;* s'il y a quelque mérite à

*mutiler cette chair révoltée dont les plaisirs ne sont que des douleurs*, ce n'est pas la peine de naître, ce n'est pas la peine de vivre, ce n'est pas la peine pour les hommes de se réunir en société : si ce n'est pas là du fanatisme, je demande à l'auteur de nous en donner sa définition.

Et il ne faut pas croire que ces maximes fausses et exagérées soient échappées à l'auteur dans la chaleur de la composition, en faisant parler son Missionnaire. C'est sciemment et avec réflexion qu'il les lui prête, pour ne pas imiter *ceux qui, jusqu'à présent, ont mis les prêtres en action*, et qui en ont fait *des espèces de philosophes*, toutes les fois qu'ils n'en ont pas fait des *scélérats*. *Voy. la Préface.*

Comme on ne peut pas supposer que l'auteur ne connaît ni le *Las-Casas des Incas*, ni le *Curé de Mélanie*, ( et j'en pourrais citer quelques autres, ) il faut qu'il les regarde l'un et l'autre comme entachés de philosophie, et qu'ils ne soient pas assez religieux pour lui. Ce sont pourtant là deux beaux caractères, en qui l'homme le plus religieux, sans fanatisme comme sans impiété, ne désire rien, et à qui il ne reproche rien. Pour l'intérêt de son plan et le succès durable de son ouvrage, l'auteur d'Atala eût bien fait de contenir son Missionnaire dans les bornes que n'ont pas cru devoir passer les auteurs des *Incas* et de *Mélanie*. Il eût alors observé

le précepte de saint Paul, *sapere ad sobrietatem*, fort nécessaire à suivre en traitant de telles matières, au temps où nous sommes.

L'inconvenance et l'invraisemblance ne sont pas moins marquées dans les discours du Missionnaire, comme rapportés par Chactas qui n'a pu ni les comprendre quand ils ont été tenus, ni s'en souvenir si long-temps après.

Chactas n'a que vingt ans lorsqu'il est pris par les Muscogulges et qu'il fuit avec Atala; et pendant les trente mois qu'il a passé chez les Espagnols, à Saint-Augustin, où il lui a fallu d'abord apprendre la langue de ses maîtres, il a constamment refusé d'embrasser la religion chrétienne.

Non-seulement Chactas n'est pas chrétien à l'époque où il rencontre le Missionnaire, mais il ne l'est pas encore cinquante-trois ans après, lorsqu'il raconte ses aventures à René, comme il le dit lui-même, *pag.* 169; et de plus, dans tout son récit il parle en idolâtre, comme lorsqu'il dit que les Natchez et les Espagnols furent vaincus, parce qu'Areskoui, le dieu de la guerre chez les Sauvages Américains, et *les* Manitous ne leur furent pas favorables, et lorsqu'il invoque les Esprits du désert, etc.

Observons enfin cette circonstance importante, qu'à l'époque où il fait son récit, il s'est écoulé cinquante-trois ans depuis la mort d'Atala.

Cela posé, je demande comment Chactas, à l'âge de vingt ans, idolâtre et sauvage, a pu entendre un seul mot des *discours admirables que le Missionnaire fait sur Dieu et sur le bonheur des justes ; p.* 160.

Comment il a pu comprendre le langage mystique de la religion catholique dans la bouche du prêtre, disant à Atala :

« Que les plaisirs de la chair révoltée ne sont que des douleurs ; que la couronne des Vierges se prépare pour elle, et que la Reine des Anges l'appelle pour la faire asseoir sur un trône de candeur, parmi les filles qui ont sacrifié leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence ; qu'elle est une rose mystique, et qu'elle va trouver dans le cercueil le lit nuptial où elle se réunira à J. C. »

Je demande comment Chactas, idolâtre et demeurant tel, a pu appercevoir que « toute l'humble grotte était remplie de la grandeur d'un trépas chrétien, et comprendre ce que c'est qu'un trépas chrétien ? »

« Comment il a pu voir la grotte illuminée, entendre dans les airs les paroles des Anges et les frémissemens des harpes célestes, et voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne ? »

Enfin, car il faut borner cette énumération que je pourrais étendre bien davantage, comment a-t-il pu observer, idolâtre et demeurant tel, « la langue d'Atala qui vient avec

un profond respect chercher le Dieu que lui présentait la main du prêtre ? »

Les conteurs doivent avoir bonne mémoire, s'ils veulent mettre d'accord toutes les parties de leur récit, et s'ils ne veulent pas que leurs caractères se démentent, ni qu'un fait soit en contradiction avec un autre fait.

Ici, il paraît que l'auteur, dans le feu de la composition, a complétement oublié l'ignorance et l'idolâtrie de son jeune sauvage, en lui faisant faire, par le Missionnaire, tant de beaux discours auxquels il n'a dû rien entendre, et qu'il n'a pu trouver ni beaux ni vrais s'il les a compris.

Mais il y a une autre invraisemblance non moins choquante, c'est de faire rapporter fidellement par Chactas des discours qu'il a entendus cinquante-trois ans auparavant, et qu'il n'a pas dû comprendre au moment où il les a entendus ; car il est, certes, bien impossible de se souvenir, au bout de cinquante-trois ans, d'un discours qu'on n'a pas compris lorsqu'il a été tenu.

On peut tenter d'écarter ces reproches d'invraisemblance, en disant que le sauvage qui raconte à soixante-treize ans ce qui lui est arrivé à vingt, peint les circonstances de la mort d'Atala et rend les discours du Missionnaire, d'après les idées et les connaissances qu'il a acquises depuis, « en conversant avec tous les grands hommes du

siècle de Louis XIV, et en assistant aux tragédies de Racine et aux oraisons funèbres de Bossuet. »

Mais d'abord cette excuse ne peut être employée par l'auteur, qui nous donne Chactas, à l'époque où il fait son récit, comme n'étant pas encore chrétien, et qui ne peut par conséquent lui faire dire qu'il a *vu* Dieu et *entendu les voix des Anges*, etc.

En second lieu, même en supposant Chactas, à l'époque de son récit, très-bon chrétien et familiarisé avec la langue mystique des dévots, il est contre toute convenance, en lui faisant raconter la mort d'Atala, de le faire parler d'après des opinions qui n'étaient pas *alors* les siennes, et de lui faire employer un langage qu'*alors* il ne pouvait pas entendre. Il ne peut et ne doit peindre ce spectacle qu'avec les couleurs sous lesquelles il l'a vu, lorsqu'il ignorait encore qu'il *y avait pour les Vierges une couronne et un trône de candeur, et qu'elles seront les épouses de J. C.*, etc.

Il peut bien dire qu'il vit donner à Atala, par le prêtre, une hostie blanche comme la neige (quoique cette grande blancheur n'ait rien de pathétique); mais il ne peut pas dire « qu'il vit *alors* Dieu sortir des flancs de la montagne, et la langue d'Atala s'avancer, avec un profond respect, pour chercher le Dieu, etc. ».

Enfin, on voit, par cet endroit, que l'auteur ne s'est pas donné la peine ou le temps de mettre dans son petit ouvrage l'ensemble si nécessaire à toute espèce de composition, et de pratiquer le précepte d'Horace : *Ponere totum.*

(*P.* 160.) « Le flambeau de la religion à la main, le Missionnaire semblait précéder Atala dans la tombe, pour en montrer les secrètes merveilles, et toute l'humble grotte était remplie de la grandeur d'un trépas chrétien. »

J'ai déjà remarqué que le sauvage idolâtre ne peut ni entendre, ni dire un mot de tout cela. Mais je demande ici ce que la tombe a de merveilleux. Ce que la religion nous enseigne de l'autre vie, est admirable sans doute ; mais ces merveilles ne sont pas dans la tombe.

On n'entend pas mieux, et le sauvage doit comprendre encore moins que nous, ce que c'est que *la grandeur d'un trépas chrétien.* On dirait fort bien en style religieux *la beauté d'une mort chrétienne*, mais jamais *sa grandeur.* Un chrétien mourant implore la miséricorde de Dieu, se résigne à sa volonté, espère les biens éternels : mais, dans tout cela, il n'y a rien de grand pour celui qui ne veut employer que les mots propres.

(*P.* 162.) Atala mourante, demande pardon à Chactas des maux qu'elle lui a causés ;

« Je vous ai, dit-elle, beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes caprices. »

L'auteur oublie là, et le caractère qu'il a donné à la jeune sauvage, et la peinture qu'il a faite de son dévouement à Chactas, et la vie qu'ils ont menée l'un et l'autre, et enfin la courte durée du temps qu'ils ont passé ensemble, et qui n'est que de trente et quelques jours. Où ? quand ? comment ? à quelle occasion ? par quels moyens a-t-elle pu tourmenter Chactas *de son orgueil et de ses caprices ?* C'est là la confession d'une coquette très-civilisée ; et quand la pauvre fille eût eu ces belles dispositions, elle n'a eu ni l'occasion ni le temps de s'y livrer.

(*P.* 170.) « Pour te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon cœur, lorsqu'Atala eut rendu le dernier soupir, il faudrait que mes yeux fermés pussent se rouvrir au soleil pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. »

Ceci ne s'entend point. Comment Chactas pourra-t-il peindre mieux son désespoir, lorsqu'il *aura demandé compte au soleil*, des larmes qu'il a versées avant qu'il fût aveugle ? Que ce compte lui soit rendu ou non, son désespoir sera toujours au-dessus de l'expression : c'est ce qu'il veut dire, et ce qu'il pourrait dire plus simplement, ou du moins plus intelligiblement.

(*P.* 176.) Le Missionnaire et Chactas veillent auprès du corps d'Atala. « La lune prête

son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se lève au milieu de la nuit, comme une blanche Vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Elle répand dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. »

Les Vestales viennent là fort mal-à-propos ; ce n'est pas là le langage de la douleur. Ce ne peut être celui du personnage qu'on met en scène, et qui ne peut pas penser aux Vestales, ni même à la lune, en peignant une situation aussi déchirante. C'est là de la prose poétique, qui montre l'auteur à découvert, et non un discours dramatique approprié au personnage.

Je demande aussi ce que c'est que *le grand secret de mélancolie* que la lune raconte aux chênes. Un homme de sens, en lisant cette phrase recherchée et contournée, en reçoit-il quelques idées nettes ? Delille, Saint-Lambert, Le Mierre, Malfilâtre ont fait de la nuit des descriptions pleines de charmes, qui nous font éprouver cette douce mélancolie qu'inspire et nourrit l'aspect de l'astre de la nuit poursuivant son cours paisible sur un ciel pur : mais aucun n'a dit que cette mélancolie était un secret ; et si la lune le raconte, comment est-ce un secret, et comment le raconte-t-elle aux vieux chênes et aux antiques rivages des mers, plutôt qu'aux vallées profondes, aux montagnes et aux fleuves ?

*Ibid.* Chactas raconte que le Missionnaire veillant auprès du corps mort d'Atala, « plongeait de temps en temps un rameau fleuri dans une onde consacrée, et puis, secouant la branche humide, parfumait la nuit des baumes du ciel. »

Quel langage dans la bouche d'un homme au désespoir !

Quelle recherche pour dire que le prêtre aspergeait d'eau bénite la chambre et le corps gisant ! Il ne faut pas tenter d'agrandir au moins par-delà de certaines mesures, de petits objets. Ces dénominations de *parfums et de baume du ciel* ne peuvent être données à un peu d'eau commune et salée, qui n'a ni baume ni parfum. On voit d'ailleurs combien cette forme est éloignée de l'*extrême simplicité* que l'auteur nous assure qu'il a recherchée dans le style. Enfin, comment Chactas idolâtre à l'époque où l'événement qu'il raconte s'est passé, et même encore au moment où il le raconte, a-t-il pu ou peut-il voir dans l'eau bénite *les parfums du ciel ?*

(*P.* 179.) Le Missionnaire et Chactas enterrent Atala. « Je répandis, dit Chactas, la terre antique sur un front de dix-huit printemps. » (1)

---

(1) Ce passage a été corrigé.

*Note des Editeurs.*

En écrivant de telles choses, ou en les admirant, on ne se met pas assurément à la place de celui qu'on fait parler. Quelle froide antithèse que celle de la *terre antique* avec le *front de dix-huit printemps* ! Quelle recherche dans les expressions d'un homme désolé ! Je prie les lecteurs de se figurer Chactas sanglotant ces paroles : *Je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps.*

(*P.* 181.) « Croyez-moi, mon fils, dit le Missionnaire, les douleurs ne sont point éternelles, parce que le cœur de l'homme est fini ; et c'est une de nos plus grandes misères, que nous ne sommes pas même capables d'être long-temps malheureux. » (1)

---

(1) Voici encore une note que M. de Chateaubriand nous a communiquée :

« Un critique s'est fort élevé contre cette pensée comme fausse et misanthropique ; il a prétendu que c'était au contraire un des grands biens de l'homme que cette faculté d'oublier promptement le malheur. Le critique, qui a la prétention d'être un fort logicien, a cependant ici confondu les mots. Je n'ai pas dit : *c'est une de nos grandes infortunes*, ce qui serait faux en effet ; j'ai dit : *c'est une de nos grandes misères*, ce qui est très-vrai. Qui ne sent que cette impossibilité où est le cœur de l'homme de garder long-temps sa douleur, est la preuve la plus complète de sa sécheresse, de son indigence, de sa *misère* ? Le peu d'homme qui ont nourri long-temps des douleurs profondes,

Ce n'est là qu'un paradoxe qui ne soutient pas l'examen. Il est évident, au contraire, que l'être qui ne peut pas être long-temps malheureux, en est, par-là même, moins misérable, puisque la durée de la souffrance est, sans doute, un des élémens qui se combine avec son intensité pour composer le malheur.

Il est vrai, comme l'ont éprouvé tous ceux qui ont ressenti de grandes douleurs, qu'au moment où l'ame en est le plus cruellement navrée, la pensée qu'on lui présente ou qui se présente quelquefois d'elle-même, qu'on se consolera quelque jour de la perte d'une épouse adorée, d'un enfant chéri, d'un tendre ami, est très-douloureuse, et contribue un moment à accroître nos régrets. Mais ce n'est là qu'une peine fugitive et une exagération de notre douleur même : la raison ne nous en montre pas moins, comme un bienfait de la nature, l'organisation de l'homme qui le rend incapable de nourrir une douleur éternelle. C'est donc s'exprimer sans justesse et sans vérité, que de dire que nous sommes d'autant plus malheureux, que notre malheur ou le sentiment de notre malheur est moins durable : ce qui équivaut à dire que nous sommes d'autant plus malheureux que nous le sommes moins.

---

n'ont-ils pas toujours passé, au contraire, pour des ames fortes et énergiques ? »

*Note de M. de Chateaubriand.*

Je

Je ne pousserai pas plus loin ces observations de détail, que j'aurais pu aisément grossir du double, et qui sont déjà trop nombreuses. . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il me reste à m'excuser auprès des admirateurs d'Atala et de l'auteur lui-même, de la sévérité avec laquelle je l'ai critiqué, car je conviens que ma critique est sévère. Mais il se plaint lui-même de la décadence du goût; il dit que tout est perverti en littérature. *Voyez la Préface.* Eh bien, c'est pour retarder les progrès du mal que j'ai pris la plume; je proteste n'avoir aucun autre motif.

Je souscris volontiers aux éloges que donne à Atala le citoyen Fontanes, qui y trouve l'empreinte d'un talent original, la profondeur et le charme des sentimens, la naïveté des mœurs, l'élévation des pensées et la beauté de la morale. *Mercure*, n.° XX. (1)

Mais je n'en crois que plus nécessaire de relever les défauts d'un ouvrage que les éloges qu'on en fait présentent comme un modèle, à l'admiration de nos jeunes écrivains, qui peuvent être tentés d'en imiter les défauts même. Car, si cette foule d'auteurs qui n'auront ni l'originalité, ni la profondeur, ni la naïveté, ni l'élévation qu'on trouve dans Atala, peut s'abandonner impu-

(1) Voyez ci-devant *page* 10.

nément aux excès du style figuré, négliger la justesse, la clarté, la vérité, le naturel, l'ensemble des parties, etc. je demande ce que deviendront le goût et la langue, et la littérature française ? Et l'on voit bien que, pour opposer une digue à ce débordement, il faut s'en prendre à un ouvrage qui ait quelque mérite : car, qui aurait le courage de critiquer tant de chétives productions qui naissent et meurent ignorées, et dont la critique partagerait le sort ?

Je prévois cependant que les amis de l'auteur d'Atala et lui-même diront peut-être que je suis un de ces philosophes qui ne gardent point de mesures envers lui, *parce qu'ils se figurent que, dans son grand ouvrage, le Génie du Christianisme ou les Beautés poétiques et morales du Christianisme, il dira beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.* Voyez la Préface.

Je ne prends point fait et cause pour les philosophes qui pourront entrer en guerre avec l'auteur du Génie du Christianisme. Quand son ouvrage aura paru, le public jugera si la révolution et les philosophes y sont traités avec justice.

Mais je ne vois pas trop, au moins sur le titre de l'ouvrage, pourquoi les philosophes, en entendant ce mot au sens défavorable auquel il paraît l'employer, l'attaqueront, et ne garderont pas de mesures avec lui.

Il a pour objet de développer les beautés poétiques et morales du Christianisme. Quant aux beautés poétiques, il me semble qu'il ne doit pas trouver ces philosophes en son chemin. Ce n'est pas de beauté poétique, mais de vérité qu'il s'agit entre ces philosophes et les hommes religieux (puisqu'il est convenu que ces deux classes d'hommes sont en opposition). Diderot s'extasiait à la vue d'un capucin, et s'écriait : la belle chose que cette barbe et ce vêtement ! Il croyait aux beautés poétiques du Christianisme, en le regardant comme une belle fiction.

Quant à moi, je crois, comme l'auteur, aux beautés poétiques de la religion chrétienne, sans penser qu'à cet égard elle ait autant d'avantages que la religion païenne. Mais ce que je crois, et ce qui est beaucoup plus important, c'est que ses beautés morales l'emportent incontestablement sur celles de toutes les autres religions.

Que l'auteur d'Atala traite ce sujet avec le talent dont il est doué, et plus de sagesse et de simplicité dans le style qu'il n'en a mis dans son roman ; qu'il peigne avec éloquence le mal qu'ont fait à la nation, et par-là même au genre humain, les tyrans insensés qui ont détruit dans l'esprit du peuple tous les sentimens religieux, base antique de sa morale ; qu'il poursuive de son indignation l'insolence de quelques misérables, qui, magistrats du peuple, ont osé dire à une

nation de trente millions d'hommes : Vou
avez des opinions religieuses et un culte
vous abandonnerez ce culte et cette reli
gion ; nous profanerons vos autels , nou
renverserons vos temples , nous égorgeron
vos prêtres ; et qui ont mis, presque san
obstacle, à exécution ces horribles projets
qu'il exécute ce plan, et j'applaudirai à se
efforts avec autant d'intérêt et de chaleu
qu'en pourra montrer aucun admirateu
d'Atala.

Telle est ma profession de foi, qui doit
je pense, détourner l'auteur de me compte
au nombre des philosophes qui écriror
contre lui par esprit de parti , et qui n
garderont avec lui aucune mesure. Je ne cro
pas avoir passé celles qu'une critique honnêt
permet. C'est pour les intérêts du goût qu
j'ai relevé les fautes que j'ai cru appercevo
dans son ouvrage , et pour en garantir , s'
est possible , et lui-même à l'avenir , (
ceux qui seraient tentés de l'imiter dar
ses défauts , sans avoir le talent qui les fa
pardonner.

*Extrait d'une Réponse à la critique précédente, ayant pour titre :* L'Après-dîner de Mousseaux, ou la Défense d'Atala. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne puis concevoir comment un savant écrivain a pu se donner la peine de faire une critique d'Atala, d'un tiers aussi volumineuse que l'ouvrage, sous prétexte de *retarder* les progrès du mauvais goût, quoique le savant écrivain sache fort bien que le *dénigrement est beaucoup plus général que l'indulgence*, et il nous le prouve de reste ; mais avec d'aussi bonnes intentions pour *les jeunes écrivains*, il aurait bien dû lui-même châtier un peu plus son style, où l'on trouve dès la première phrase :

— *Que les éloges exagérés...., soit qu'on y loue, etc.* que..... que..... que.... que.... que....

— *Le goût et la raison, ingrédiens nécessaires de tout ouvrage.*

— *Déployer la sévérité de la critique.*

— *Vrai de la vérité qui convient au genre.*

---

(1) Cette Défense est dédiée à la plus belle des quêteuses de Saint-Roch.

— Que le savant critique *pleure tout comme un autre, mais à bon escient*, etc. etc.

Je vous fais grace du reste, parce que j'aurais trop à dire, si je voulais, à son exemple, m'appesantir sur les détails.

En second lieu, le savant critique aurait dû nous expliquer pourquoi, faisant écho à d'autres journalistes qui vantent journellement les mauvaises productions de leurs amis, il s'élève avec autant d'acharnement, et même d'injustice, contre un petit poëme dont le plus grand crime est d'avoir eu du succès.

Malheur au cœur glacé qui commande à ses larmes, et mesure mathématiquement le feu de l'imagination et du sentiment! Malheur à celui qui veut interdire au génie la hardiesse et les figures, et enchaîner à jamais notre langue dans la servitude, en l'empêchant de prendre l'essor que tant d'autres ont su prendre!

Quel écrivain, à commencer par Homère, sortirait intact de l'examen, si l'on s'avisait de le dépecer pour anatomiser pointilleusement jusqu'à la moindre de ses syllabes?

N'attendez point que je réponde à tous les reproches que l'on fait à cette pauvre Atala. Il en est de justes, sans doute; mais je puis vous assurer que la plupart de ceux du savant critique ne le sont point. Vous allez en juger par les suivans, qui font la majeure partie de son examen.

1.° On ne sait ce que c'est que *le vieux fleuve.*

Le savant critique le demandera à tous les poëtes qui qualifient les fleuves de *Père :*

> *Pater Tiberinus*, ( Virg. Georg. 14.)
> *Padre Eridano*, ( Monti. 65.)
> *Peneusque* Senex, ( Ovid. 2.)

à tous, les artistes qui nous les peignent avec des barbes antiques et limoneuses ; il peut même voir aux Tuileries plusieurs fleuves représentés par d'habiles artistes, lesquels ont personnifié de petits fleuves comme leurs enfans. Il nous aurait fait grace de ses vastes connaissances en physique, s'il eût fait attention que *vieux* n'est pas pris comme plus ou moins *vieux* que les fleuves *sans lesquels il ne coulerait pas.* Il ne s'agit ici que d'une chose vraie, sur-tout pour Chactas, savoir, de l'antiquité du Meschacebé, lequel, d'après la nature des lieux, n'est point un courant vulgaire et passager, mais un fleuve immense dont l'existence est immémoriale et aussi ancienne que les contrées qu'il couvre de ses eaux. (1)

---

(1) Cette réplique à M. A. Morellet est très-bonne. Il y en avait une plus simple encore, c'est que le mot *Meschacebé* signifie l'*aïeul des fleuves.*

*Note des Editeurs.*

2.° *La grande voix du fleuve.*

Et que dirait-il donc de la *voix des tempêtes* qui se trouve par-tout ?

**L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes.**
**SAINT-LAMBERT.**

On a dit *la voix de la nature*, *qui se fait entendre aux yeux* ; et il ne sera pas permis de personnifier un fleuve tel que le Meschacebé, et de lui donner une grande voix ! Si le savant critique consulte les poëtes, il verra très-souvent le mot *voix* employé pour bruit.

3.° *Le sifflement des tonnerres.*

Oui, quand ils s'éteignent dans les ondes. *Voyez* le texte. ( *Tome* 6, *page* 106. )

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

6.° *Les cadavres des pins et des chênes.*

Le savant critique a tort de blâmer cette locution qui est belle, parce que la métaphore est juste et poétique, et admise depuis long-temps.

**Arbres dépouillés de verdure,**
**Malheureux cadavres des bois !**
**J. B. ROUSSEAU,**
*Cantate contre l'hiver.*

. . . . . . . . . . . . . . . . .

10.° *Chactas n'a pas pu comprendre ni retenir les discours du Missionnaire*, etc.

Cela paraît avoir beaucoup frappé le savant critique, qui répète souvent cette même idée ; mais il aurait fait moins de bruit à ce sujet, pour peu qu'il eût réfléchi, 1.° que *Chactas* ayant vécu deux ans chez Lopez, a eu tout le temps de s'instruire de ce qui regarde le culte des chrétiens.

2.° Qu'il était d'ailleurs naturel que cet Indien, en voyant les derniers momens d'Atala, se pénétrât des mêmes sentimens qu'éprouvait une amante adorée, et qu'il les rendit siens, pour ainsi dire, par cette imagination passive qui nous identifie avec nos semblables, sur-tout avec ceux que nous aimons.

11.° *On est étonné de la quantité de larmes*, etc. etc.

Le savant critique s'étend avec beaucoup de complaisance sur le discours du Missionnaire : il prétend qu'Atala n'a pu avoir aucune idée *des rois et des reines*. Je ne vois pas sur quoi il fonde cette assertion, attendu que le voisinage des Espagnols et l'existence de cette même autorité dans plusieurs peuplades, peuvent faire supposer cette connaissance à la fille du chef des Muscogulges. Mais, quand il serait vrai qu'Atala aurait

peu d'idée de cette dignité, il n'en est pas moins dans le caractère d'un missionnaire catholique, de retracer, dans ses exhortations, les malheurs *des rois et des reines*, dont l'histoire est remplie, parce que le trône était alors ce qu'il y avait de plus grand après l'autel. Au fond, quel exemple plus frappant que celui des souverains qui disposent du sort de tant d'hommes réduits à envier le dernier de leurs sujets ? Sans doute on est étonné de voir jusqu'où peut aller la douleur de ceux qui semblent si peu faits pour l'éprouver. Voilà ce que veut dire figurément *la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois*; locution noble, énergique et intelligible, excepté pour ceux qui ne veulent point l'entendre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

13.° *Parfums et baume du ciel*, etc.

Ici le savant critique s'écrie : quel langage dans la bouche d'un homme au désespoir ! Je lui observerai que *Chactas* n'est point ici au désespoir, mais qu'il fait ce récit à *René* long-temps après l'événement. J'ai déjà répondu au reproche d'invraisemblance sur ce que *Chactas* dit de la vertu de l'eau mystique des chrétiens. Quant à l'observation très-profonde du critique, sur *l'eau commune et salée* qui n'a *ni baume ni parfum*, je suis dispensé de relever le peu de bonne foi

qu'il a de blâmer l'auteur de vouloir relever des détails que le critique se donne tant de peine de rabaisser et d'avilir.

14.° *Elle avait les yeux levés au ciel*, etc.

Comment certaines personnes ont-elles pu avancer que ce tableau est *dégoûtant ?* Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir à cet égard, il faut être bien injuste de blâmer un écrivain de rendre avec noblesse et vérité un acte religieux que tant de fameux artistes nous ont si souvent offert. Si ce tableau est *dégoûtant*, il faudra condamner la communion de Ste. Marie égyptienne; il faudra faire un crime à Benefiali de nous avoir représenté Ste Marguerite expirante, recevant l'hostie de la main d'un religieux; enfin, il faudra briser le tableau sublime du Dominiquin, qui nous montre St. Jérôme dans cette même extase et dans cette même attitude. En vérité, il faut être bien prévenu, pour ne pas voir que toute expression qui tient à l'enthousiasme, quelle qu'en soit la source, est nécessairement belle, et qu'elle doit toujours frapper l'ame faite pour l'apprécier et la sentir.

15.° *Tout homme a son style, et n'en a qu'un.*

Par style mêlé, on n'entend pas ici, tantôt un style, tantôt un autre, comme le suppose le savant critique; on veut dire seulement

un mélange d'idées et d'expressions diverse fondues ensemble, ce qui est un peu diffé rent. S'il est vrai que le sauvage Chacta ait été parmi des Européens, il est tou simple que son langage tienne de l'Indie et de l'Européen à-la-fois; de même qu'u Français qui serait resté long-temps e Espagne, contracterait nécessairement de locutions espagnoles, et *vice versâ*. Cel devient encore plus vrai dans le cas actuel par la différence extrême des idées et de locutions d'un sauvage avec celles des peuple civilisés. Chactas a vécu deux ans avec Lopez avant ses amours avec Atala; ensuite il séjourné long-temps en France: il a don pu connaître et emprunter les pensées et l langage de l'Europe, et modifier ses idée premières par les notions qu'il a acquise. Qu'on s'épuise en longs raisonnemens, qu'o entasse les citations, pour ridiculiser le lar gage indien, il n'en est pas moins vrai pou tant que l'auteur a dû faire ainsi parler so personnage. C'est précisement ce style q donne à son ouvrage une teinte locale et u sorte d'harmonie avec son sujet. Cela est vrai, que Klopstock, dans les hymnes q accompagnent la bataille d'Herman, a donn à ses Bardes des chants et des locutio adaptées à leurs mœurs et à leurs idées. Q le critique n'aime ni la Bible, ni Homère ni Ossian, à lui permis; mais qu'il ne fas pas un crime à celui qui fera parler d Hébreux

Hébreux, des Grecs ou des Bardes, d'employer les locutions et les figures qui leur sont familières et qui, par conséquent, leur conviennent plus que les nôtres.

Je finis en répondant à ceux qui trouvent les descriptions mal placées dans la bouche de *Chactas* (1), et qui voudraient qu'elles fussent faites par un autre, comme dans *Paul et Virginie*. Ils ne font pas attention que le conteur est éloigné de l'époque dont il parle, et qu'il peut, sans aucune invraisemblance, s'appesantir sur des détails et des tableaux rendus encore plus intéressans par les sentimens qui les ont accompagnés. Ils oublient que les poëtes, et Virgile lui-même, de tous le plus sage, mettent dans la bouche de leurs personnages des descriptions bien plus pompeuses encore que celles de *Chactas*, etc.

---

(1) Nous avons déjà fait observer, dans une note de la critique de la Décade, que les *longues* descriptions ne sont point dans la bouche de Chactas, mais dans celle de l'auteur. *Voyez le Prologue et l'Epilogue.*

*Note des Editeurs.*

## *Sur la Critique de A. Morellet, (journal des Débats du 5 prairial an 9.)*

**L'académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.**

**Boileau.**

Après la gloire de réunir toutes les voix en sa faveur, le sort le plus heureux d'un livre est de les partager, d'avoir de chauds partisans et de violens adversaires, de mettre les lecteurs aux prises, et d'exciter beaucoup de disputes. Malheur à l'ouvrage qui naît et meurt dans le silence ! le peu de bruit qu'il fait dans le monde est le signal assuré de sa faiblesse. Combien de romans passables, honorés même de plusieurs éditions, qui sont entre les mains de tous les jeunes gens, sur la toilette de toutes les femmes, et dont personne ne parle ! Sans doute ils ont de l'intérêt, et supposent quelque mérite dans leurs auteurs ; mais ils n'ont point cet heureux caractère de force et d'originalité qui maîtrise les esprits et qui les passionne ; ils sont peut-être dignes d'avoir beaucoup de lecteurs, ils ne méritent point d'avoir des ennemis. Mais qu'il paraisse un ouvrage d'un talent rare et supérieur, il produit l'enthousiasme et réveille la censure ; les esprits se divisent, les partis se forment, et la critique devient aussi bruyante que l'admiration.

Son triomphe sera complet, si des écrivains distingués prennent la plume pour en marquer les défauts ; je ne sais si leurs suffrages mêmes lui feraient plus d'honneur ; c'est une manière de rendre hommage au talent, qui n'est pas moins flatteuse : et quand je vois un de nos meilleurs dialecticiens, un ancien membre de l'académie française, s'armer de toute sa logique pour attaquer *Atala*, les éloges donnés à l'auteur dans les cercles et dans les journaux, me paraissent moins doux pour lui qu'une pareille censure. Les remarques des critiques de profession, et les louanges des feuilles périodiques, étant la monnaie courante de la république des lettres, M. de *Chateaubriand* l'a reçue tout comme un autre ; sa destinée à cet égard n'a rien de particulier ; il ne s'agit que du plus ou du moins : mais la critique d'*André Morellet* est une médaille frappée à sa gloire.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si quelques-uns des reproches qu'il fait au fond et à la contexture de l'ouvrage, paraissent fondés en raison, la plupart de ses observations sur le style manquent absolument de justesse. Il ne faut que de l'attention et de la logique pour voir si les caractères d'un drame ou d'un roman se soutiennent bien, si toutes les parties forment un ensemble exact. Mais quand il s'agit de juger du style, ce même esprit géométrique peut

égarer beaucoup : c'est dans cette partie que commence le domaine du goût. *Condillac* aurait bien su nous dire si l'auteur de l'Art poétique était toujours conséquent ; mais le fait a prouvé qu'il n'aurait pas fallu le consulter sur les vers.

Je ne puis m'empêcher de rire quand je vois nos philosophes s'évertuer à donner au langage cette précision rigoureuse qu'ils feraient beaucoup mieux de mettre dans leurs raisonnemens : on dirait qu'ils veulent *le spiritualiser* au point qu'il n'aurait plus aucune proportion avec nos facultés intellectuelles. De-là ce torrent de mots abstraits qui ont innondé et noyé l'éloquence dans ces derniers temps ; de-là cet abus des termes métaphysiques, qui rend les ouvrages de quelques-uns de nos auteurs actuels si complétement inintelligibles. Le cit. *Morellet*, qui a publié, il a quelque temps, dans le *Mercure*, une excellente dissertation sur *l'étymologie* et sur les figures du style, paraît oublier totalement sa théorie, quand il veut juger *Atala*.

Je multiplierais les exemples, si la critique d'une critique n'était pas une chose trop fastidieuse : je me contenterai de deux ou trois passages. *Atala est plus belle que le premier songe de l'époux*. Là-dessus le critique fait la réflexion suivante : « Il est fâcheux qu'on soit toujours obligé de demander une explication. Que veut dire

cela ? Est-ce qu'*Atala* est plus belle que l'objet que le nouvel époux embrasse dans son premier songe ? Mais si le premier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image n'est pas plus belle que l'épouse même : donc Atala est belle comme la nouvelle épouse aux yeux de son jeune époux ; ce qui peut se dire, mais ce qu'il ne faut pas dire d'une manière si détournée. » — Cela peut s'appeler un raisonnement en forme ; mais si le songe de l'époux n'est ni l'image de sa femme, ni celle d'aucune autre, que deviendra ce beau dilemme ? Depuis quand les poëtes ont-ils cessé de personnifier les songes ? Je ne crois pas qu'ils aient perdu ce droit-là. S'il est reçu que le premier songe du jeune époux est un beau songe, pourquoi ne pas lui comparer *Atala*, comme on la comparerait à l'aurore, à la rose, etc. : Chactas dit aux femmes qui le gardent ? *Vous êtes les graces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée.* Là-dessus le censeur répond : « Pourquoi les graces du jour ? et qu'est-ce que l'amour de la nuit pour la rosée ? La terre, altérée par la chaleur, aime la rosée et la fraîcheur des nuits ; mais la nuit n'aime pas plus la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère. ». — Quand un homme ne voit dans la rosée qu'une *disposition de l'atmosphère*, il peut être fort sensé, il peut raisonner fort juste

en physique, mais il n'est pas né pour sentir et juger les poëtes. La nuit aime la rosée, parce que la rosée est sa plus douce influence ; la nuit aime les femmes, parce que les femmes ajoutent à ses charmes ; les femmes sont les graces du jour, parce qu'elles l'embellissent. Le cit. *Morellet*, qui renvoie cet article *aux précieuses ridicules*, n'a qu'à trouver précieux aussi ce vers si connu du poëte le plus naturel :

Et la grace plus belle encor que la beauté.

Car, enfin, qu'est-ce qui peut être plus beau que la beauté ? Il serait facile, en raisonnant à sa manière, de prouver que ce vers n'a pas de sens.

Je n'aurais pas le courage de poursuivre ; arrêtons-nous là. Ces deux exemples suffisent pour faire voir que le cit. *Morellet* est absolument sorti de son genre, en critiquant *Atala*. On dit que M. de *Laharpe* prépare une réponse à ces observations ; c'est à lui, sur-tout, qu'il appartient de prononcer. Au reste, toutes ces querelles littéraires, qui succèdent aux querelles politiques, prouvent combien notre situation est améliorée. Les plaisirs de l'esprit sont presque aujourd'hui notre unique affaire :

*Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum*
*Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.*

## *Extrait du Tableau annuel de la littérature* (1), *par J. M. Clément de Dijon*, n.º 3.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Horace fatigué des horreurs de la guerre civile, disait :

*Vos quibus est virtus, muliebrem tollite luctum,*
*Etrusca præter et volate littora.*
*Nos manet oceanus circumvagus : arva, beata*
*Petamus arva, divites et insulas.*
. . . . . . . . . . . . . . .
*Jupiter illa piæ secrevit littora genti,*
*Ut inquinavit ære tempus aureum ;*
*Ære, dehinc ferro duravit sæcula ; quorum*
*Piis secunda, vate me, datur fuga.* (2)

Voilà aussi, depuis quelques années, ce qui donne tant d'attraits à la lecture des voyages, aux descriptions des terres nouvellement découvertes, à la peinture de ces peuplades isolées dans quelques îles heureuses, et vivant encore sous les douces lois de la nature. Si de pareils récits, purement historiques, et tracés par des plumes souvent arides, ne laissent pas que d'attacher fortement par la seule impression des faits et des objets nouveaux qui y sont décrits, quel puissant intérêt n'y doit pas ajouter celui qui sait répandre sur ces images

(1) Il n'a paru que cinq numéros de ce Journal.
(2) Epod. Ode XVI.

toutes neuves, les charmes du style, la chaleur des sentimens ou des passions mêlées à un grand caractère moral, et même ces formes un peu romanesques dont on est aujourd'hui plus avide que jamais !

Ce mérite, qui avait fait le succès de *Paul et Virginie*, se retrouve avec une simplicité moins gracieuse et moins touchante peut-être, mais avec plus de force et une plus grande richesse de couleurs dans *Atala*, le seul ouvrage du même genre qui ait frappé aussi vivement la curiosité du public et fixé son attention, sans avoir pu néanmoins se concilier également tous les suffrages.

L'auteur de *Paul et Virginie*, en se renfermant modestement dans son petit cadre, racontant avec beaucoup d'ingénuité des aventures peu extraordinaires, ornant son réci d'images aussi naïves que ses personnages et n'élevant son ton qu'à la hauteur de son sujet, a fait sans prétention ce qu'il a voulu faire, a donné peu de prise à la critique, et presque toujours il a satisfait le cœur, l'esprit et le goût.

Peut-être l'auteur d'*Atala* s'est-il annoncé avec trop d'importance, pour la narration d'un événement obscur où la vraisemblance ne couvre point assez la stérilité du fond et la faiblesse de l'invention; peut-être tous les apprêts des formes poétiques, tout l'appareil de la pompe oratoire, font-ils un peu trop ressortir la nudité du sujet.

Plus nous aurons d'éloges à donner aux beautés de détails, plus il est utile d'examiner ce qu'il peut y avoir de défectueux dans l'ensemble : car un homme d'un mérite déjà si mûr, d'un talent si distingué, ne pense pas sans doute, comme nos petits écrivains, que le plan est la moindre partie d'un ouvrage, et qu'il suffit de broder quelques fleurs sur des toiles d'araignée.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Chactas*, après avoir quitté Lopez, n'a pas fait deux pas dans les bois qu'il est pris par les *Muscogulges*, qu'il est reconnu pour *Natché*, conduit devant le chef qui lui dit : *Réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village. Voilà qui va bien*, répondit-il ; et il entonna sa chanson de mort. Cette simplicité féroce n'est pas d'une nature bien attrayante ; mais voici une autre simplicité de mœurs et de langage qui est d'un naturel charmant, et du goût le plus pur. (*tom.* 6, *pag.* 64, *lig.* 14, *à pag.* 66, *lig.* 6.) . . . . . . . . .

*Atala*, après avoir donné le premier baiser de l'amour à son bien-aimé, lui apprend que sa religion la sépare de lui pour toujours. *O ma mère ! s'écrie-t-elle, qu'as-tu fait ?* Au lieu d'interroger sa jeune amie sur le sens de cette exclamation, *Chactas* se livre à un désespoir enfantin. Cet arrangement de l'auteur pour ne pas révéler le secret d'*Atala*, est contre la

vraisemblance, et voilà le défaut principal de l'ouvrage. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'auteur supplée, de temps en temps, au faible intérêt de son action languissante, par de petits épisodes écrits d'un meilleur style. Celui-ci sur-tout respire le naturel antique et la grace la plus ingénue. ( *tom.* 6, *pag.* 80, *lign.* 12, *jusqu'à la fin de la page* 81. )

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le caractère du P. *Aubry* est ce qu'il y a de plus beau dans cet ouvrage ; c'est la simplicité sublime du christianisme. . . . . . . . . . . . .

Des invraisemblances étaient nécessaires pour amener une des plus touchantes et

---

(1) Quand Chactas eût relevé ce simple mot, *ô ma mère, qu'as-tu fait ?* et qu'il en eût demandé l'explication à Atala, elle ne la lui aurait pas donnée, puisque sa mère lui avait recommandé, en mourant, le secret de son vœu *envers les païens persécuteurs de sa religion.* A quoi donc aurait servi la question de Chactas ? Lorsque M. de Laharpe préparait une défense d'*Atala*, contre la critique de M. l'abbé Morellet, nous lui avons souvent entendu dire, que ce qu'il louerait sur-tout dans ce petit poëme, ce serait la sagesse du plan, et la manière dont le secret ( nœud de l'action ) était ménagé dans tout le cours du récit, de manière à soutenir, sans invraisemblance, l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin de l'ouvrage.

*Note des Editeurs.*

des plus belles exhortations à la mort, qui aient été prononcées par l'éloquence chrétienne : c'est l'humilité sublime des Pères du désert ; c'est quelquefois l'élévation et l'énergie de Bossuet ; c'est souvent l'onction pénétrante et la tendresse pieuse de Fénélon.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le récit des funérailles d'*Atala* termine cette scène de douleur de la manière la plus touchante. Point d'emphase, point de faux ornemens ; c'est l'expression simple et vraie de l'affliction la plus ingénue ; il n'y a pas une seule image, pas un seul mot qui n'ait la couleur et la teinte mélancolique la plus convenable à un pareil tableau. La crainte de trop multiplier les citations, m'empêche d'en rapporter les plus heureux détails.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour ne pas interrompre l'analyse de ce roman poétique, et les réflexions que les défauts de conduite nous ont suggérées, nous n'avons dit encore que peu de chose de la partie descriptive, un peu trop étalée dans le prologue, et mieux entremêlée par la suite avec la narration. La nature toute neuve dont l'auteur avait à peindre les sauvages richesses, demandait aussi des couleurs toutes nouvelles et difficiles à créer. Plus l'abondance de ces beautés premières échauffait l'aspiration, moins elle offrait de ressource à l'art de l'écrivain, pour tracer fidellement cette foule d'images inconnues

à la langue et aux lecteurs français. Il nous semble que notre auteur a vaincu la plupart de ces difficultés d'une manière libre, aisée et brillante, sans donner lieu de croire que son enthousiasme ait jamais été refroidi par l'embarras ou la recherche de l'expression. Jugez-en par la description suivante..... (*tom.* 6, *pag.* 52, *lign.* 16, *à pag.* 54, *lig.* 10.) .

Il n'est guère possible de réunir, dans une description, plus de chaleur à plus d'élégance, et d'échapper plus habilement à l'ennui de trop décrire. Quelque heureux talent que l'auteur ait en ce genre, il n'y attache point une trop haute importance; il n'est point, dit-il lui-même, un de ces barbares contempteurs de la poésie, qui la ravalent au-dessous de la prose, ou les confondent ensemble; et il convient que cinquante beaux vers valent mieux que des volumes entiers de prose descriptive.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une réflexion très-heureuse de l'auteur d'*Atala*, c'est que *la grace est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature*; et ce qu'il a si bien observé, il l'a mis en pratique : ses diverses peintures offrent presque toujours l'agréable mélange du beau et du gracieux, du doux et du sévère : voilà ce qui plaît, ce qui attache, ce qui sauve de la monotonie presqu'inséparable du genre descriptif.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les

Les descriptions religieuses que l'auteur a mêlées parmi les grands tableaux de la nature, répandent sur son ouvrage un nouvel intérêt, et lui donnent un caractère aussi moral qu'imposant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous ne devons pas oublier une description du divin sacrifice, où l'auteur s'est élevé à toute la dignité de son sujet, en l'ornant de circonstances poétiques et même gracieuses. (*p.* 139, *lign.* 12, *à pag.* 140, *lig.* 16.)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'insensibilité, la froideur inanimée de la plupart des auteurs descriptifs, n'est donc point le défaut de l'auteur d'*Atala*, qui communique à ses divers tableaux, des sentimens, de l'ame, et de grands mouvemens. C'est avec le même bonheur que, pour varier son ton et ses images, il sème dans son récit et dans ses peintures, des comparaisons ou des rapprochemens ingénieux et nouveaux, qui donnent à l'esprit l'agréable occupation de rassembler beaucoup d'idées autour du même objet. Ainsi, après avoir dit de l'aveugle Chactas, que deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries, il ajoute..... (*page* 68, *lig.* 14 *à* 18.)

Ainsi, il nous représente *Atala*, quand elle a cessé de vivre, comme enchantée par l'ange de la mélancolie. (*pag* 184, *lig.* 1 *à* 7.)

Ainsi, dans un autre endroit, quand il parle du peu de réalité qui suit les rêves de

l'homme sur le bonheur, quand il a dit qu'il n'est point de cœur qui n'entretienne une plaie cachée, quelle force n'ajoute pas à cette idée morale et trop vraie, la comparaison suivante....... (*pag.* 191, *lig.* 8 *à* 15.)

Voici une autre sorte de comparaison vraiment poétique, et dans le goût des anciens. (*page* 51, *lign.* 5 *à* 10.)

Ce que j'estime le plus dans ce petit ouvrage, c'est ce goût des idées sensibles et des pensées revêtues d'images, qui est le goût par excellence de l'antiquité. Qui ne reconnaît, par exemple, la manière de peindre les plus petites circonstances par des couleurs attachantes, cette manière, dis-je, d'Homère et de Virgile, dans le passage qu'on va lire? (*page* 96, *lig.* 10 *à* 18.)

Le même goût antique respire dans cette autre image. (*pag.* 108, *lig.* 12 *à* 18.)

Quelle douceur naïve et charmante, quelle précision exquise dans ce petit apologue d'un genre oriental, comme on en trouve dans les livres Saints! (*p.* 109, *lign.* 5 *à* 14.)

Nous citerons encore ce petit récit comme parfait pour sa touchante simplicité. (*p.* 206, *ligne* 2 *à* 15.)

Voilà certainement des beautés du goût le plus pur, dignes de plaire dans tous les temps, à tous les bons esprits; et ce roman en offre plusieurs autres non moins distinguées.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous n'ajouterons plus qu'un mot : que l'auteur médite davantage ses plans, et l'invention ou la disposition des sujets qu'il veut traiter ; qu'il respecte la vraisemblance presque autant que la vérité ; qu'il soit fidelle aux bons principes qu'il a puisés dans les meilleures sources de l'antiquité ; qu'il épure de plus en plus son style et ses pensées aux rayons du bon sens ; qu'il évite avec soin l'emphase et l'affectation de bizarrerie qui composent l'orgueilleux esprit du jour, enfin, qu'il soit toujours digne d'être comparé avec les modèles du bon goût et avec lui-même ; et nous aurons un bon écrivain de plus à compter parmi ceux des meilleurs temps.

---

## *Critique d'Atala par M. Geoffroy, extraite de l'Année littéraire* (1), n.° 18, an 9, *tome* 3, *p.* 361 *à* 385.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

ATALA est un véritable poëme où l'auteur a trouvé le secret, aujourd'hui bien rare, d'être original sans se montrer absurde.

(1) Ce Journal a cessé de paraître dans les premiers mois de l'an 10.

Tout est nouveau dans cette production vraiment singulière. Le poëte vous transporte au milieu des déserts, dans des régions inconnues, où la nature encore vierge, offre des aspects et des sites qu'aucun écrivain grec ou latin n'a jamais connus : c'est une source de descriptions dont on ne trouve pas même le germe dans Homère et dans Virgile. Ses personnages sont aussi étranges que la scène où ils paraissent, et les mœurs qu'il dépeint sont encore plus poétiques que les mœurs des héros de l'Iliade et de l'Odyssée.

Le Mississipi ne jouit pas, il est vrai, d'une bonne réputation en France. . . . . . . mais ces impressions défavorables s'effacent à la vue du tableau magnifique que nous trace l'auteur, des régions arrosées par ce grand fleuve : l'imagination étonnée préfère ces pectacle majestueux de la nature sauvage, aux peintures les plus riantes des campagnes cultivées et fertiles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur ; la religion, première législatrice des sauvages ; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance et au véritable esprit de l'évangile ; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terri-

ble, l'amour et la mort : tels sont les grands objets que présente ce petit poëme épique, auquel je ne crains pas de donner ce nom, puisqu'il renferme les beautés les plus essentielles à la poésie, le pathétique des sentimens, la richesse et la variété des tableaux, et la plus heureuse imitation d'une belle et grande nature : il ne lui manque que la rime, qui souvent donne à la poésie plus d'entraves que d'agrémens. On remarque sur-tout dans cet ouvrage une précieuse simplicité, et l'art merveilleux de soutenir l'intérêt par le développement du cœur et des passions, par l'heureux choix et la vérité des circonstances. Un goût sévère pourrait lui reprocher la profusion des images, et un luxe d'expressions poétiques quelquefois plus bizarres que sublimes : ce défaut est celui d'un génie ardent et vigoureux, et d'une surabondance d'imagination qui, pour bien des poëtes froids et décharnés, serait un objet d'envie. On rencontre aussi, dans son style audacieux, certains traits qui tiennent en suspens la critique, et partagent les connaisseurs ; les uns admirent comme des expressions de génie, ce que les autres blâment comme une affectation froide ; par exemple cette phrase : *Les reines ont été vues pleurant comme les autres femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois*, a été citée comme digne de Bossuet : je souscris

à ce jugement, quant à la première partie de la phrase ; mais je n'oserais prononcer sur la dernière, et il se peut que dans cette *quantité de larmes contenues dans les yeux des rois*, il y ait plus de recherche que de vrai sublime.

Voltaire regarde comme un grand mérite, dans l'auteur de la Jérusalem délivrée, d'avoir su ennoblir, dans ses descriptions, les cérémonies de la religion chrétienne. L'auteur d'*Atala* me paraît supérieur au Tasse lui-même ; rien n'égale l'onction, l'intérêt, le pathétique qu'il a su répandre sur les mystères et les sacremens de la religion, qui ne paraissaient pas propres à recevoir les couleurs poétiques ; il semble avoir démenti cet oracle de Boileau :

> De la Religion les mystères terribles
> D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Il a ouvert aux poëtes épiques une nouvelle source de merveilleux, et son exemple a prouvé que c'est le défaut de génie et d'invention, bien plus que le caractère des mœurs modernes, qui a réduit certains beaux esprits aux fonctions d'historiens versificateurs. Si la Henriade n'a qu'une élégance sans intérêt, c'est que l'auteur n'a jamais connu l'enthousiasme de l'épopée, c'est qu'il était dénué de ce feu et de cette imagination qui sait embellir les sujets les

plus arides et créer des beautés nouvelles. La chevalerie et la religion suffisaient aux modernes pour remplacer l'ancienne mythologie, s'ils avaient eu le génie qui connaît les ressources et sait en profiter.

*Atala* est donc une fiction vraiment originale, dont les détails, aussi neufs que hardis, me semblent avoir agrandi le domaine de la haute poésie, et enrichi notre langue poétique, dont on accuse avec justice la sécheresse et l'indigence. L'auteur a fait l'usage le plus heureux des formes antiques ; le ton, les figures et les mouvemens du chantre d'Achille et d'Ulysse se retrouvent dans l'auteur d'*Atala*, avec une teinte de mélancolie sombre, une certaine rudesse sauvage, qui semblent leur donner un nouveau degré d'énergie : c'est l'Homère des forêts et des déserts.

---

## CRITIQUE *du Génie du Christianisme, par M. Dussaulx, extraite du Journal des Débats, du 20 floréal an 10.*

LES premiers jours du dix-huitième siècle furent marqués par la naissance de la philosophie anti-religieuse, et par des ouvrages où commençait à percer le mépris des plus anciennes et des plus respectables institutions ; le siècle dans lequel nous entrons, s'ouvre

sous des auspices plus fortunés : ce sont les voies trompeuses de la philosophie même, qui nous ont ramenés aux sentimens qu'elle a voulu réprouver, et aux maximes qu'elle s'étudiait à proscrire. Ses systèmes, ses déclamations et ses fureurs ont alimenté et soutenu pendant plus de soixante ans, la littérature, qui était tombée avec elle dans l'épuisement, la langueur et le discrédit. Il fallait qu'une nouvelle source d'idées rendît à ce champ devenu stérile, on ancienne fraîcheur et sa fécondité passée. Mais les seuls principes du bon sens, quoiqu'oubliés depuis si long-temps, quoique rajeunis par la désuétude, n'eussent peut-être pas été capables de piquer et d'attacher des esprits que le long usage des discussions philosophiques a rendus avides des spéculations les plus relevées. C'était à la religion qu'il appartenait de se mettre au niveau de nos pensées, sans perdre de vue ces humbles, mais solides maximes qui sont le fonds de la sagesse universelle, et de trouver le point fixe où le bon sens peut s'unir avec la philosophie, où les prétentions de l'esprit se rencontrent avec la simplicité de la raison : elle se lie en effet, par son histoire, par ses antiquités, par l'influence qu'elle a exercée sur le monde depuis près de vingt siècles, par les révolutions et les changemens qu'elle a opérés, par ses établissemens, par ses combats et par ses triomphes, aux méditations les plus

sublimes. Elle peut même intéresser ce goût et cette passion pour la nouveauté qui forment le caractère du temps où nous vivons; car il n'est rien de plus neuf aujourd'hui, pour la plupart des esprits, que la religion chrétienne : nous ne la connaissons guère que par les sarcarmes que l'on a lancés contre elle, que par le ridicule dont on a cherché à la couvrir; elle a été l'objet de nos dérisions et non de nos réflexions; elle n'a été jugée que par la partialité; elle nous est véritablement inconnue. Il n'est donc pas indigne du génie philosophique qui préside aujourd'hui à la littérature, de tourner ses regards vers ce nouveau point de vue; d'examiner si ces reproches et ces accusations si rebattues, sont fondées; si ces railleries tant vantées, sont aussi solides qu'elles sont piquantes : j'oserai même dire que c'est le seul aliment qui lui reste à présent, et le meilleur usage qu'il puisse faire de cette force qui l'a entraîné si loin, et de cette activité qui la tourmentera en pure perte, si, au défaut des ressources que le temps a usées et que l'expérience a décriées, elle ne se fixe sur un objet important et nouveau, capable de suppléer à ce qui lui manque.

Chose étrange! peut-être sommes-nous aujourd'hui dans la position la plus avantageuse où l'on ait jamais été pour apprécier le christianisme : la révolution, en l'éloignant de nous pour un temps, l'a placé à ce point

de perspective qui montre les objets dans leur ensemble et sous leurs véritables dimensions; on l'a examiné comme une institution avec laquelle on ne pouvait plus avoir que des rapports éloignés, et c'est parce qu'il a appartenu un moment à l'histoire, qu'il a cessé d'avoir la passion pour juge. L'esprit philosophique lui-même, s'il est bien dirigé, ne peut que lui être favorable: ce serait calomnier un siècle qui n'a pas besoin qu'on lui cherche des torts, que de ne pas reconnaître le degré où il a porté les lumières et le mouvement qu'il a imprimé à la pensée. Le christianisme ne peut redouter ni l'un ni l'autre : ces lumières ne serviront qu'à le montrer dans un plus beau jour, et cette activité des esprits, qu'à l'identifier avec les idées justes et vraies qui appartiennent à la philosophie: il entrera, pour ainsi dire, dans le domaine de sa rivale, il empruntera quelque chose de sa force; et la guerre qu'elle lui a faite, se changeant en une heureuse alliance, on verra marcher sous les mêmes bannières la philosophie et la religion, désormais réunies par un lien indissoluble. Ainsi, le génie sera fécondé de nouveau; ainsi, les champs de la littérature, depuis si long-temps privés de la rosée du ciel, et maintenant si défleuris, reprendront leur ancien éclat.

Et déjà cette religion, heureusement combinée avec ce qu'il y a de plus sage dans la philosophie moderne, fait éclore un de ces

ouvrages et développe un de ces talens qui ne redoutent aucune comparaison, qui imposent à la critique, à force d'originalités, qui peuvent fournir matière aux sarcasmes des petits esprits, mais dont les bons esprits reconnaissent la supériorité, et qui, en ouvrant une nouvelle et immense carrière, signalent et commencent une heureuse révolution dans la littérature comme dans les idées. C'est sans doute un phénomène, au milieu de cette dégradation générale des lettres, parmi ces ruines du talent, et dans ce déluges d'écrits faibles et insignifians dont nous sommes inondés, que l'apparition d'un livre tel que le *Génie du Christianisme ;* et il sera à jamais remarquable que le dix-neuvième siècle, qui, par la force des choses, semblait voué à la décadence de la littérature comme au mépris de toutes les institutions antiques, se soit annoncé par une production aussi distinguée, et que cette production ait été inspirée par la religion.

Il y avait donc dans le christianisme de quoi enflammer le génie ! Cette mine intacte renfermait donc des trésors capables d'enrichir le talent ! Il ne fallait donc avoir qu'un esprit droit pour juger cette religion, des yeux pour l'examiner, et un pinceau pour la peindre ! Le nuage de nos passions et de nos préventions l'environnait ; l'auteur du *Génie du Christianisme* l'a dissipé ; il a levé le voile qui dérobait tant de beautés à nos

regards. Je laisse à d'autres le triste soin de remarquer, avec plus d'affectation peut-être et de mauvaise foi que de vraie critique, quelques phrases incorrectes ou quelques expressions trop hardies, échappées dans le feu d'une composition si franche et si naturelle ; je craindrais de flétrir, par de froides dissections et par une analyse sèche, un ouvrage qui ne laisse dans l'esprit que de grandes images et dans le cœur que de grands sentimens, soit que l'auteur nous plonge dans les mystérieuses profondeurs de la religion, soit qu'il nous la montre brillante de toutes ses pompes et parée de tous ses bienfaits.

Je le louerais d'avoir osé braver les sarcasmes de quelques mauvais plaisans, en s'occupant, dans la première partie de son livre, d'objets qui, depuis long-temps, sont en possession de fournir de l'esprit à ceux qui n'en ont pas, si les grands talens ne portaient en eux-mêmes un instinct courageux, qui leur fait mépriser les traits de la populace des railleurs : il n'a pas craint de nommer, dans ses premiers chapitres, l'*eucharistie*, la *pénitence*, l'*extrême-onction* ; et ce langage, qui paraît si étranger au ton du jour et aux idées actuelles, prouve que si dans les autres parties l'auteur semble s'y conformer davantage, c'est moins par une condescendance calculée, que par un sentiment réel et sincère des vérités qu'il expose :

il

il a écrit un ouvrage neuf avec une foi antique : les beautés de la religion, qu'il a mises dans tout leur jour, ne semblent s'accorder plus particulièrement avec le goût, qui règne aujourd'hui, pour les arts et pour les choses d'imagination, que parce que ce sont des beautés de tous les temps, faites pour frapper les esprits à toutes les époques, dès qu'une main habile aura su les leur présenter.

Il est pourtant vrai de dire que, malgré l'influence de la philosophie, les imaginations n'ont jamais été plus disposées qu'elles le sont maintenant à accueillir tout ce qui peut les flatter, et c'est encore une circonstance qui me paraît très-favorable au christianisme : nous avons plus que jamais l'enthousiasme des arts ; les merveilles qui sont le fruit de nos conquêtes, ont donné une nouvelle activité à cette passion qui nous est si naturelle ; les monumens et les chefs-d'œuvre dont nous sommes environnés, ont exalté notre sensibilité. Une religion qui ne se montrerait qu'hérissée d'argumens, serait rebutée dans un siècle où l'on se pique beaucoup de raisonner, et dans lequel on hait tout ce qui a l'air du raisonnement ; mais le christianisme s'offrant avec toutes ses pompes et toutes ses graces, rivalisant de poésie avec les plus brillantes institutions de l'antiquité ; découvrant dans ses établissemens, dans ses fêtes, dans ses cérémonies, dans ses lois,

dans les livres où ses oracles sont écrits ; dans ses ruines même et dans ses souvenirs, tout ce qui peut intéresser le cœur, plaire à l'esprit et charmer l'imagination, se recommande précisément par le genre de mérite qui peut nous toucher le plus aujourd'hui.

Il faut entendre l'auteur lui-même : « Sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, etc. » ( *Voy. tom.* I.er, *pag.* 16 ).

Tel est l'abrégé des merveilles de la religion chrétienne et de l'ouvrage où elles sont exposées : les différens traits de ce résumé forment autant de chapitres qui sont des tableaux ou magnifiques ou gracieux, suivant la nature du sujet. On sait à quel degré l'auteur d'*Atala* possède le talent des descriptions ; et parmi tant de morceaux charmans, nous ne sommes embarrassés que de choisir et de nous borner. Nous nous arrêterons à la peinture suivante d'une des scènes les plus aimables de la nature :

« Il est une heure mystérieuse où les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées ; etc. ( *Voy. tom.* II, *pag.* 27, 28 et 29.

L'ouvrage, dans son ensemble, est un véritable *poétique* du christianisme, et l'auteur a spécialement donné ce titre à la seconde partie de son livre : c'est là que, par des rapprochemens heureux et par des com

paraisons ingénieuses, il montre les ressources que quelques poëtes modernes ont trouvées dans la religion chrétienne, et l'avantage qu'elle a pu leur donner, à plusieurs égards, sur les poëtes de la mythologie. Si le goût et une littérature exacte et sévère peuvent s'effaroucher de quelques-unes des assertions que contient cette seconde partie, on est toujours dédommagé par des plaisirs du sentiment et les jouissances de l'imagination, du peu que la raison condamne. Il est vrai, comme l'auteur le dit, que les anciens et que même les auteurs du siècle de Louis XIV ne connaissaient point un genre que nous avons appelé, dans ces derniers temps, le *genre descriptif;* mais il ne faut pas leur en faire un reproche : ce genre nouveau est une véritable corruption; nul poëme ne doit être tout entier composé de descriptions : les descriptions ne sont, par leur nature, que des ornemens qui doivent servir à embellir et à parer un fond plus solide qu'elles. Eh! qui est-ce qui a su mieux décrire, qui est-ce qui est plus grand peintre que *Virgile?* Mais il a fait de ce talent l'usage discret que le goût commande et que la raison avoue. Quant au genre *rêveur* et *mélancolique*, assurément les anciens le connaissaient bien, mais ils l'avaient sagement circonscrit dans les limites de l'élégie ou de quelques poésies bucoliques qui ne sont pas des élégies, sans s'interdire pourtant la faculté de répandre avec ménagement et intel-

ligence, des teintes et des nuaces de tristesse dans les poëmes d'un autre genre. Ah ! qui est-ce qui est plus rêveur, plus mélancolique que le joyeux *Horace ?*

. . . . . *Vive memor quàm sis ævi brevis !*
. . . . . *Carpe diem, etc.*

Toute la philosophie, toutes les lamentations et toutes les larmes des poëtes anglais, toutes les *Nuits d'Young*, viennent échouer contre quelques strophes de ces odes légères qui n'étaient que des chansons de table. Il y a un côté par lequel les modernes l'emportent éminemment sur les anciens, c'est par les prétentions. Cette partie est ornée d'un épisode intitulé *René*, et qui est le pendant d'*Atala* : l'auteur y peint, avec beaucoup de charmes, les tourmens d'une ame livrée au vague des désirs et au tumulte des passions.

C'est dans la 4.e partie du *Génie du Christianisme*, que M. de Chateaubriand me semble avoir mis le plus de choses et d'idées. Son style, toujours vrai dans le reste de l'ouvrage, me paraît ici plus naturel encore, plus nourri, plus plein, plus attachant et plus rapide. On ne lira qu'avec le plus vif intérêt ce qu'il dit de la vie religieuse, des constitutions monastiques, des ordres de chevalerie et des mœurs des chevaliers, des missions, des établissemens dont presque tout l'univers est redevable au christianisme, et des bienfaits de toute espèce qu'il a répandus sur tout le genre humain.

L'auteur a eu pour but de remplir une partie du plan tracé par Pascal, dans les réflexions suivantes : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, dit ce grand homme, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, et en donner du respect ; après cela, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle soit vraie ; et puis, montrer par les preuves incontestables, qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et son élévation. » Il n'est point resté au-dessous de son sujet : il attache par un fonds d'idées aussi riche qu'il paraît neuf, par une variété de tableaux, d'images et d'objets extrêmement piquans, par la magie d'un coloris frais, vif, énergique ; et parmi tant d'excellentes preuves dont il appuie son opinion, son ouvrage même est un des argumens les plus forts et un des témoignages les moins récusables.

---

*Extrait du Journal des Débats du 6 prairial an 10.* ( Auteur inconnu. )

On s'accoutume, ce me semble, un peu trop à ne voir dans le *Génie du Christianisme* qu'un ouvrage d'imitation et de sentiment, où l'on ne trouve que des mouvemens et des images, et ces beautés neuves de style sur lesquelles tous les esprits ne s'accordent pas.

Il ne faut pas en être surpris : dans les discussions littéraires, comme dans les procès civils, les principes généraux de décision sont unanimement convenus, mais les applications aux cas particuliers ne sont pas toujours d'une égale évidence. Il y a d'ailleurs dans l'ouvrage de M. de Chateaubriand, une foule de mots heureux ou hardis, qui renfermant à-la-fois une pensée, un sentiment, une image, manquent leur effet sur le lecteur qui manque lui-même d'une de ces trois facultés; et l'auteur est alors dans le cas d'un homme qui voudrait converser de vive voix avec un sourd, ou par des gestes avec un aveugle.

Mais si l'on ne peut pas ramener tous les esprits à une même opinion sur les matières de goût où le juge suprême est le sentiment qui tient beaucoup à la disposition de nos organes, il est plus aisé de leur faire entendre raison sur les matières de raisonnement, parce que la raison de tous les hommes a un régulateur uniforme dans une vérité indépendante de leurs affections.

Or, il y a dans le *Génie du Christianisme* une pensée vraie et grande, qui en fait la force et qui est cachée sous la pompe des images et les graces du style, comme une forte poutre destinée à soutenir l'édifice, que l'architecte a taillée en colonne pour l'orner. Cette pensée est, que le christianisme a mis le beau idéal dans les arts (de la pensée), parce qu'elle a mis le beau moral ou le *bon*

dans la société ; et cette proposition que l'auteur établit par des exemples, peut être prouvée par le raisonnement.

Le *beau* est l'expression vraie et naturelle du bon, puisque le beau n'est que le bon rendu sensible.

Le beau dans le discours est donc l'expression du beau dans la pensée, qui est la même chose que la vérité ; et si l'on définit, par cette raison, l'orateur *vir bonus dicendi peritus*, on devrait, à cause de la supériorité de la poésie sur le discours en prose, définir le poëte *vir optimus dicendi peritissimus.* C'était l'opinion des peuples primitifs sur les poëtes et la poésie. Ils regardaient les poëtes comme les favoris de la Divinité, et la poésie comme le langage des dieux. Tous les faiseurs de vers ne sont donc pas plus des poëtes, que tous les faiseurs de prose ne sont des orateurs. Ils ne sont donc pas des poésies, ces ouvrages dont l'esprit de licence ou même de frivolité a arrangé les mots et modulé les accens. On fait des vers libertins, des chansons à boire, enfin des poëmes *pour rire* sur des jouissances; mais on ne fait que sur des sacrifices tout ce qui arrache des larmes d'admiration, *Polieucte*, *Horace*, *Cinna*, *Alzire*, *Andromaque*, *Zénobie*, *Monime*, *le Tasse*, *les Odes sacrées de J. B. Rousseau* ; et le système de société qui commande le plus de sacrifices, est le plus favorable à cette noble expression de l'homme. C'est-là le caractère propre de la

religion chrétienne ; et avec un instant de réflexion on trouve, je ne dis pas évidente, mais vraie, cette proposition : *La religion est sévère, donc elle est poétique.* Il ne faut pas s'y tromper : tout ce qui est beau est sévère, et les arts même d'imitation emploient l'expression de beauté sévère, de style mâle et austère. Boileau n'a pas des idées bien fixes, lorsqu'il demande dans le poëme épique des ornemens *égayés*, et qu'il prétend qu'Argant égaie la tristesse du sujet du Tasse, comme si dans tout ce que dit et fait Argant il y avait le mot pour rire.

Les païens ne pouvaient avoir des beautés poétiques d'un genre aussi sévère que les nôtres, parce que toutes leurs opinions tendaient à la licence, et que toutes leurs lois la favorisaient. Aussi ils excellent dans le genre familier à chanter les plaisirs de l'homme domestique ; mais nous les surpassons dans le genre noble, qui, dans de grands personnages et de grands événemens, célèbre ou raconte de grandes vertus. Chez eux, il n'y avait point de sacrifice, parce qu'il n'y avait ni amour de Dieu, ni amour des hommes, motif de tous les sacrifices. Ils n'avaient même des idées justes, ni sur les vices, ni sur la vertu. Leur vertu n'était qu'une froide égalité d'ame, *animum æquum mi ipse parabo*, qui consistait plus à retrancher ce qui pouvait les incommoder eux-mêmes, qu'à faire ce qui pouvait être utile aux autres. La religion ne retran-

che rien, et elle règle tout, jusqu'aux affections les plus impétueuses. Quelquefois elle permet à la vertu le caractère même de la passion; c'est-là la source du vrai beau dans la poésie dramatique : et la vie d'un homme de bien, éclairé par la religion, qu'est-elle autre chose qu'une longue tragédie semée de catastrophes domestiques ou publiques, dont le héros ne doit jamais se démentir, et où tout marche vers le dénouement ? Un exemple fera sentir la différence de nos mœurs à celles des païens. Virgile donne à Didon de tendres souvenirs de son premier époux, et la fait succomber à de nouvelles amours. Un poëte moderne, dans un sujet de son invention, ne peut prêter des faiblesses qu'à une femme qui n'a jamais aimé, et la même fidélité est imposée, dans nos mœurs politiques, à la veuve comme à l'épouse.

Ces idées que je ne fais qu'indiquer, pensée fondamentale du *Génie du Christianisme*, y sont développées avec une supériorité de talent auquel nul autre peut-être ne sera comparé, pour décrire les orages du cœur, le tumulte des pensées, les scènes de la nature, les beautés de l'art, en un mot, pour peindre à l'esprit et pour parler aux yeux. C'est assurément une idée grande et féconde que d'avoir opposé un à un, par des exemples tirés des plus grands maîtres, le père, la mère, l'enfant, le prêtre, le guerrier, l'homme domestique, et l'homme public de

la littérature païenne et de la littérature chrétienne ; et loin que la religion doive être alarmée de ce parallèle, elle ne peut que gagner à un rapprochement qui ne montre, après tout, que l'expression du vrai et du bon qu'elle a mis dans la société. La poésie n'aime pas les raisonnemens, mais elle vit de raison qu'elle met en action plutôt qu'en discours, en cela même imitation plus parfaite de l'homme raisonnable, fait pour agir beaucoup plus que pour parler. *Rien n'est beau que le vrai*, et le vrai n'est que le raisonnable. Le merveilleux, qui est l'ame de la poésie, était faux chez les païens, et il est vrai chez nous où il n'est autre chose que le beau idéal. C'est en quoi la fiction diffère de la fable; la fiction manque de réalité, la fable de vérité. Les anciens ont tiré, dira-t-on, de grandes beautés de leur machine poétique : sans doute, mais pour des peuples enfans, et même pour nous tant que nous n'avons écouté de cette longue chanson que l'air et non les paroles, et que nous n'avons fait attention qu'à l'expression poétique des anciens et non aux sujets de leur poésie; car nous croyons souvent admirer les pensées, là où nous n'admirons que le style, et les anciens eux-mêmes mettaient avant tout l'harmonie de l'expression, les graces du débit, partie extérieure, et en quelque sorte matérielle de l'art de parler. Il semble que le monde païen soit fini pour la haute poésie. Il a commencé à l'*Iliade* et

fini au *Télémaque*, et certes c'est assez d'honneur pour ce monde de fables et d'images, d'avoir commencé par Homère et fini par Fénélon. Le monde devient plus raisonnable à force de déraisonner, comme les enfans prennent une marche plus assurée à force de tomber. C'est parce que de grandes erreurs amènent infailliblement le développement de grandes vérités, qu'on a vu à toutes les époques mémorables de la société, de grands talens s'associer à de grands événemens, et les merveilles de l'esprit éclore au milieu des miracles de la société.

Cette réflexion me ramène à l'ouvrage de M. de Chateaubriand, où l'on voit un grand talent apparaître au milieu d'une grande époque. Cependant cet ouvrage n'est pas encore tout ce qu'il peut devenir avec le temps. Un jour, peut-être, l'auteur en disposera quelques parties dans un meilleur ordre, en rejetant dans un volume séparé *Atala* et *René*, et en en retranchant quelques expressions, et quelques raisonnemens Dans un ouvrage où l'imagination parle à la raison, la raison ne peut écouter rien que de sévère, ni l'imagination rien dire de trop abstrait. Mais il y conservera ces pensées graves, ces expressions pittoresques, ces descriptions pleines de vie et de chaleur, et surtout ces sentimens si vrais, ces rêveries si douces de la solitude et du malheur, ces deux puissans, mais durs auxiliaires des grandes vertus et des grands talens.

## *Critique, par M. de Bonnald, insérée dans le Publiciste du 14 floréal an 10.*

La bonté du christianisme n'a jamais été révoquée en doute que par des insensés ; mais sa beauté, qui n'est au fond que sa bonté rendue sensible, a été méconnue par de beaux esprits ; ou bien, en le travestissant, ils en ont fait l'objet d'indécentes railleries : genre de preuves qui a contre le christianisme tout le mérite et toute la force de la parodie appliquée aux objets grands et sérieux. Boileau a pu dire :

> De la foi des Chrétiens les mystères terribles,
> D'ornemens *égayés* ne sont pas susceptibles.

mais l'ouvrage que nous annonçons prouve que la littérature peut être redevable à la religion, d'ornemens graves, de beautés majestueuses et sombres, qui sont la parure de toutes les choses nobles et élevées.

*Le Génie du Christianisme* est du petit nombre des heureuses productions qui joignent à tous les genres de mérite celui de l'*à-propos*, et qui sont à-la-fois des ouvrages de tous les temps et des ouvrages de circonstances : jamais elles ne furent plus favorables au développement des idées qu'il présente,

sente, que lorsque le christianisme sort de ses ruines, et reparaît comme le soleil après l'orage. Cet ouvrage s'associe à une des plus grandes époques de l'histoire, et il ne reste pas au-dessous ; il commence avec l'ère nouvelle de la religion et de la France, et il ouvre une carrière nouvelle à la littérature.

Pour faire véritablement connaître cet ouvrage, il faudrait en rapporter en grand nombre des morceaux étendus, et les bornes de ce journal permettent à peine d'en présenter l'extrait raccourci. Ainsi nous sommes forcés de prévenir nos lecteurs qu'il ne leur sera offert qu'une idée très-imparfaite de ce grand nombre de beautés d'ensemble et de détails, d'inventions et d'apperçus ; de ces pensées souvent profondes, de ces sentimens toujours tendres et mélancoliques, de ce style original répandu par-tout dans cette production, et qui lui donne un caractère particulier qui la distingue. Nous en exposerons du moins le plan et l'ordonnance, et nous parcourrons les objets qui y sont traités.

L'auteur commence. Le christianisme commence lui-même par les mystères et les sacremens, qui sont le fonds, et comme la charpente de l'édifice ; et il prouve à la raison qu'il ne peut y avoir de religion divine sans mystères ; à l'imagination, qu'il n'y a pas de beautés sans secrets. Les sacremens sont, en quelque sorte, la métaphore du

christianisme, je veux dire, l'expression sensible qui revêt et met sous les sens une chose intellectuelle ; et ils sont à la religion ce que le style figuré ( et tout style est figuré ) est au discours.

Dans la partie des traditions mosaïques, le morceau sur l'astronomie a été remarqué, et certes il serait difficile de rien dire de plus ingénieux et d'un plus grand effet de pensée et de style.

L'auteur, après avoir jeté des fleurs sur les choses grandes et profondes, pour parler son langage, approfondit les choses agréables ; et c'est ici la partie de son ouvrage la plus originale, la plus spirituelle, disons peut-être la plus sérieuse. Ce n'est pas seulement pour les hommes à imagination que la perfection de la littérature, depuis les progrès du christianisme, est une preuve de la vérité de la religion ; c'est aussi pour le philosophe et l'homme qui raisonne. En effet, si la littérature est, comme on ne saurait le nier, l'expression, la parole de l'homme en société, la perfection dans l'expression suppose nécessairement la perfection de l'objet exprimé, de l'homme par conséquent : c'est-là tout le christianisme. Or, c'est la majeure de cet argument que M. de Chateaubriand prouve jusqu'à l'évidence, et il est aussi instructif qu'agréable dans ses comparaisons entre les poëtes chrétiens et les poëtes païens : et quels poëtes ? Virgile, le Tasse,

Milton, Racine, Corneille ; les Grecs, les Romains, les Français, les Anglais ; David, Homère ; c'est-à-dire, tout ce qui rappelle les plus hautes pensées, les sentimens les plus vrais, le style le plus doux et le plus fort. C'est un nouveau point de vue offert à la littérature, et il est immense.

L'auteur traite aussi des autres arts, des arts d'imitation, de l'homme même physique, et il fait voir ce qu'ils doivent à l'homme et aux sciences des siècles chrétiens.

Il passe aux harmonies de la religion chrétienne avec nos sentimens, nos souvenirs, nos passions, et cette partie de son ouvrage est empreinte d'une mélancolie douce et rêveuse, qui est le caractère dominant du faire, ou plutôt de l'être même de l'auteur, et qui sans doute n'est que l'impression qui lui est restée de grandes scènes et de grands malheurs, comme le long frémissement que conserve un corps sonore après le coup qui l'a frappé. Cet auteur a vu aussi les grands contrastes de la vie, et il les a tracés dans ses écrits : il a vu le monde entier n'être que le grand contraste du passé et de l'avenir ; partout l'opposition du néant à l'être, le malheur dans le berceau, l'espoir dans le tombeau, et dans la mort tout l'intérêt de la vie. Son ouvrage même est un contraste avec l'esprit d'irréligion et les joies dissolues de notre temps, et il en sera plus remarqué et plus agréable.

Enfin l'ouvrage est terminé par le tableau des bienfaits du christianisme et de la sublimité de ses institutions. La partie des missions est un chef-d'œuvre, et elle est l'histoire fidelle des plus étonnantes entreprises que l'homme ait jamais exécutées. Les grands services que les ordres religieux ont rendus à l'humanité, considérée dans toutes ses misères et toutes ses faiblesses, y sont présentés, et l'on est étonné du nombre prodigieux de formes que la charité avait revêtues pour être utile aux hommes.

J'ai à peine parlé du style ; il suffit de dire qu'il est par-tout l'expression de la pensée, et c'est tout ce que doit être un bon style. Le style du *Génie du Christianisme* a un caractère à lui ; chose aussi rare, quand tout le monde écrit bien, qu'un caractère d'homme est rare quand tout le monde est poli. Il se plaît aux pensées mystérieuses, aux souvenirs doux et tristes, aux choses graves et élevées, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a de plus beau, de meilleur. Enfin la critique peut appercevoir des taches, mais le sentiment du beau et du bon n'y a vu que des beautés, et l'amitié n'en a présagé que les succès.

---

*Extrait de la Gazette de France, du 16 floréal an 11, sur la seconde Edition.* ( auteur inconnu. )

Le dix-huitième siècle finissait dans l'opprobre de tous les vices, les fureurs d'une sanglante démocratie, et les excès d'une philosophie puissante pour le mal; lorsque le ciel montre enfin à la France celui qui doit être son libérateur : Bonaparte paraît ; il a reçu d'en-haut la prévoyante sagesse qui fait le politique et la confiante audace qui fait le héros ; il s'avance dans la carrière, portant dans ses mains les destinées de la France et de l'Europe, et le dix-neuvième siècle se déroule avec gloire sous les regards d'un ciel plus propice. Un nouvel ordre de pensées et de desseins se développe devant nous ; il se remue quelque chose dans les esprits, qui tournera peut-être à l'affermissement des sociétés humaines. Déjà l'amour de la religion et des principes conservateurs de la morale et de la justice sur la terre, a suscité deux écrivains du talent le plus distingué, qui, forts de la beauté de leur cause comme de celle de leur génie, sont descendus dans l'arène pour défendre le christianisme, la civilisation, l'humanité toute entière ; je veux parler ici de M. de Bonnald et de M. de Chateaubriand ;

l'un et l'autre ont été mûris par l'infortune, et c'est peut-être à cette rude et salutaire école qu'ils doivent ce qu'il y a de plus profond dans leurs sentimens et leurs pensées. L'enthousiasme ne doit pas aller jusqu'à les croire sans défauts, et quel écrivain n'en a pas? Mais on craint peu de dire que par la force et l'originalité de leurs conceptions, ils sont faits tous deux, quoique dans un genre différent, pour être l'ornement de leur patrie et même de leur siècle. Qu'il nous soit permis, puisque l'occasion s'en présente ici, de les confondre dans l'hommage qu'on doit aimer à rendre au talent, toutes les fois qu'il est consacré à l'usage le plus noble et le plus glorieux.

Ces deux écrivains ont le mérite d'être neufs au dix-neuvième siècle, et c'est bien quelque chose sans doute ; leurs ouvrages sont appropriés aux circonstances, aux besoins de leurs contemporains. S'il est des idéologues qui s'égarent dans leurs vaines abstractions sur la pensée, les principes de la morale, de la politique et de la société, M. de Bonnald vient à eux avec une métaphysique transcendante qui fait dériver des *rapports nécessaires des êtres*, ces principes éternels dont il a vu le développement *naturel* ( ou *parfait*, suivant son langage) dans l'unité, tant du pouvoir civil pour la société civile, que du pouvoir spirituel pour la société religieuse. On sait aussi que M. de Bonnald

possède dans un très - haut degré le talent d'écrire, au jugement même des vrais connaisseurs : on se rappelle comment s'en est exprimé M. de Fontanes, en rendant compte de son ouvrage sur le divorce.

S'il est une foule d'hommes légers et de beaux esprits qui ne connaissent le christianisme que par les caricatures qu'en font ses ennemis, M. de Chateaubriand se présente à eux avec le tableau des beautés célestes de cette religion considérée dans tous ses rapports avec la morale, le sentiment, l'imagination, l'humanité souffrante, la civilisation, les lettres et les arts. Exagérer dans les plus violentes déclamations des excès que la religion désavoue, qu'elle condamne bien plus sévérement que la philosophie, dont elle n'a été que le prétexte pour l'ambition, et taire les bienfaits immenses dont elle a été la source pour le genre humain ; telle avait été jusqu'ici la tactique des ennemis insensés de la plus salutaire des religions. La preuve en est dans leurs écrits. Aujourd'hui, ils semblent chanter la palinodie. « Ils disent : Eh ! qui vous nie que le christianisme n'ait ses beautés poétiques et morales, que ses cérémonies ne soient pompeuses, etc. Qui le nie ? vous - même, répond M. de Chateaubriand dans sa *Défense du Génie du Christianisme*, vous-même qui naguère encore faisiez des choses saintes l'objet de vos éternelles moqueries ; vous qui, ne pouvant plus

vous refuser à l'évidence des preuves mises sous vos yeux, etc. . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le Génie du Christianisme éclata au milieu de nous comme un phénomène inoui, il parut avec ses taches et ses beautés, des traits d'un goût qui n'est pas assez pur, et cette foule de choses originales qui n'appartiennent qu'au talent d'un ordre supérieur. La médiocrité aurait pu aisément en éviter les défauts, le génie pouvait seul enfanter ce qu'il a de véritablement beau. Cet ouvrage, comme tout ce qui est extraordinaire, produisit dans le public une commotion universelle; l'impiété frémit, la satire s'arma de ses pointes les plus aiguës, la censure voulut étouffer tout cri d'admiration, l'admiration ne voulut pardonner à la censure aucun de ses traits. Boileau n'aimait pas les écrits dont le public ne dit rien : ce silence, en effet, est un symptôme alarmant de mort prochaine; il peut y avoir de l'excellent, du rare, du plus exquis dans un livre dont on dit beaucoup de mal, y en a-t-il dans celui qui n'est pas remarqué? Que M. de Chateaubriand laisse siffler autour de lui les serpens de l'envie, qu'il se moque des rugissemens de l'impie; qu'il pardonne aux esprits délicats qui aiment le fini en tout, quelques boutades légitimes; qu'il profite des conseils de l'amitié, des critiques même de la haine s'il les trouve justes; qu'il soit à lui-même son plus sévère censeur,

et qu'il soit tranquille sur le sort de son ouvrage. Il faut convenir qu'il a plus d'une fois répondu aux critiques en habile homme, il s'est corrigé. Toujours l'extraordinaire n'est pas le beau; entre le piquant et le singulier, le sublime et le bizarre, souvent les nuances sont assez légères; elles échappent à l'écrivain dominé par l'imagination, tandis qu'elles sont apperçues du froid et sévère lecteur. Disons ici que l'auteur se dépouillera quand il voudra de tout ce qui peut s'éloigner de la parfaite pureté du goût qui caractérise les grands écrivains du siècle de Louis XIV; nous en avons pour garant la manière même dont il a écrit la belle *Défense du Génie du Christianisme*, et la supériorité de cette nouvelle édition sur la première; dans cette seconde édition, plusieurs chapitres de raisonnement ont été fortifiés, des images ont été adoucies ou retranchées; il est remarquable que cet ouvrage, où les talens de l'imagination dominent si fort, soit si plein d'érudition et de recherches. N'oublions pas de dire que l'auteur a fait, dans son Avertissement, l'aveu de quelques erreurs graves dans lesquelles il était tombé, aveu qu'il fait avec une candeur qui l'honore auprès des gens de bien. . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*COUP-D'ŒIL rapide sur le Génie du Christianisme*, etc.

(Trois Extraits (*) publiés dans la *Décade Philosophique et Littéraire*, N.os 27, 28 et 29 de l'an dix, composent cette brochure.)

*Article premier.*

. . . . . . . . . . . . . . . . .

QU'EST-CE que cet ouvrage ? Est-ce un livre dogmatique, ou une poétique, un traité de philosophie morale ?

Si c'est le premier, la partie poétique est de trop, ou n'est pas ce qu'elle devait être. Elle est remplie d'images profanes que la religion du Christ, et encore plus la religion des papes proscrit. La poésie des prophètes, du psalmiste et des hymnographes, est la seule qu'elle approuve ; à ses yeux austères, tout le reste est vanité.

Si c'est une poétique, ou un traité sur le parti que les poëtes modernes pouvaient tirer

(*) On les attribue à M. Ginguené.

de la religion chrétienne, (et ce sujet pouvait être riche et intéressant à traiter) toute la partie dogmatique est au moins superflue. Si Aristote s'était proposé d'analyser dans sa poétique l'emploi que les grands poëtes grecs avaient fait de la mythologie, et celui qu'on en pouvait faire encore, il n'eût certainement pas commencé par démontrer la vérité de tous les dogmes du polythéisme; c'était l'affaire des hiérophantes et des prêtres de Jupiter. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Je jetterai seulement ici quelques réflexions, non sur le fond des choses, mais sur la manière dont il les traite; et ce sera encore presque sans ordre et à mesure que les objets s'offriront à moi, pour mieux éviter tout ce qui aurait l'air d'une discussion en règle.

Ce qu'il y a de particulier dans notre jeune auteur, c'est que ce qui paraît aux plus robustes croyans, être au-dessus de la raison humaine, en exiger l'humiliation et même le sacrifice, n'est qu'au niveau de la sienne, et qu'il semble réellement comprendre ce

---

(1) Les critiques qui ont combattu le Génie du Christianisme, ayant perpétuellement répété cette objection, en feignant de se méprendre sans cesse sur le but et l'intention de l'auteur, nous obligent à nous répéter nous-mêmes, et à renvoyer encore le lecteur à la Défense de l'ouvrage : elle répond complétement aux critiques.

*Note des Editeurs.*

que tous les docteurs traitent d'incompréhensible (1). Des mystères ! il n'y a, selon lui, rien de si conforme à la nature de notre esprit et de notre ame. Rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. Mystère dans les sentimens, dans les vertus, dans les sciences, dans les plaisirs de la pensée, dans les forêts et les solitudes, dans les monumens hiéroglyphiques, enfin dans l'homme lui-même. Confondant ainsi *le mystère* avec *les mystères*, il conclut qu'il n'est donc pas étonnant que les religions de tous les peuples aient eu leurs choses impénétrables ou leurs mystères. . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est si bien l'imagination qui le plus souvent le domine dans sa partie démonstrative et dogmatique (1), que lorsqu'il traite, par exemple, du mystère de l'incarnation, saisi tout-à-coup d'enthousiasme à l'idée des beautés célestes de Marie, il fait un appel aux poëtes, et les invite à la chanter, à la peindre assise *sur un trône de candeur*, bril-

(1) Il ne s'agit pas ici de la foi de l'auteur : il ne parle et ne veut parler que de la beauté des mystères.

*Note des Editeurs.*

(2) C'est reprocher à l'auteur d'avoir fait ce qu'il voulait faire.

*Note des Editeurs.*

lante

fante sur ce trône *comme une rose mystique.* (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Sa prédilection pour les descriptions poétiques (2) brille encore dans celle qu'il fait de Moïse descendant de la montagne avec les tables du Décalogue. Il s'agissait de comparer cette loi avec celles des législateurs anciens, et d'en montrer la supériorité. Il commence par traduire sèchement les premières; il en tronque ou mutile quelques-unes, comme celles de Pythagore ; il omet en entier les lois de Platon, sous prétexte qu'elles n'ont point été mises en pratique; enfin, il les récapitule toutes inexactement, tâche de les mettre en contradiction, et leur oppose des objections dont celle-ci peut faire apprécier la justesse. Une loi de Minos déclare infâme quiconque n'a point d'ami. « Ce législateur, dit M. de Chateaubriand, a donc déclaré infâmes tous les infortunés ? » Si l'on concluait de cette fausse conséquence, qu'il n'a jamais lui-même été l'ami d'aucun malheureux, qu'aurait-il à dire ?

Après avoir traité avec cette légéreté toute la sagesse antique, il en vient à la loi de

---

(1) Les expressions soulignées par le critique sont tirées des prières de l'Eglise.
*Note des Editeurs*

(2) Toujours le but de l'auteur méconnu.
*Note des Editeurs.*

Si l'imagination joue un si grand rôle dans les premiers livres, où l'auteur traite des mystères, des sacremens, des vertus, de la tradition de Moïse et d'autres objets qui exigent qu'il s'enfonce dans les ténèbres de la chronologie *antediluvienne*, on doit penser qu'elle prend encore un plus grand essor dans celui où il démontre, à sa manière, ce qui a déjà été démontré tant de fois, *l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature.* Il y a donné carrière au talent descriptif, qu'il possède à un degré peu commun, et dans lequel il n'aurait peut-être aujourd'hui qu'un rival ou du moins qu'un maître, si de fréquentes exagérations, des bizarreries, des expressions de mauvais goût et même des fautes de langue ne défiguraient trop souvent son style (1).

En parlant du chant des oiseaux, il s'étudie sur-tout à peindre celui du rossignol;

(1) M. de la Harpe, qui préparait une défense du *Génie du Christianisme*, disait que parmi les ouvrages d'une aussi grande étendue, il était un de ceux qui présentaient le moins de fautes de langue. Quant aux autres taches dont parle le critique, elles ont presqu'entièrement disparu dans les éditions subséquentes : et des littérateurs distingués trouvent même que l'auteur s'est soumis trop facilement à des jugemens qui n'avaient pas une grande autorité.

*Note des Editeurs.*

mais par malheur il ne semble connaître que le rossignol des poëtes et non celui de la nature. Ce n'est que dans Virgile que la plaintive Philomèle *chante encore quand elle a perdu ses petits*. Dans nos bois, dès qu'ils sont éclos, elle ne chante plus : elle ne fait plus entendre, en cherchant pour eux de la nourriture, qu'une espèce de petit cri importun, suivi d'un croassement désagréable, et qui n'a pas le moindre rapport avec son premier chant. C'est donc absolument à faux que porte tout ce que l'auteur s'efforce d'ajouter d'ingénieux et de neuf à la description touchante, mais idéale, de Virgile. . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les oiseaux en général lui portent malheur. En parlant de cette partie si intéressante de l'histoire naturelle, il semble avoir fait vœu de n'être jamais dans la nature (1). Il fait passer à l'hirondelle, *l'été aux ruines de Versailles*, *et l'hiver à celles de Thèbes*. Il pouvait se figurer dans ses courses lointaines, que Versailles était en ruines ; mais comment, depuis son retour, n'a-t-il pas sacrifié cette

---

(1) On pourrait croire que l'auteur, qui a passé une partie de sa vie dans les forêts, a plus de connaissance en histoire naturelle que le critique.

*Note des Editeurs.*

opposition fausse, et qui ne porte sur rien? (1)

La poule d'eau qui se perche quelquefois sur les châteaux, ne manque pas à ses yeux de choisir de préférence les armoiries sculptées dans les murs; et quand elle s'y tient immobile, *on la prendrait pour un oiseau en blazon, tombé de l'écu d'un ancien chevalier.* Ceci n'est pas une vision commune; et il n'y a peut-être pas deux têtes d'hommes que la vue d'une poule d'eau pût faire ainsi rêver de châteaux, d'armoiries, d'écussons, de sable et de merlettes. (2)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il divise les athées en deux classes bien distinctes. « Les premiers, conséquens dans leurs principes, déclarent sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, point d'ame, point de différence essentielle entre le bien et le mal, que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. » Du moins, ajoute-t-il, ceux-ci sont-ils francs, s'ils sont atroces. — Je ne crois pas qu'il soit fort commun d'entendre

---

(1) Mais comment un homme d'esprit fait-il lui-même une pareille objection? Et quand l'auteur cite les *ruines de Versailles*, est-ce des murs ou des grandeurs qu'il veut parler?

*Note des Editeurs.*

(2) Pourquoi non, quand *la poule d'eau est perchée sur les armoiries sculptées dans les murs*?

*Note des Editeurs.*

prêcher une telle doctrine. Il y aurait, avec l'atrocité, trop de mal-adresse dans cette franchise. Mais on a vu de tout temps des hommes qui affichaient un grand respect pour la religion, donner tout, dans leur conduite, à l'empire de la force et de l'habileté. Les Borgia, les Henri VIII, les Cromwel, les Louis XI, ne professaient point l'athéisme, et ce sont pourtant là de ces forts et de ces habiles à qui le monde appartient. Ils ont, proportion gardée, dans les rangs inférieurs et dans les conditions communes, des imitateurs qui savent s'emparer, par les mêmes moyens, de ce qui est à leur portée, et de ce qui est pour eux *le monde ;* ce ne sont point non plus des prédicateurs d'athéisme ; et quand cela sert à leurs vues, ce sont même de fort bons chrétiens.

Les athées de la seconde espèce sont ce que l'auteur appelle *les honnêtes gens de l'athéisme*, *les hypocrites de l'incrédulité.* « Absurdes personnages, mille fois plus dangereux que les autres, et qui, avec une douceur feinte, se porteraient à tous les excès pour soutenir leur système. » Voilà de bonnes et fortes injures qui prouvent ce que l'auteur pourrait se permettre pour soutenir le sien. Mais enfin cela ne nous dit pas quels sont ces hypocrites abominables, quel est le système de ces hommes affreux. Le voici enfin, et l'on doit s'attendre à frémir de la tête aux pieds. « Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit

ni le bonheur, ni la vertu, ni les justes autorités de la vie, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux. » Mais si ces monstres-là veulent propager leur doctrine, ils prêchent sans doute d'exemple. On les voit heureux dans leur intérieur, vertueux dans leurs actions publiques et privées, obéissans aux justes autorités, c'est-à-dire aux lois, et à ceux qui ont été légitimement choisis pour en être les organes; contens de leur condition, et ne calculant jamais ce qu'ils doivent croire ou ne pas croire en religion, pour savoir ce qu'en morale pratique ils ont à suivre ou à éviter. Alors je ne vois pas quel intérêt ils auraient à être des hypocrites, ni ce qu'il y a d'absurde en eux, ni de quel danger ils peuvent être pour la chose publique, ni à quels excès ils pourraient se porter pour soutenir leur système, sans être convaincus par cela même d'en avoir changé.

Et remarquez bien qu'on ne les accuse pas ici d'être des athées; qu'en effet, d'après les opinions mêmes qu'on leur donne, ils ne doivent ni professer l'athéisme, ni chercher à le propager. On les accuse seulement d'avoir assis leur bonheur, leurs devoirs et ceux des autres, sur des bases qu'ils jugent plus solides, moins mobiles et plus universelles que des opinions religieuses. Peut-être cela paraît-il absurde et exécrable *dans les royaumes de la solitude*; mais dans tout état civilisé, dans

toute grande association politique, la question est de savoir si, sans s'inquiéter de ce qui regarde la croyance, qui est une affaire entre Dieu et les hommes, on ne gagnerait pas infiniment à poser sur de tels fondemens l'édifice de la morale, qui est l'affaire des hommes entre eux. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« On ne voit pas que tous ces grands esprits qui ne pouvaient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules aux prises avec ces cosaques qui pensent monter au ciel en mourant sur le champ de bataille! » (*Génie du Christianisme*, *tom. II*, *page* 160.)

Si ceux que l'auteur désigne avec cette ironie amère ne purent les suivre, du moins ils ne désertèrent point leur patrie; ils n'allèrent point rêver et faire des romans sur les Apalaches ou aux bords du Meschacebé, pendant que le sort des combats décidait si elle serait libre ou esclave, entière ou démembrée, glorieuse et triomphante, ou couverte de misère et d'opprobre. (2)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(1) Ce passage explique pourquoi le critique a si peu goûté l'ouvrage et entendu l'auteur.

*Note des Editeurs.*

(2 Il a été un temps où l'ouvrage n'aurait pas souffert *seul* d'une pareille critique; du moins

*Article second.*

Notre auteur est peu difficile en transitions; après avoir épuisé tout ce qui regarde la croyance et le dogme, il déclare que ce sujet *le mène naturellement à parler des effets du christianisme dans la poésie, la littérature et les beaux-arts.* Naturellement ou non, cette partie qu'il intitule, *Poétique du Christianisme*, est la principale; on voit que c'est pour elle que le reste est fait, et peut-être aurait-il dû s'y borner; mais dans cette partie même, qui contient deux volumes entiers, on retrouve à chaque instant les mêmes vices que dans la première. . . . . . . . . .

Il fait d'abord une revue des principaux poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie; et le premier qui s'offre à lui est celui de Dante. On est surpris qu'il n'en parle qu'en douze lignes, et seulement pour dire qu'il n'en dira rien.....

*La Jérusalem* du Tasse est mieux traitée, quoiqu'il n'y ait de vraiment bien, dans ce que l'auteur en dit, que ce que d'autres en ont dit avant lui. . . . . . . . . .

---

c'est aller franchement au but. Quand la place de certains hommes était à la tribune, celle de certains autres n'était-elle pas dans les déserts de l'Amérique?

*Note des Editeurs.*

Il parle en général plus convenablement de Milton que du Tasse ; et l'on voit qu'il le connaît mieux. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une observation très-juste, parmi celles que l'auteur fait sur la *Henriade*, mais qu'il n'a pas faite le premier, c'est que dans ce poëme, dont le christianisme est en quelque sorte le sujet, il n'y a pas assez des rites, des cérémonies, des croyances, en un mot du merveilleux propre à cette religion. Il indique quelques-uns des ressorts que le poëte aurait dû employer ; mais est-il bien vrai qu'*il eût pu trouver chez nos Saintes des puissances aussi grandes que celles des déesses antiques, et des noms aussi doux que ceux des Graces ?* Chez une nation déjà revenue de bien des illusions, et prompte à saisir le côté ridicule des choses, telle que la nôtre l'était au sortir de la régence, c'était une machine poétique bien délicate à manier qu'une Sainte. . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans les livres suivans, l'auteur entre plus particulièrement dans son sujet ; il examine les rapports de la poésie avec les hommes, d'abord quant aux caractères, ensuite à l'égard des passions. Il divise les caractères en naturels et sociaux : les premiers sont les époux, le père, la mère, le fils, la fille ; dans les seconds, il ne considère que le prêtre et le guerrier. Il établit dans autant de chapitres, que tous ces différens caractères ont reçu de

la religion chrétienne un perfectionnement qui se remarque dans les ouvrages soit épiques, soit dramatiques, dont le sujet est tiré de cette religion. L'on pourrait n'être pas toujours de son avis dans les comparaisons qu'il fait de quelques scènes célèbres de l'antiquité avec des scènes modernes ; on pourrait aussi ne pas confondre, comme il le fait toujours, ce qui est l'effet du christianisme avec ce qui lui est contemporain : mais on ne peut méconnaître un mérite réel dans cette partie de son travail ; elle a, sur-tout pour les admirateurs des anciens, celui d'un sentiment profond de leurs beautés : l'auteur ne leur préfère que des beautés d'un ordre qu'il regarde comme surnaturel ; il les met au-dessus de tout le reste.

Parvenu au caractère du guerrier, il soutient, d'après l'idée qu'il se fait *du beau idéal*, la supériorité des temps chevaleresques sur les temps héroïques ; et il rapporte cet avantage au christianisme. Tout cela peut également se soutenir et se combattre ; mais il fallait rester dans ces thèses générales, et ne pas aller jusqu'à établir un parallèle suivi entre le chevalier et le vrai chrétien ; car dans l'énumération de leurs vertus, il s'en trouve dont le rapprochement fait remarquer entr'eux des différences trop sensibles.

Par exemple : « Le chevalier s'en allait à travers le monde, secourant la veuve et l'orphelin. Voilà la charité chrétienne. » Je veux

que jamais les chevaliers ne courussent d'aventures que pour exercer ces bonnes œuvres, reste toujours leur manière un peu brutale de pratiquer la charité chrétienne. Ce n'est point, si je ne me trompe, à grands coups de lance, de dague et d'épée à deux fendans, que l'évangile recommande aux hommes d'exercer entre eux la charité. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand l'auteur vient à traiter de la poésie sous le rapport des passions, il entreprend de démontrer qu'un bon chrétien est mieux initié qu'un autre dans les secrets de leur peinture; mais il pose dès son premier chapitre *un principe* qui suffit seul pour ôter toute créance à ce qu'il dit. *On ne saurait trop*, dit-il, *analyser la pensée*; (ce qui, par parenthèse, absout les *idéologues* et répond aux anathèmes lancés contre eux) mais *il n'en est pas ainsi des sentimens.* « Vouloir les approfondir, n'est pas preuve de savoir, mais d'ignorance : il ne faut pas toujours laisser tomber la sonde dans les abymes du cœur; les vérités qu'il contient sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour et la perspective, etc. » Et si vous n'approfondissez pas les sentimens, comment voulez-vous les peindre? Si le cœur a des abymes où vous n'osiez pas jeter la sonde,

(1) **Toujours le but de l'ouvrage méconnu.**
*Note des Editeurs.*

comment

comment les connaîtrez-vous? Prétendre qu'on ne doit examiner qu'au demi-jour et dans la perspective les vérités qu'il contient, n'est-ce pas avouer clairement que ce ne sont point ces vérités que vous voulez connaître et que vous voulez peindre, mais ce qu'il conviendra au succès de vos opinions que vous preniez vous-même, et sur-tout que vous donniez pour des vérités? (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Que tout cela soit favorable aux passions, à leur exaltation, et par conséquent, sous un certain rapport, à la poésie épique et dramatique qui s'alimente de leurs mouvemens et de leurs effets, je nè dis pas le contraire; mais je nie que ce soit là un système moral utile à l'homme en société; et je soutiens qu'il est urgent d'en établir un autre plus convenable au point où sa raison est parvenue (2), mais qui n'ait pas, comme tous ceux qu'on a proposés jusqu'ici, le défaut de laisser oisive la sensibilité de l'homme et de ne vouloir parler qu'à sa raison.

---

(1) Ces contradictions apparentes se détruisent à la lecture du chapitre tout entier.

*Note des Editeurs.*

(2) Puisque le critique *ne dit pas le contraire* de l'auteur, ce dernier a donc raison dans ce qu'il prétendait prouver : Quant à cet *autre système moral* à établir, dont parle le critique, l'expérience a amené le dégoût.

*Note des Editeurs.*

Qu'oppose à cela (1) l'auteur de cet ouvrage? Des contradictions et des chimères. Il veut une morale, mais toute religieuse (2); il veut une religion, mais toute poétique (3); il veut enfin que cette religion soit le christianisme; et méconnaissant en elle ce caractère sombre et sévère qui damne pour un désir et punit une pensée par d'éternels supplices, il assure qu'elle a charmé l'esprit par un rayon de lumière, *sans détruire la partie poétique de l'ame en lui ôtant le champ des découvertes et des désirs :* il pose en fait que l'expression dramatique des passions a gagné cent pour cent à l'établissement du christianisme; que si la Phèdre de Racine, par exemple, est supérieure à celle d'Euripide, c'est que Racine était chrétien, ce qu'en effet Euripide n'était pas, et que la Phèdre française est la *chrétienne réprouvée, la pécheresse tombée vivante entre les mains de Dieu ;* que dans la *dévote* Julie, l'amour est une voix troublée qui sort *d'un sanctuaire de paix*, un cri d'amour *que prolonge en l'adoucissant, l'écho reli-*

(1) A quoi? a ce *système moral* sur lequel *le critique ne s'explique pas* ?

*Note des Editeurs.*

(2) Ainsi que tous les grands législateurs.

*Note des Editeurs.*

(3) Non toute poétique, mais pleine de grandeurs et d'images.

*Note des Editeurs.*

*gieux des tabernacles* : choses que personne n'avait encore apperçues dans *la Nouvelle Héloïse*, et qui changent en livre de piété ce roman jusqu'à présent regardé comme tant soit peu profane (1); que la véritable *Héloïse*, l'amante d'Abailard, celle qui nous a laissé des lettres enflammées, offre *la nature rebelle, saisie toute vivante par la grace*, *et qui se débat vainement dans les embrassemens du ciel* : image très-vive et très-passionnée, en supposant qu'on entende ce que c'est que *les embrassemens du ciel*, mais qu'on pourrait à la rigueur trouver médiocrement chrétienne.

Il finit par considérer comme une passion le christianisme lui même ; et son style, très-propre en général à exprimer des affections désordonnées, s'assortit ici naturellement au sujet. . . . . . . . . . . . . . . . .

Un des grands mérites qu'il trouve dans cette passion, et qu'elle a en effet, si tant est qu'on puisse appeler cela un mérite, c'est qu'elle est *profondément mélancolique*, et qu'*elle nous traîne à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes*. Reconnaissons, si l'on veut, cette propriété comme très-favorable à certains genres de poésie : mais n'existe-t-il donc point de passions plus généreuses et sur-tout plus

---

(1) J. J. a voulu donner à Julie un caractère religieux ; il l'appelle lui-même *dévote*.

*Note des Editeurs*.

sociales, dont on puisse remplir et rassasier le cœur de l'homme ? Soyons de bonne-foi ; quand il serait vrai que ces Antoine et ces Jérôme *combattant dans les déserts corps à corps avec leurs passions*, armés contre elles de pleurs et de jeûnes, ou chargeant de lourds fardeaux leurs épaules pour dompter une chair révoltée ; que ce Polyeucte même, dont Corneille a prouvé que le caractère était très-poétique, si toutefois il n'a pas prouvé mieux encore qu'il était très-propre à faire ressortir le caractère éminemment poétique de Pauline ; enfin, quand il serait vrai que tous ces caractères passionnés, c'est-à-dire fanatiques, seraient poétiques et dramatiques par excellence, il n'en résulterait rien en faveur de la religion qui les rendrait tels ; il n'en résulterait pas sur-tout que l'on dût les choisir ou les présenter pour modèles, à moins que, parce qu'elles sont très-poétiques et très-dramatiques, les familles de Pélops et d'Atrée ne soient aussi pour les familles des modèles à offrir et à suivre (1).

Mais voici une autre propriété du christianisme que l'auteur regarde comme une de

(1) Ici les aveux du critique donnent complétement raison à la thèse que soutient l'auteur. La proposition que le critique veut établir à la fin, s'éloigne de l'objet et ramène une question différente.

*Note des Editeurs.*

ses *beautés*, et dont il est possible que les profanes jugent tout autrement ; c'est de jeter l'ame dans ce qu'il nomme le *vague des passions*. Dans cet état, qui est ici fort bien dépeint, et pour cause, à ce qu'il me semble, « on est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout. » Si l'on demande à quoi un homme ainsi constitué est propre dans le monde, et ce que la société gagne surtout à contenir beaucoup de ces hommes-là, il sera difficile de répondre (1). . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

En reprenant le cours de sa poétique, il examine le christianisme sous le rapport du merveilleux, et le met à cet égard comme à tous les autres, bien au-dessus du polythéisme. Les anciens, selon lui, n'ont point connu la poésie descriptive ; elle est née du christianisme, et il en trace l'histoire : ensuite Dieu, les Anges de lumière, ceux de ténébres, et

(1) L'auteur, ainsi que le critique, blâme ces inutiles *rêveries*, qu'il n'attribue point au christianisme. *Voyez* sa Défense, sur René, à la fin de ce volume. *Note des Editeurs.*

les Saints, effacent poétiquement tous les Dieux et les demi-Dieux de la fable. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le christianisme n'est pas moins favorable aux beaux-arts qu'à la poésie ; il ne l'est pas moins à toutes les parties de la littérature, philosophie, histoire, éloquence, qu'à la poésie et aux arts : c'est là ce que l'auteur se propose de démontrer dans les quatre livres suivans. Je ne le suivrai point dans ses démonstrations : on connaît désormais son système, et sa ferme résolution de voir la religion chrétienne dans tout ce qu'offrent de bon les temps modernes ; l'irréligion dans tout ce qu'ils ont de mauvais ; et leur supériorité sur tout ce qu'ont produit les temps anciens, par le seul effet du christianisme. Cela m'engagerait d'ailleurs dans une discussion du fond que j'ai résolu d'éviter, et que, selon toute apparence, nos lecteurs ne regretteront pas. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . .

---

(1) Là commence ce *dégoût* des critiques pour les troisième et quatrième volumes, dont l'auteur parle dans sa Défense. Ce sont, au jugement de tout le monde, les deux plus forts de l'ouvrage. Le critique ne *suivra point* l'auteur dans ce qu'il dit sur l'éloquence, etc. En effet, il serait aussi difficile de prouver que Bossuet, Massillon, etc. ne sont pas éloquens, qu'il le serait de nous persuader qu'ils ne doivent pas leur éloquence au christianisme.

*Note des Editeurs.*

## *Article troisième.*

C'est encore tout *naturellement* que l'auteur se trouve *ramené d'Atala au culte chrétien*. Il a pris son parti sur ces sortes de transitions ; prenons aussi le notre ; et puisqu'il s'est cru obligé de parler des cloches avant de traiter de ce qui regarde les églises, les ornemens, les chants et les prières, commençons aussi par les cloches.

Il n'a pas attendu jusqu'à ce moment à se passionner pour elles. On voit, dès son second volume, que *René* n'est que son interprète quand il s'écrie : « Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte alégresse de son père, les douleurs et *les joies* encore plus ineffables de sa mère !. . . . . . . . . .

On doit convenir qu'il n'y a rien de plus beau ni ne plus touchant dans tout ce qui a jamais été dit sur les cloches.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand on s'est imposé la tâche de tout défendre, dans une cause excessivement complexe, on se condamne quelquefois à de

singuliers raisonnemens (1) ! L'auteur peut-il s'être fait illusion sur ceux qu'il oppose aux gens qui voudraient que le peuple pût comprendre à l'église ce qu'on lui chante et ce qu'il chante ? « Nous ne voyons pas, dit-il, ce que la langue de Virgile, et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère, peut avoir de si déplaisant. » Je ne le vois pas plus que lui pour mon compte, et pour le compte de ceux qui ont été comme nous, ou mieux que nous, instruits dans ces deux langues; mais il ne s'agit point de leur beauté (2); il ne s'agit même pas de savoir si le latin des chants d'église doit plaire ou déplaire, littérairement parlant, à proportion que l'on sait plus ou moins la langue de Virgile, mais si l'on peut se joindre en esprit et en vérité à des prières proférées dans une langue qu'on ne sait pas. (3)

. . . . . . . . . . . . . . . .

---

(1) Il en est de même quand on veut tout critiquer.
*Note des Editeurs.*

(2) Précisément c'est de cela qu'il s'agit.
*Note des Editeurs.*

(3) L'auteur remarque, dans ce chapitre, que toutes les prières chrétiennes sont traduites en français, dans les Heures pour le peuple, et que cette coutume de chanter en latin a été d'un immense avantage aux lettres, en consacrant la langue de Virgile.

*Note des Editeurs.*

L'auteur passe à une explication métaphysique difficile à qualifier. « Il y a, dit-il, une chose très-remarquable : des oraisons en langue latine paraissent redoubler le sentiment religieux de la foule. *Ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret ?* Dans le tumulte de ses pensées et le fond de misère qui compose sa vie, l'homme, en prononçant des mots *peu familiers ou même inconnus*, croit demander toutes les choses qui lui manquent et qu'il ignore : le vague de sa prière en fait le charme, et son ame inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins. » On voit que l'auteur est fidelle à cet amour pour le mystère, dont nous avons déjà vu d'autres preuves. . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il examine ensuite ce qu'on appelle, selon lui, la *niaiserie* et la *barbarie* des cantiques saints. Il cite en leur faveur des versions poétiques de Malherbe, de Rousseau et de Racine. Il reste prouvé que Malherbe, Rousseau et Racine ne sont ni *niais* ni *barbares ;* mais est-ce bien là ce *qu'il fallait démontrer ?* (1)

---

(1) Ce n'est pas le talent de ces grands poëtes que l'auteur veut faire admirer ; mais la beauté des passages qu'ils ont traduits des livres saints.

*Note des Editeurs.*

Après les cloches et le latin, vient le dimanche. L'auteur en appuie l'éloge sur des raisons arithmétiques et géométriques que je ne discuterai pas : c'est désormais un procès jugé. Il y fait aussi intervenir les choses physiques. « Non-seulement l'homme, dit-il, mais le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite ; au bout du sixième, *ses mugissemens semblent demander* les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la nature. » Et il met en note : *Les paysans disaient : Nos bœufs connaissent le dimanche et ne veulent pas travailler ce jour-là.* — L'usage de labourer avec des bœufs n'est connu que dans quelques-uns de nos départemens ; on voit donc bien quels étaient les paysans qui observaient dans leurs bœufs cette répugnance (1). . . . . . . .

Les chapitres suivans sont consacrés à l'explication de *la messe*, à la description et à l'éloge *de la Fête-Dieu*, *des Rogations*, *des Rois*, *de Noël*, et des autres fêtes du christianisme. L'explication m'a paru faible, mais le zèle de l'auteur se soutient dans les éloges, et son talent dans les descriptions.

Les funérailles viennent ensuite, celles des grands, du guerrier, des riches, des pauvres,

---

(1) Sans relever l'intention bénigne du critique, nous nous contenterons de lui faire observer que la moitié (pour ne pas dire les trois quarts) de la France laboure avec des bœufs.

*Note des Editeurs.*

qui toutes sont décrites avec leurs couleurs propres ; l'étiquette des rangs y est fidellement observée : car les grands et les petits ont dans la mort, comme dans la vie, leurs pompes et leur nudité. Les prières de l'Eglise sont peut-être les mêmes pour les uns et pour les autres ; mais est-il vrai, comme le dit l'auteur, que *le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort ?* . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il y a un livre entier sur les tombeaux : il n'est pas long, et la matière est riche, puisque l'auteur jette un coup d'œil sur ceux de presque toutes les nations anciennes et modernes. Faut-il le louer de cette sobriété qu'on désirerait dans plusieurs autres parties de son ouvrage ? Faut-il regretter que dans un sujet si bien assorti à la teinte habituelle de ses idées et de son style, il ne se soit pas plus étendu ? Au reste, en parlant des tombeaux, qui aurait-il eu à convertir ? et qui nie l'intérêt qu'ils inspirent ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'histoire de la vie de Jesus-Christ, celle du clergé qui ne lui ressemble guère, du clergé séculier avec sa hiérarchie, du clergé régulier avec toutes ses religions ou tous ses ordres, l'éloge des constitutions monastiques, le tableau des mœurs et de la vie des moines cophtes, maronites, trappistes, chartreux, missionnaires, etc. etc. occupent successivement l'auteur, mais ne doivent pas

nous occuper (1). Les descriptions, les faits, quelquefois même les fables ou les bruits populaires, tout lui sert, tout a ses beautés, son charme, sa poésie. . . . . . . . . . . . .
M. de Chateaubriand se complaît à les décrire (les trappistes); il s'extasie sur le *frère, il faut mourir*, que ces spectres macérés et taciturnes se disaient lorsqu'ils se rencontraient entre eux : il appelle cela de la morale en action. Et le trappiste mourant, de quelles couleurs sombres et fidelles il le peint! c'est, selon lui, de la *haute philosophie*.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne le suivrai point dans son livre des missions étrangères, au Levant, à la Chine, au Paraguay, à la Guyanne, aux Antilles. C'est trop de chemin après une si longue route : franchement, je suis un peu las du voyage, et peut-être ne le suis-je pas seul. Ce livre est pourtant un des plus intéressans de l'ouvrage (2); l'auteur admire de bonne foi des sacrifices et des actes de dévouement et de courage, admirables en effet, quel qu'en

(1) C'était cependant là la partie essentielle; mais l'auteur est trop fort ici, et il faut se taire sur ce quatrième volume.

*Note des Editeurs.*

(2) Etrange contradiction du critique! *il ne suivra pas* l'auteur *dans ce livre* qui *est un des plus intéressans*. *Note des Editeurs.*

fût

fût le motif, lorsqu'ils n'ont pas troublé des nations heureuses, innocentes et paisibles (1).

. . . . . . . . . . . . . . . . .

J'espère que l'auteur ne me confondra cependant ni avec ceux qu'il croit capables de se réjouir des tourmens des ces confesseurs de la foi, ni même avec ceux qu'il nomme par dérision *les sages*, qui demandent, dit-il, avec une pitié superbe *ce que ces moines allaient faire dans les déserts de l'Amérique.* Il est dommage qu'il ait gâté, par de pareils traits d'aigreur, des descriptions et des récits faits pour intéresser tout lecteur sensible.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voici un trait d'un autre genre, où l'esprit de parti, j'oserai le dire, se montre dans toute sa laideur. L'auteur, dans son chapitre des missions des Antilles, cite des passages touchans d'un bon missionnaire, le père Dutertre, sur la vie, les travaux et les peines des malheureux noirs. C'est à en parler ainsi qu'il voudrait que l'on se fût borné. « Avec de grands mots, dit-il, on a tout perdu : *on a éteint jusqu'à la pitié ;* car qui oserait encore plaider la cause des noirs, après les crimes qu'ils ont commis ? » Qui ? tout

---

(1) Il a fait plus que les admirer : c'est peut-être à son livre qu'est dû le rétablissement de ces institutions sublimes.

*Note des Editeurs.*

homme raisonnable et sensible ; tout ami de l'humanité. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je ne suis nullement tenté d'entamer ici une discussion intempestive. « Tant nous avons fait de mal ! poursuit l'auteur ; tant nous avons perdu les plus belles causes et les plus belles choses ! (1) » Et il ajoute, dans une note sur les belles causes et les belles choses que nous avons perdues : « Cette vérité est bien sensible aux représentations des tragédies de Corneille. Le spectateur demeure presque froid aujourd'hui aux scènes sublimes des *Horaces* et de *Cinna*. Derrière tous ces mots admirables, *Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays*, etc., on ne voit plus que du sang, des crimes et le langage de la tribune de la convention. » (2)

Aveugle et passionné jeune homme ! dites, dites encore que vous n'êtes point animé par l'esprit de parti ! Eh ! qu'est-ce donc qui a desséché dans votre cœur la fibre généreuse qui frémissait doucement au mot de patrie, à l'idée de mourir pour elle, et aux vers républicains de Corneille ? Vous n'êtes point

---

(1) Eh qu'y a-t-il de plus raisonnable que ce que dit ici l'auteur ? Qu'on jette les yeux sur Saint-Domingue.

*Note des Editeurs.*

(2) Il ne s'agit pas d'un sentiment, mais d'un fait.

*Note des Editeurs.*

animé par l'esprit de parti ! et désormais, dès qu'on exprimera devant vous ces sentimens si nobles, si doux, si naturels à l'homme, vous ne verrez plus que du sang, des crimes et un langage de tribune !

Du sang ! ah ! voyez du moins celui de ce million de Français, versé pour une cause dont on ne pourra pas plus, dans l'avenir, obscurcir la beauté que nier la justice ; versé pour empêcher l'invasion et l'asservissement de la France ; pour y fonder la liberté, la couvrir d'un éclat que rien n'effacera dans la mémoire des hommes, et conquérir enfin une glorieuse paix.

Des crimes ! Hélas ! sans doute, et de bien funestes pour cette cause même qu'ils ont ternie et compromise ; mais que l'équitable histoire ne confondra point avec eux. Mais ne confondez-vous pas vous-même, avec ces crimes, le renversement du trône et la fondation de la république ? (1). . . . . . . . . . .

La convention et sa tribune, la tribune de la convention et son langage ! Dites donc, si vous voulez être juste dans votre aversion (2) pour elle, le langage qu'y parlèrent souvent

---

(1) C'est pour la troisième fois que le critique se sert de pareilles armes.

*Note des Editeurs.*

(2) Eh ! pourquoi l'auteur l'aimerait-il ?

*Note des Editeurs.*

les factions qui l'opprimaient et dont le feu y était alimenté sans cesse par l'intrigue et l'or de l'étranger. . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Veut-on savoir à quoi tiennent ces incurables préventions, ces saillies (1) involontaires d'un esprit de parti qu'il est plus aisé de nier qu'il ne l'est de s'en guérir ? on n'a qu'à lire le livre V qui traite de la chevalerie ; on y verra quels profonds regrets l'auteur donne à ces institutions guerroyantes ; il les passe toutes en revue, et il admire tout : esprit, usages, mœurs, amours, fêtes, tournois, chevauchées par monts et par vaux, cartels, défis, galanteries dans les châteaux, où l'on sait bien ce qu'il advenait quelquefois aux chevaliers et aux dames ; contes et devis gaillards des Troubadours, mélange bizarre de superstitions, de faits d'armes et de voluptés ; tout cela était du bon temps, du temps de la sainte ignorance ; tout cela lui plaît, l'enchante, et lui paraît sur-tout infiniment chrétien.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une autre erreur où il semble être tombé, c'est d'imaginer que la révolution française

---

(1) Le critique vient de faire une saillie de trois pages contre *l'aveugle et passionné jeune homme.*

*Note des Editeurs.*

a détruit la chevalerie, qui était assurément détruite depuis long-temps (1). . . . . . . . .

La philosophie et l'histoire ont reconnu les grands services rendus au genre humain par la religion chrétienne, sur-tout pour l'aider à sortir de l'effroyable barbarie où il tomba dans ces siècles qui séparent en quelque sorte les temps anciens des temps modernes. La récapitulation de ces bienfaits, par laquelle M. de Chateaubriand termine son ouvrage, en exagère quelques-uns, et serait susceptible d'examen dans plusieurs de ses parties. Par exemple, le bien que quelques papes ont fait aux lettres et aux arts est incontestable : mais est-ce comme chefs d'une religion qu'ils l'ont fait ? est-ce par des moyens religieux qu'ils sont devenus ce qu'il fallait qu'ils fussent pour faire ce bien aux lettres et aux arts, et qu'ils se sont maintenus ?. . . . . . . . .

En convenant des services dont les progrès de l'agriculture, la multiplication des hameaux, l'embellissement des villes, sont redevables aux ordres religieux, on pourrait faire à leur sujet les mêmes questions. L'aisance qui se répandait autour d'eux, l'abondance et l'hospitalité généreuse dont on jouissait dans les abbayes, dans les grands monastères,

---

(1) Où l'auteur *semble-t-il être tombé* dans cette erreur bizarre ?

*Note des Editeurs.*

tout cela est encore indubitable ; le monde, *le siècle*, avaient fort à s'en louer ; mais le christianisme, la morale, l'exemple ? L'auteur lui-même croit-il en donner une bonne idée quand il nous dit que « les dames montées sur leur palefroi, les preux cherchant aventures, les rois égarés à la chasse, frappaient, *au milieu de la nuit*, à la porte des vieilles abbayes, et venaient partager l'hospitalité qu'on donnait à l'obscur pélerin ? ». . . . . . . . .

Enfin, l'influence que le christianisme a exercée sur la civilisation et sur la législation de l'Europe, ne peut être méconnue ; malgré la différence des temps, s'il rentre dans son esprit et dans son caractère primitif, il peut encore en exercer sur les mœurs : mais l'auteur ne craint-il pas d'altérer cette vérité, et de la faire méconnaître à force d'exagération, quand il dit que *le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité ?*

. . . . . . . . . . . . . . . .

Je n'ai d'humeur que contre moi-même de m'être occupé si long-temps et avec tant d'attention de cet ouvrage ; non qu'il n'en valût la peine sous plus d'un rapport, mais je pouvais, comme tant d'autres, me tirer d'affaire avec quelques phrases tranchantes, quelques citations altérées ou tronquées, quelques bonnes ou mauvaises plaisanteries. Mécontent, peut-être par ma faute, et du plan de ce livre, et de son exécution, et des

idées qui ne sont presque jamais, du moins à mon sens, justes et naturelles, et même du style, quoique dans plusieurs parties, et sur-tout dans la partie descriptive, il ait un degré de mérite que je me suis plu à reconnaître; persuadé qu'avec le talent de l'auteur, et même avec ses principes religieux, on pouvait être utile aux hommes et les porter à la vertu, sans prendre à tâche de les replonger dans ce que des hommes pieux regardent eux-mêmes comme de misérables superstitions (1); intimement convaincu que si la religion a fait du bien, et si elle peut en faire encore, la superstition n'a jamais fait et ne fera jamais que du mal; je me suis vu forcé, par cette véracité dont rien ne me corrige, à choquer peut-être l'opinion de quelques lecteurs, et, ce qui me serait plus pénible, exposé à blesser, contre mon penchant et mon intention, un homme d'esprit, que je n'ai jamais eu que des motifs d'estimer, sans en avoir aucun de m'en plaindre. (2)

Je suis plus fâché pour lui qu'il ait publié cet ouvrage, qu'il ne peut l'être de ma critique et que je ne le serais pour moi, si l'on

---

(1) Toujours le but de l'ouvrage méconnu. L'auteur a cherché seulement à défendre la religion contre les railleries de l'impiété.

*Note des Editeurs.*

(2) Voilà un singulier aveu après une telle critique.

*Note des Editeurs.*

me démontrait qu'elle est fausse d'un bout à l'autre. On peut se consoler de s'être trompé sur un ouvrage, lorsqu'on a été de bonne foi; mais j'ose prédire à M. de Chateaubriand, que si quelques suffrages séduisans lui font maintenant illusion sur le succès de son livre, il regrettera beaucoup un jour de s'être avancé si à découvert et si loin (1) dans une route où ni la véritable piété, ni la raison ne peuvent le suivre; et que dans peu d'années, il sera peut-être moins content de cette éclatante publication que je ne le suis moi-même.

G.

---

(1) Ce sont des *paroles mystérieuses* que le critique entend sans doute mieux que nous : mais quelles que soient les *espérances dont il se flatte*, il devrait savoir qu'un chrétien, même dans la persécution, ne regrette pas d'avoir confessé la religion de ses pères et cherché à la défendre.

*Note des Editeurs.*

EXTRAIT d'une Brochure in-8.°, de 166 pages, attribuée à un homme célèbre, et qui parut en l'an XI (1803) sous ce titre :

*Notes critiques, Remarques et Réflexions sur le Génie du Christianisme ou Beautés de la Religion chrétienne.*

QUELQUES dévots à l'oreille chatouilleuse pourraient trouver une impieté, rien que dans ce titre : *Beautés de la Religion chrétienne.* Quoi donc ! diraient-ils, considérer la religion comme un objet d'agrément, la livrer à la poésie, cette profane si décriée par les objets de son culte, de ses hommages et de ses chants..... peut-être même par le choix de ses favoris ! Et de quel droit la poésie oserait-elle en examiner les beautés ? de quel droit, cette prostituée de Babylone, oserait-elle porter sur la vierge du sanctuaire le même œil dont ces femmes viles et flétries examinent les beautés qu'elles rencontrent, dans l'espoir de trafiquer de charmes nouveaux depuis qu'elles ont perdu les leurs ?....... Quoi ! l'on soutiendra que la vérité est favorable au mensonge, et l'on dira que les arts sont

meilleurs juges que le jugement, et l'on constituera ces avocats du diable, les défenseurs officieux de sa céleste ennemie ! Y pense-t-on ? Mais seulement dire que la religion a des beautés, c'est dire qu'elle a des défauts : car on ne relève des beautés que dans ce qui est imparfait ; et la religion étant d'origine céleste, et non d'institution humaine, elle ne saurait avoir des beautés, parce que la beauté est de son essence, ainsi que toute perfection. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Young*, poëte, et poëte sublime, en même temps que prédicateur, s'est emparé des grandes abstractions de l'éternité et de l'infini, en opposition avec le temps et la mort. Il a orné ces grandes idées de tout le pittoresque de sa touche sublime, et personne n'a mieux prouvé combien la partie morale et métaphysique du christianisme était poétique. Peintre de l'invisible, c'est l'infini qui devient l'horizon de ses vastes tableaux. La mort fournit les ombres, et l'espérance les clairs ; là, toutes les pensées sont des objets, les passions sont des torrens ; le temps, un fleuve ; la Divinité, un soleil ; l'éternité, un océan.....

---

(1) Pour cette objection, que les critiques opposés au *Génie du Christianisme* ont éternellement répétée, voyez la Défense de l'auteur à la fin de ce volume.

*Note des Editeurs.*

Mais *Young* parle peu de nos dogmes, vestiges encore reconnaissables des grandes idées de *Pythagore* et de *Platon* ; et c'est à ces génies surnaturels que nos poëtes chrétiens, en dernière analyse, doivent leurs grandes et mystérieuses beautés.

*Gessner* est plus poëte et plus intéressant dans son Premier Navigateur que dans la Mort d'Abel. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je vais suivre M. de Chateaubriand dans sa marche, pour ne m'arrêter qu'aux différentes idées et aux différentes phrases qui me paraîtront exiger des remarques; et comme ceci n'est point une satire, mais une critique, je relèverai les beautés comme les défauts, à mesure qu'ils se présenteront; m'attachant quelquefois aux expressions, mais sur-tout au fond des choses, pour discuter les questions avec l'auteur. Il est digne de la critique, et encore plus par son talent que par son ouvrage,

« L'enfance, dit-il dans son enthousiasme sur les choses mystérieuses, n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillesse n'est si misérable que parce qu'elle sait tout. »
*Voy. tom. I, liv. I, chap. 2.*)

---

(1) Qu'est-ce que les critiques auraient dit du *Génie du Christianisme*, si on y trouvait un pareil style et de pareils jugemens ?

*Note des Editeurs.*

Mais si l'enfance savait tout, elle jouirait bien mieux de son bonheur qu'elle ignore, et qui existe beaucoup plus dans l'imagination des hommes que dans une réalité déjà trop éloignée d'eux pour qu'ils se la rappellent d'une manière juste et précise; et s'il reste une consolation à la vieillesse, n'est-ce pas dans son expérience et dans ses souvenirs?

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

On regrette, d'après mille morceaux charmans, que cet auteur trop souvent emporté dans la lune par je ne sais quel hippogryphe, y laisse son bon sens, au lieu d'en rapporter celui des autres. On craint de le voir insensiblement passer des rébus, des énigmes, des emblèmes et des figures, à des hiéroglyphes désespérans, et perdre une si belle imagination dans les nuages d'un genre de mysticité, dont Mll^e^. de Scudéry eût été susceptible si elle eût écrit sur la religion, ou dans les rêveries du livre des erreurs et de la vérité qu'on doute encore que M. de Saint-Martin lui-même ait jamais entendu.

Par exemple, le chapitre sur l'Incarnation est terminé par une image sublime.

« Marie est comme la divinité de l'innocence, de la faiblesse et du malheur, etc. »

On ne peut rien voir de plus gracieux, de plus touchant et de plus vrai que cette image.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans le chapitre sur l'Extrême-Onction, il dit, en peignant la mort du chrétien :

« Pour

« Pour lui, le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de *la grande ère de l'éternité*. »

Voilà comme l'abus des mots amène la confusion des idées et le sacrifice de toute justesse. M. de Chateaubriand ne peut résister à une expression qui lui paraît pittoresque ; il l'adopte, il la saisit sans examiner si elle est juste ou non, si c'est un diamant ou un strass. Il affectionne certains mots, et se laisse toujours prendre à leur clinquant, ainsi qu'une alouette au miroir (1). . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« La gourmandise et la paresse sont des inclinations honteuses et solitaires, qui trouvent en elles-mêmes leurs principales voluptés. » ( *Tom.* I, *liv. I*, *chap.* 1. )

Ce n'est pas là une bonne raison de les blâmer : car Dieu se plaît aussi en lui-même, et le sage, à son exemple, est souvent seul comme le soleil.

*La pudeur des ombres* n'est pas une expression qu'on puisse passer à M. de Chateaubriand. On peut dire les ombres de la pudeur, mais

---

(1) Cette expression, *l'ère de l'éternité*, n'est pas de l'auteur ; c'est le mot d'un illustre supplicié anglais, en remettant sa montre au bourreau.

M. de Chateaubriand fait observer, dans sa Défense, cette inadvertance des critiques, qui ont souvent cru qu'il se livrait à son imagination, lorsqu'il ne faisait que traduire ou citer.

*Note des Editeurs.*

non la pudeur des ombres : car les ombres cachent, mais ne se cachent point.

*L'orgueil, ce vice qui se nourrit de vertus*, est une superbe expression.

Le chapitre sur la Foi contient de fort belles choses et de grandes vérités. Il est sûr qu'il faut de la foi pour tout, que le doute absolu paralyserait le genre humain, et qu'il faut avoir un degré de foi en soi-même et dans ses forces, pour tenter une entreprise quelconque. Mais cette sorte de foi qui concerne les choses de ce monde, hors du premier instinct, tient à une connaissance acquise par une expérience plus ou moins sûre, ou seulement à une opinion née de quelques apparences. Il n'en est pas de même de celle qu'on peut avoir pour la religion.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Sans doute elle fut révélée par le ciel cette religion qui fit une vertu de l'espérance. » ( *Tom. I, liv. II, chap.* 3. )

Voilà une idée consolante et sublime, qui est en même temps un sentiment doux et profond.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour prouver la réprobation du serpent l'auteur fait un portrait charmant de ce reptile. ( *Tom. I, liv. III, chap.* 2. ) Il lui attribue toutes sortes de facultés et de charmes refusés aux autres animaux. Comment une plus grande variété de couleurs, une plus grande facilité de mouvemens seraient-elles de

punitions du rôle qu'il a joué dans le Paradis terrestre ? (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Citoyen des déserts*, n'est pas une expression que l'on puisse passer à l'auteur, puisque citoyen vient de cité. (*Voyez tom. I, liv. IV, chap.* 2.)

« L'homme est suspendu dans le présent entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher entre deux gouffres, etc. »

Voilà une belle comparaison, et les images qui suivent sont d'un beau caractère de poésie mélancolique. Je regrette que les bornes d'une critique ne me permettent point d'insérer tous les beaux morceaux que je rencontre ; mais il ne faut lire ces notes qu'avec l'ouvrage de M. de Chateaubriand.

Le chapitre sur l'Astronomie (*tom. I, liv. IV*) est fort beau, et rappelle ces beaux vers de M. *Rosset*, dans le poëme de l'Agriculture :

> Le ciel devint un livre, où la terre étonnée
> Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

La description du déluge est de la plus grande et de la plus poétique beauté. (*Tom. I,*

---

(1) Le critique affecte ici de se méprendre : il est clair que l'auteur n'a voulu peindre que cet animal rusé (*callidior cunctis animantibus*) dont parle l'Ecriture.

*Note des Editeurs.*

*liv. IV, chap.* 4.) On n'y peut reprendre que le bâillement de la terre (1), qui lui fait avaler tout ce déluge. L'auteur ensuite, par des rapprochemens trop subtils d'objets qu'il croit propres à nous retracer les souvenirs de cet immense désastre, prouve que l'esprit, en toutes choses, a la faculté de voir tout ce qu'il veut, sans y trouver une solide raison de croire ce qu'il parvient à se figurer. En général, on peut toujours reprocher à l'auteur de raisonner trop poétiquement.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La manière dont il envisage l'ensemble de l'Univers (*tom. II, liv. V, chap.* 2) d'un seul coup d'œil, est grande et superbe. L'Univers présenté toujours le même à tous les instans, réunissant tous les contraires, tous les degrés, toutes les nuances, sont (2) des idées grandes et majestueuses.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce chapitre (*le* 7.^e *du liv. V, chap.* 2.) rappelle l'idylle de M.^e *Deshoulières* sur les oiseaux. Si la prose de l'auteur a presque autant de poésie que les vers de cette idylle, les vers, de leur côté, ont peut-être plus de

---

(1) Expression corrigée.

*Note des Editeurs.*

(2) Il faut *EST une idée*. En relevant cette inattention, nous marchons sur les pas du critique.

*Note des Editeurs.*

raison que la prose de M. de Chateaubriand.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

M. de Chateaubriand se permet trop souvent des jonctions de mots incohérens. ( *Tom. II, liv. V, chap.* 10. ) Il veut toujours réveiller notre attention. Tantôt il aime à relever les grands objets de la nature par des comparaisons prises des inventions de la société, ou des recherches du luxe, ou des édifices des hommes, et par-là il croit les agrandir encore ; tantôt il cherche dans certains mots, ou pompeux, ou poétiques, ou bizarres, un charme vague qu'il croit y voir, ou une grandeur indéterminée qu'il veut saisir. Quelquefois une expression aventurière brave la surprise qu'elle cause, dans l'espoir de plaire par la surprise même. Quelquefois un terme vulgaire relève encore la pompe d'une phrase : quelques syllabes dures font ressortir l'harmonie d'une autre. Quelques objets sévères ou quelques teintes sombres font mieux valoir le brillant de certaines touches et l'éclat de ses belles peintures. Il ne fait qu'aborder les grandes idées sans les suivre, et que glisser sur leur profondeur. Des mots étrangers les uns aux autres s'assemblent perpétuellement dans son style ; personne n'entend mieux l'art de varier et de régler le cortége des épithètes : il sent l'accord secret du son d'un mot avec le sens d'une idée ou la teinte d'une image, et il s'en sert habilement. Enfin toutes les sortes de contrastes

de tons, d'objets, d'expressions et de couleurs, sont mêlées dans ses tableaux. On ne pourrait assez admirer son talent, s'il n'abusait d'une imagination qui souvent l'égare, et si à force de recherche il ne tombait souvent dans un goût précieux et faux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans la peinture d'une nuit passée au milieu de l'Océan, se trouvent ces paroles: « L'infini dans le ciel et sur les flots ! » ( *Tom. II*, *liv. V*, *chap.* 12. )

L'infini peut être dans le ciel, mais il ne peut être sur les flots.

Plus bas: « Dieu est représenté penché sur l'abyme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'Occident, de l'autre élevant la lune dans l'Orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature. »

L'idée de Dieu est bien rapetissée dans cette image. Il semble que Dieu ait l'oreille dure, et qu'il ait de la peine à entendre notre faible voix, lui qui doit entendre la plainte du ciron, le soupir de la mite, et la prière de l'être inperceptible à nos yeux que la goutte insensible renferme dans sa foule ignorée.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tous les chapitres subséquens m'ont paru plus satisfaisans que les autres. Ils renferment de belles idées, de grandes beautés et même de superbes morceaux. . . . . . . . . . . . .

« Dans le culte abominable de l'athéisme, les douleurs humaines font fumer l'encens; la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité. » ( *Tom. II, liv. VI, chap.* 5. )

Le culte de l'athéisme est une expression d'un genre bizarre. Au reste, l'athéisme croit moins au néant que la religion, car il croit à l'éternité de chaque parcelle de la matière; tandis que la religion dit que le monde est sorti du néant, et que Dieu a créé tout de rien.

« Qu'on imagine un être parfait..... puisant sans cesse en Dieu de nouvelles connaissances et de nouvelles perfections, etc. »

Si cet être est parfait, il ne peut puiser de nouvelles perfections. A cela près, ce morceau superbe couronne à merveille le premier volume, et se termine par une phrase qui peint parfaitement la béatitude céleste.

« Persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point, etc. »

Après avoir voulu prouver Dieu par la poésie, l'auteur veut montrer que la religion est poétique ( *tom. III, liv. I* ) : il appelle les fictions au secours des mystères, et fait, pour ainsi dire, la mythologie du christianisme.

« Dans un livre qui traite du génie de cette religion, comment pourrions-nous omettre l'influence de ce génie sur les lettres et

sur les arts ? influence telle, qu'elle a pour ainsi dire changé l'esprit humain, et créé dans l'Europe moderne des peuples tout différens des peuples antiques. » (*Chap.* 1, *p.* 2.)

Il me semble que cette différence n'est point à l'avantage des peuples modernes.

« Toute espèce de tons, même le ton comique, toute harmonie poétique, depuis la lyre jusqu'à la trompette, trouvent place dans l'épopée. » (*Idem*, *pag.* 4.)

Je ne vois pas comment le ton comique pourrait cadrer avec le ton épique. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Le goût est le bon sens du génie. » (*Ch.* 4.)

Je crois que c'est plutôt un tact, qui manque souvent au génie, comme la délicatesse à la force, parce que c'est une qualité trop petite pour lui. *Jean-Jacques Rousseau* a dit, dans la Nouvelle Héloïse, que le goût était *le microscope du jugement*, parce qu'il met les plus petits objets à sa portée. Cette définition est peut-être plus juste, quoiqu'un peu recherchée. Il est sûr que sans le goût l'on s'égare. C'est le fil d'un labyrinthe, dont le génie est plus souvent l'Icare que le Dédale.

« Le mélange que le Camoëns a fait de la fable et du christianisme, nous dispense

---

(1) Et le Thersite de l'Iliade ?

*Note des Editeurs.*

de parler du merveilleux de son poëme. »
( *Chap*. 5.)

La même raison aurait pu le dispenser de parler de *Milton* et du *Tasse*.

« Il y a de belles choses dans le Messie. Les deux amans ressuscités par le Christ, offrent un épisode que la mythologie n'aurait pu fournir. Nous ne nous rappelons point de personnages arrachés au tombeau chez les anciens, si ce n'est Alceste et Hérès de Pamphilie, dans le dixième livre de la République de Platon. »

L'auteur oublie Eurydice, que Pluton rendait aux vœux d'Orphée, et qui marchait déjà vers la lumière, quand son époux, en la regardant, la replongea dans les ténèbres. (1)

« Gessner a laissé, dans la Mort d'Abel, un ouvrage d'une douce et tendre majesté. Il serait sans défaut, et prouverait beaucoup en faveur du christianisme, s'il n'avait pas cette teinte moutonnière que les Allemands ont donnée aux sujets tirés des Ecritures : ils ont presque tous péché contre une des plus grandes lois de l'épopée, *la vraisemblance des mœurs*, et transformé les rois pasteurs d'Orient en innocens bergers d'Arcadie. »

Cependant le caractère de Caïn n'est pas

---

(1) Elle n'en était pas sortie.

*Note des Editeurs.*

d'une teinte trop moutonnière, et il n'y a pas trop d'innocence dans son fait. Adam lui-même est plein de grandeur et de noblesse. D'ailleurs, si quelque chose peut approcher de l'innocence des bergers d'Arcadie, c'est sans contredit la simplicité des Patriarches.

Le portrait que M. de Chateaubriand fait de Voltaire, est fort ressemblant et fort beau. ( *Chap.* 6. ) Mais il ajoute : « L'élégance de sa vie, ses belles manières, son goût pour la bonne société, et sur-tout son humanité, l'auraient vraisemblablement rendu un des ennemis les plus violens du règne révolutionnaire. »

Je ne sais si cette opinion est fondée. Voltaire était vain ; il était courtisan de toute autorité, excepté des plus faibles ; il aurait flatté la puissance, n'importe où il l'eût vue. Sa vanité aurait joui de voir renverser les rangs qui lui étaient supérieurs, et sa fausse philosophie eût approuvé ce nivellement chimérique, si on lui avait sur-tout rendu de son vivant autant d'hommages qu'après sa mort ; alors même ses opinions véritables eussent eu bien de la peine à y résister. *Jean-Jacques*, au contraire, qui n'avait point de vanité, mais beaucoup d'orgueil, eût frémi en voyant dans quels désastres l'abus qu'on faisait de ses principes précipitait l'humanité. L'homme qui écrivit, *la plus heureuse révolution ne pourrait racheter une goutte de sang innocent versé pour elle*, n'eût point été par-

tisan d'un renversement quelconque. Je crois plutôt que son humeur contrariante lui aurait donné le besoin de fronder hautement les maximes qu'on suivait hautement : pour abandonner ses idées, il lui eût suffi de les voir adopter par la foule, et il se serait contredit lui-même pour continuer de contredire les autres. Ses vertus et ses défauts se seraient donc également opposés à la barbare exécution de ses vertueux systèmes ; et pour peu qu'avec tout cela les révolutionnaires voulussent encore lui rendre quelque hommage, il devenait leur plus violent ennemi. Il aurait fait au moins comme l'abbé Raynal, et selon toute apparence, sans être plus écouté.

M. de Chateaubriand reproche à Voltaire les contradictions ; mais elles étaient autant dans les choses dont il parlait, que dans les idées qu'elles lui faisaient naître, et la plupart du temps le scepticisme convient aussi bien à l'historien qu'au philosophe.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« *Vox in Rama audita est*, dit Jérémie, *ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt.* Une voix a été entendue sur la montagne avec des larmes et de grands gémissemens; Rachel déplore la perte de ses fils, et rien ne peut la consoler, *parce qu'ils ne sont plus.* » ( *Tom. III, liv. II, chap.* 6. )

J'ai vu ces paroles de Jérémie mieux rendues. Il ne faut rien changer à de si sublimes paroles.

« Quel bruit entends-je dans Rama ? des cris et des gémissemens ! ..... C'est Rachel qui pleure ses enfans, et elle ne veut pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus. » (1)

*Et elle ne veut pas se consoler*, est bien supérieur à *rien ne peut la consoler*. Il rend littéralement le *noluit consolari*, qui est sublime. Une mère tient à son désespoir, quand c'est tout ce qui lui reste de ses enfans. Ce *noluit consolari* redouble encore la beauté du *quia non sunt*.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« Lorsque la veuve d'Hector dit dans Racine :

**Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ;**
**Il est du sang d'Hector.... mais il en est le reste.**

qui ne reconnaît la chrétienne ? C'est le *deposuit potentes de sede* tout entier. L'antiquité ne parle pas de cette sorte ; car elle n'imite que les sentimens naturels : or, les sentimens exprimés dans ces vers de Racine, ne sont point purement dans la nature ; ils contredisent, au contraire, la voix du cœur. Hector ne conseille point à son fils d'avoir de ses aïeux un souvenir modeste ; en élevant Astyanax vers le ciel, il dit : O Jupiter, etc. »

Au lieu de voir l'Evangile par-tout, comme ce curé qui voyait des clochers dans la lune,

(1) L'auteur a changé sa traduction.
*Note des Editeurs.*

comment M. de Chateaubriand n'a-t-il point vu que la différence des vœux d'Andromaque à ceux d'Hector tient à la différence de situation, et peut-être même un peu à la différence du sexe ?

. . . . . . . . . . . . . . . .

Toute cette partie de l'ouvrage de M. de Chateaubriand ( *les Caractères* ), est peut-être une des plus intéressantes et des mieux traitées. Ici, les fantômes de son imagination s'écartent un peu pour faire place à une critique éclairée, à un style plus simple, à des observations pour la plupart justes, à des remarques quelquefois très-fines, à des apperçus souvent heureux. Sa famille idéale de modèles, qu'on peut appeler la famille du vrai beau, est extrêmement attachante. Il montre tour à tour le père, la mère, le fils, la fille, les époux primitifs ; il parcourt tous les tons de l'octave entière de la nature, et les rend tels que son plus haut point de perfection dût les offrir à celui de l'art.

. . . . . . . . . . . . . . . .

L'auteur est bien bon de voir dans la Phèdre de Racine une épouse chrétienne ( *tom. III, liv. III, chap.* 3 ), et plus passionnée que Didon, parce qu'elle est chrétienne. D'abord Phèdre, par la nature seule de sa passion, doit être plus passionnée que la reine de Carthage, maîtresse de son cœur et libre d'en disposer.

« Mais, dit M. de Chateaubriand, la crainte des flammes vengeresses, et l'éternité formidable de notre enfer, percent à travers tout le rôle de cette femme criminelle, et surtout dans la fameuse scène de jalousie qui, comme on le sait, est de l'invention du poëte moderne. L'inceste n'était pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. » Et tout en disant cela, il ajoute que Sophocle fait mourir Jocaste au moment où elle apprend son crime involontaire. (1)

« Il reste à parler d'un état de l'ame qui, ce me semble, n'a pas encore été bien observé, etc. » (*Tom. III, liv. III, chap.* 9.)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voilà une peinture plus belle qu'exacte. Tant que le cœur est plein, le monde ne peut paraître vide. On a beau savoir que d'ordinaire les hommes sont trompés par les charmes qui nous séduisent, chacun se croit privilégié: chacun croit sentir et inspirer ce que personne n'a senti, n'a inspiré avant lui. Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des illusions...., si ce n'est sur les autres, au

(1) Citation infidelle. Voici le texte de M. de Chateaubriand : *Si Sophocle fait mourir Jocaste au moment où elle apprend son crime, Euripide la fait vivre long-temps après.*

*Note des Editeurs.*

moins sur soi-même, et quand on les perd, c'est que le cœur est usé. D'ailleurs, à mesure que la vie se retire de nous, on apprend à regretter même jusqu'aux peines que naguère on déplorait le plus, les premiers et les plus sensibles, les plus doux et les plus cruels de nos maux, ceux qui nous ont coûté ou qui nous ont valu le plus de larmes. Cet état bizarre est parfaitement rendu par ces deux vers d'un poëte qui malheureusement n'a chanté que pour ses amis et pour lui-même :

Il regrette à la fin ces pleurs et ces soupirs
Que l'on croit des tourmens.... et qui sont des plaisirs.

Cet épisode ( *René*, *liv. IV*, *tom. III* ) est touchant ; la teinte en est sombre et tendre, le style harmonieux, mais habituellement trop recherché. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Du reste, cette histoire porte bien l'empreinte de cette mélancolie à-la-fois énergique et tendre, vague et constante qu'amènent dans un cœur sensible les passions indéterminées du jeune âge. Alors, loin de voir les choses ce qu'elles sont, nous les voyons ce

(1) Le critique sera seul de cet avis. *René* passe, chez tous les connaisseurs, pour le morceau le mieux écrit de l'ouvrage.

*Note des Editeurs.*

que nous sommes ; alors le romanesque de notre imagination s'empare de toutes les idées, comme notre sensibilité s'identifie à tous les objets ; alors les sentimens prêtent leurs ailes aux pensées, tandis que plus tard cette exactitude qui demande toujours des preuves et des faits, cette rectitude qui veut tout soumettre au compas et à la règle, rappelient le bâton du vieillard qui veut assurer chacun de ses pas tremblans.

La peinture de la nuit du départ est d'un grand effet.

« La poésie que nous appelons descriptive, dit M. de Chateaubriand, a été inconnue de toute l'antiquité. » ( *Tom. IV, liv. V, chap.* 1.)

C'est bientôt dit. Je ne sais si le titre de chrétien donne le droit d'être tranchant, mais je crois que personne n'a jamais dit ni pensé pareille chose. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous avez beau grouper les Prophètes sur les nuages, et les nuages sur le papier ; vous avez beau enrôler les Confesseurs, recruter les Saints et ranger les Saintes en bataille ; à moins que vous ne fassiez tomber le soleil et les étoiles, je doute du succès de votre opéra. Les Saintes, quoi que vous en disiez, seraient de pauvres déesses, et vos Pacôme,

---

(1) Voyez ci-après le jugement de M. de Fontanes sur toute cette question.

*Note des Editeurs.*

vos Jérôme, vos Chrysostome, vos Boniface, vos Bonaventure, vos Polycarpe, de pauvre héros qui feraient, je pense, meilleure figure à la procession qu'au Parnasse.

Le tableau et le doux contraste qui terminent ce chapitre, font regretter que l'auteur se laisse trop souvent écarter par son imagination de la ligne du bon goût, que personne, quand il veut, ne sait mieux sentir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Chez les Grecs, le ciel finissait au sommet de l'Olympe, et leurs Dieux ne montaient pas plus haut que les vapeurs de la terre. » ( *Chap.* 8. )

Puisque Jupiter, ainsi que M. de Chateaubriand l'a dit dans son chapitre sur l'Allégorie, désignait l'Ether, pourquoi dit-il à présent que les Dieux de la fable ne s'élevaient pas plus haut que les vapeurs de la terre ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le Fils de Dieu se dévoue à toutes les misères, à tous les outrages, à toutes les souffrances et à la mort, pour les insectes habitans d'un grain de sable qui flotte dans l'immensité. On ne nous dit point s'il en a fait autant pour les habitans de Jupiter, de Saturne et d'Uranus, planètes bien autrement grandes que la nôtre, et pour la fourmilière de mondes qui ( pour parler le langage

de M. de Chateaubriand) *paillettent* (1) *le manteau royal de l'éternel Monarque de l'Univers.* Il faut espérer que le reste des êtres vaut mieux que nous, et croire que la terre seule était assez corrompue pour avoir besoin de ce divin secours.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton n'est parfait dans la peinture des lieux de douleur. ( *Chap.* 13. )

Ils sont encore bien moins parfaits dans celle du Paradis.

Nous négligeons de relever les fautes grammaticales. (2)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme *un homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui n'est point dans l'ordre des choses humaines. » ( *Tome IV*, *livre VI*, *chap.* 2. )

Comment un homme content de son

---

(1) Il est bien étrange que le critique prête ses phrases à M. de Chteaubriand : celle-ci ne s'est jamais trouvée dans le *Génie du Christianisme*.

*Note des Editeurs.*

(2) Il n'y en a point ici.

*Note des Editeurs.*

ouvrage n'est-il point dans l'ordre des choses humaines ? J'en appelle à l'auteur. (1)

En parlant de la Bible et d'Homère (*ch.* 3), l'auteur ajoute : « Considérons ces deux grands monumens qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du génie, et en forment le simple péristile. »

Il oublie encore une colonne dont le chapiteau devrait, au lieu de feuilles d'acanthe, être entouré de pommes de pin ; c'est Ossian.

La fin de ce chapitre est superbe ; elle atteint presque le sublime dont elle traite : en tout, ce parallèle de la Bible et d'Homère est juste, beau et fort bien fait, à l'exception de quelques remarques trop minutieuses dans le début.

« Le Dieu fort pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide. » (*Ch.* 4.)

Celui qui réside dans le point infini de l'éternité, ne peut avoir aucun point de comparaison avec la durée des siècles. M. de Chateaubriand rapetisse Dieu en voulant nous en donner une plus haute idée.

« Lorsque le violent zéphire, etc. »

On ne s'attend pas à trouver au zéphire cette violente épithète : d'après cela il faut

---

(1) Le critique est-il de bonne foi dans son objection ?

*Note des Editeurs.*

dire aussi *l'aimable aquilon*, et l'on ne risquera pas de tomber dans les lieux communs. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Ce qui prouve que le christianisme parle plus au génie que la fable, c'est qu'en général nos grands maîtres ont mieux réussi dans les fonds sacrés que dans les fonds profanes. » ( *Tom. V*, *liv. I*, *chap.* 4. )

On pourrait prononcer là-dessus si les grands peintres s'étaient également exercés sur l'un et l'autre fonds, ce qui n'est pas. Le temps où ils ont vécu mettait leurs talens au couvent. Je ne sache que l'Albane, dont le génie voluptueux consulta les poëtes au lieu des prêtres, et ne puisant ses sujets que dans les fables de la Grèce, se montra fidelle à la patrie des beaux-arts. (2)

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

(1) Le critique a déjà été sévérement relevé pour cette remarque. ( *Voyez* l'article du Mercure, inséré ci-après *pag.* 191. ) Toute l'antiquité, et surtout Homère que M. de Chateaubriand imite ici, ont donné le nom de *zéphire* au vent d'occident ou vent des tempêtes. On ne trouve que deux fois dans l'Iliade et dans l'Odyssée entières, *zéphire* employé dans le sens que lui attribuent les modernes. L'épithète de *violent* est traduite littéralement d'Homère même. *Note des Editeurs.*

(2) Autre erreur. Plusieurs grands peintres se sont exercés dans les deux genres, et sur-tout le Maître, Raphaël, dans cette galerie connue sous

L'architecture, quoi qu'en dise l'auteur, est peut-être l'art pour qui la nature a le moins servi de modèle à l'homme. Les arbres et les rochers ne pouvaient lui donner qu'une idée bien confuse et bien éloignée d'un vaste et superbe édifice. Combien d'idéal dans la conception de son ensemble !

« Tantôt ces tours paraissent coiffées d'un bonnet de nuages. » ( *Chap.* 8. )

Voilà une mode nouvelle. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Lorsqu'on n'a point de religion, le cœur est insensible, et il n'y a plus de beauté ; car la beauté n'est point un être existant hors de nous. C'est dans le cœur de l'homme que sont toutes les graces de la nature. » ( *Tom. V, liv. II, chap.* 2. )

Ici l'auteur oublie son enthousiasme pour Ossian qui fut sensible sans religion (2). . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

le nom de la Farnesine pour la mythologie, et aux chambres du Vatican pour le christianisme. Malgré la beauté des fresques de la Farnesine, celles du Vatican sont encore supérieures.

*Note des Editeurs.*

(1) C'est la traduction d'une expression de Shakespear dans la tempête. M. Delille a dit, *coiffé de verdure* ..... Voyez la Défense du Génie du Christianisme. *Note des Editeurs.*

(2) Où l'auteur parle-t-il de son enthousiasme pour Ossian ? Nous avons vu au contraire qu'il était du nombre des incrédules sur Ossian.

« *C'est cette tristesse évangélique qui en est l'ame*, comme parle la Bruyère. » ( *Tom. V, livre IV.* )

Cette tournure n'est pas française. Parler ne se dit qu'en général : *Il parle comme la Bruyère ;* mais quand on cite un passage de son livre, il faut : *comme dit la Bruyère.* A force de vouloir frapper ou surprendre jusque dans les expressions les plus indifférentes, on risque d'outrager la langue autant que le sens. (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le chapitre qui termine ce livre ( *le ch. V du liv. IV, tom. V* ), et le morceau qui termine ce chapitre, sont d'une grande beauté. Les remarques de l'auteur sur le style de J. J. Rousseau et de M. de Buffon, où il croit reconnaître l'influence du christianisme, sont par trop ingénieuses. Mais nous croyons comme lui que l'athéisme appauvrit le cœur, dépossède en entier l'imagination et désenchante à jamais la vie ; il nous enterre tout vivans, et

---

*Voyez* sa lettre à M. de Fontanes, sur la seconde édition de l'ouvrage de madame de Staël. *Mercure N.° 13, du premier nivôse an 9.*

*Note des Editeurs.*

(1) On a cité *Bossuet* au critique. COMME PARLE JOB, dit cet orateur, dans l'oraison funèbre de madame Henriette.

*Note des Editeurs.*

flétrit l'ame en lui niant son existence. Point de sensibilité sans religion, est peut-être trop fort : mais point de sensibilité sans une religion secrète et vague, serait fort juste.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« Il y a deux sortes de ruines très-distinctes : l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres ? elle y sème des fleurs. Entr'ouvrent-ils un tombeau ? elle y place le nid d'une colombe. » ( *Tom. V*, *liv. V*, *chap.* 3. )

Ces oppositions sont charmantes ; mais le temps n'est que la nature, et sans la nature point de temps, puisqu'il n'est que la succession des choses et des êtres. La nature a aussi ses ruines : les rochers se pulvérisent, les monts s'écroulent et les forêts se renversent.

La description poétique des ruines de la Grèce ( *chap.* 4 ), où M. de Chateaubriand fait un si charmant usage de l'antique mythologie, devrait le convaincre de la supériorité de la fable en fait de poésie. Certainement tout le christianisme ne lui eût jamais fourni ce tableau, vraiment digne à-la-fois de l'Albane par la grace, et du Poussin par la mélancolie.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le début d'Atala ( *tom.* 6 ) surprend par

la magnificence et la nouveauté des descriptions d'une nature variée, abondante et peu connue.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

La rencontre du premier rayon du soleil avec l'Hostie élevée par le Missionnaire, est trop heureuse pour ne pas paraître un peu *tirée*. Mais si l'image est petite, l'idée est ingénieuse et belle, et la peinture de cette Messe sauvage surprend et plaît par la nouveauté du contraste.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le suicide d'Atala qui, pressée par l'amour de Chactas et son propre amour, s'empoisonne de crainte d'y céder, et préfère à son bonheur d'immoler même son ame au repos de celle de sa mère, est sublime en fait de sentiment, et peut s'appeler un crime céleste.

« Si, en abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre. »

Je regrette ce que l'auteur a cru devoir retrancher de cette phrase. Il y avait dans la première édition :

« Cette vieille terre, qui n'est que la cendre des morts, pétrie avec les larmes des vivans. »

Quoique cette idée ne fût pas neuve, la manière dont elle était exprimée me paraît pittoresque et frappante. C'est dans le genre d'*Young*, et cette autre rappelle le genre de *Bossuet* :

« Les

« Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

« Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala. »

Cet oubli de la fragilité humaine par la véhémence du sentiment, cette force de la douleur à qui son intensité persuade que l'éternité lui appartient, est une beauté fort naturelle et cependant neuve.

« Ame de mon fils, charmante ame! ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser. »

Voilà une idée ravissante.

En tout, cette histoire est du plus grand intérêt; les tableaux qu'elle offre sont d'une teinte mélancolique et douce, ou d'un coloris chaud et vigoureux. Le style fourmille d'expressions originales et de tours hasardeux. On y retrouve à-la-fois des tons d'Ossian, d'Young, de Bossuet, et de Bernardin de Saint-Pierre. L'auteur a bien choisi ses modèles. On est même fâché qu'il se soit cru obligé de corriger son roman; car on y a perdu des traits regrettables.

On s'étonne que Chactas, à la mort d'Atala, ne s'attache point tout de suite à la religion

de son amante, et que le père Aubry, au lieu de le convertir, lui recommande de se faire chrétien quand il en trouvera l'occasion, tandis qu'il ne pouvait s'en présenter une meilleure ; mais peut-être y a-t-il plus de dignité au Missionnaire à ne pas compromettre la religion avec l'amour, de crainte que les illusions de l'un n'eussent plus de pouvoir sur le cœur du Sauvage que les vérités de l'autre; peut être aussi est-ce mieux entendre le cœur humain que de différer la conversion de Chactas, et de montrer que le salut de son ame ne peut même le distraire de la mort de son amante.

On reproche à l'auteur d'avoir présenté la religion qu'il voulait faire valoir, par son côté le plus défavorable, qui est l'abus qu'on en peut faire. Mais il lui oppose si bien les solides vertus qu'elle fait naître, il montre si bien que cet abus ne tient qu'à l'ignorance, et il en résulte tant d'intérêt et de si grandes beautés, qu'on ne peut s'empêcher d'imposer silence aux mauvais plaisans.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce livre ( *le liv. I du tom. 7* ) est plein de belles descriptions de nos fêtes et de nos cérémonies religieuses; mais M. de Chateaubriand n'est pas le premier qui se soit apperçu que le christianisme pouvait être poétique et qui en ait décrit les pompes. M. Lemierre, d'après l'exemple d'Ovide, a peint nos cérémonies

dans ses Fastes, et ce charmant ouvrage, qui est peut-être le chef-d'œuvre de cet autenr, est aussi le moins connu et le moins cité. La dureté de quelques-uns des vers de M. Lemierre a trop empêché de prendre garde à la beauté des autres.

« On dirait que l'ancienne Egypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'était que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers le temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres. » (*Tom. VII, liv. II, chap.* 1.)

Le mot d'*échantillon*, forme ici une disparate, parce qu'il est d'un autre ton que le reste. L'idée du contraste que l'auteur voulait produire, est fort belle; mais ce mot d'*échantillon* rapetisse une grande chose d'une manière trop frivole pour produire d'autre effet qu'une discordance.

*Les contradictions ne sont pas des contrastes*,

a dit l'abbé Delille dans ses Jardins. Si au lieu d'*échantillons*, il avait mis des *modèles de cadavres*, l'idée serait la même, et il n'y aurait point de cacophonie.

« Ces vaillans hommes, antique honneur du nom français..... faisaient des miracles de vaillance pour l'Eglise, leur dame et leur patrie. » (*Chap.* 7.)

Le mot *patrie* n'était point en usage du temps des chevaliers. On sent qu'il est anti-

que et moderne, mais point vieux. Alors, au lieu de la patrie, on avait son pays, son ordre et son roi. (1)

M. de Chateaubriand trouve que le musée mortuaire des Augustins manque son effet, parce que ces tombes violées sont privées de leurs funèbres dépôts. En effet, ces tombeaux ont perdu pour ainsi dire leur ame en perdant les grands hommes qu'ils renfermaient, et le souvenir qu'ils en rappellent n'est plus qu'une ombre qu'on croit voir errer autour d'eux. Cependant la réunion de ces sarcophages, devenus des cénotaphes, a quelque chose d'imposant, et peut servir de frontispice à l'histoire. On aime à errer dans ce cimetière des siècles, et à suivre les classifications de cette lugubre chronologie.

Ce livre (celui des *Tombeaux*) est plein de belles descriptions et de rêveries profondes; mais l'auteur a tort de croire que le christianisme l'emporte sur l'antiquité en fait de funérailles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Autant nous sommes de l'avis de l'auteur lorsqu'il regrette les couvens, autant nous nous en éloignons lorsqu'il tente de soutenir les vœux. (*Voy. tom. VII, liv. III.*)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

(1) Observation juste : ce passage est corrigé.

*Note des Editeurs.*

Jetons maintenant un coup d'œil général sur l'ensemble de cet ouvrage.

Il a le défaut de n'avoir point d'unité dans son but ni dans son caractère. Si l'auteur voulait prouver seulement que le christianisme est poétique, il devait s'attacher uniquement à sa draperie, sans vouloir hasarder des hypothèses sur ses mystères et ses dogmes; s'il veut prouver la vérité du christianisme, ou s'il en veut faire le panégyrique, il est inconvenable de le vanter sous le rapport littéraire. Une religion n'a pas besoin d'être poétique pour être vraie ni pour être bonne. On n'avait point encore imaginé d'appeler en témoignage la poésie, qui se donne elle-même pour une menteuse; jamais on ne s'était avisé d'appuyer des idées métaphysiques sur des beautés poétiques, et de vouloir donner à la vérité le charme des fictions pour égide, comme ces enchantemens plus forts que toutes les armes: ces moyens sont bons dans l'Arioste; mais dans un ouvrage sérieux, il faut autre chose. M. de Chateaubriand raisonne comme une lyre. N'as-tu pas honte, disait le roi Philippe à son fils Alexandre, n'as-tu pas honte de jouer si bien de la flûte?

Si c'est un ouvrage d'imagination, l'auteur a tort de ne pas se tenir uniquement dans la littérature et de faire quelques incursions dans la métaphysique; si c'est un ouvrage de

raisonnement, il a tort de recourir à la poésie, qui se pique de n'avoir pas le sens commun. Enfin, l'auteur est trop raisonneur s'il veut être poëte, et trop poëte pour vouloir être logicien. On peut lui dire ce que César disait à un lecteur : Si tu chantes, tu lis, et si tu lis, tu chantes. Le cardinal de Bernis a eu le tort contraire dans son poëme de la Religion vengée. Il n'a fait que raisonner, et certes ses vers contiennent des raisonnemens plus forts que ceux de notre auteur, qui regarde des rêveries comme des argumens.

M. de Chateaubriand encadre la partie des arts entre celle des mystères de la doctrine et celle des cérémonies du culte ; il prend par Jérusalem pour aller en Grèce, et ensuite à Rome, où par bonheur tout chemin mène. L'ouvrage montre sans cesse que l'auteur vaut mieux, et le sujet n'a l'air que d'un motif de belles phrases, comme ces vieux airs que prennent les musiciens pour y faire mille variations nouvelles. Que de regrets donne un si grand talent, quand on le voit se perdre dans ces catacombes ! Tout peut se soutenir..... mais se prouver ! c'est différent. Malgré toute la poésie de l'auteur, on se persuadera difficilement que notre religion est plus poétique que la poésie, qui est presque synonyme de *mythologie*, et les muses auront de la peine à prendre le Calvaire pour le Parnasse. L'auteur profane le christianisme,

quand il le fait entrer en lice avec l'idolâtrie ; il offense également la religion et la poésie en les comparant ensemble (1).....

---

## *Extrait du Mercure sur les Notes précédentes.*

( Mois de ventôse an 11. )

On attribue cette nouvelle critique du *Génie du Christianisme* à un homme célèbre. On croit y découvrir son goût nouveau pour la métaphysique, son érudition profonde, et son style léger ; le ton des remarques est décent, et l'on y rend souvent justice aux talens de M. de Chateaubriand ; mais il est un peu difficile de deviner le but de l'auteur de cette critique : si elle était destinée pour la première édition du *Génie du Christianisme*, elle vient trop tard ; si elle était faite pour la seconde, elle paraît trop tôt.

Quelques passages de ces *remarques et réflexions* suffiront pour faire connaître comment l'auteur loue et critique. Il suit M. de Chateaubriand livre par livre, chapitre par chapitre, et donne son opinion sur ce livre ou ce chapitre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

(1) Pour cette objection, par laquelle on feint toujours de méconnaître le but de l'ouvrage, *voyez* la Défense de l'auteur à la fin de ce volume.

*Note des Editeurs.*

En voilà assez sur la partie de l'éloge : quand on est loué de la sorte par un ennemi, on peut se consoler de ses critiques.

Et dans ses critiques même l'auteur des *remarques* n'est ni aussi juste, ni aussi heureux que dans ses éloges. D'abord il oublie presque entièrement, comme tous les critiques de son opinion, le quatrième volume si désagréable aux esprits philosophiques, et qui est pourtant le chef-d'œuvre de l'ouvrage. Il ne parle point de la partie sérieuse du *Génie du Christianisme*, de ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, qui n'ont jamais été plus clairement et plus fortement présentées ; il ne dit rien des lectures immenses, et dans tous les genres, que suppose cette vaste composition ; il revient sur les massacres des Péruviens, et passe sous silence le fameux morceau de Robertson, cité par M. de Chateaubriand. Il évite d'indiquer les chapitres sur l'influence du christianisme dans les lois civiles, criminelles et politiques ; chapitres si différens des autres par le style, la couleur, le raisonnement, et qui donnent une haute idée de l'étendue et de la flexibilité de l'esprit de l'auteur du *Génie du Christianisme*. M. de Bonnald, qui se connaît en ces matières, disait que ces chapitres valaient seuls un gros livre. Il soutenait que le passage suivant eût été remarqué dans *l'Esprit dès lois*.

« Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudraient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus ni ne peut être le même, etc. » ( *Tom. VIII, pag.* 306. )

Ces idées graves, ces vues neuves et profondes, se retrouvent à chaque page du *Génie du Christianisme*, et c'est ce qu'aucun critique n'a fait remarquer.

« L'auteur des *réflexions* dit qu'on ne saurait trop admirer le talent de M. de Chateaubriand, s'il n'abusait d'une imagination qui souvent s'égare, et si, à force de recherche, il ne tombait souvent dans un goût précieux et faux. »

Le style de M. de Chateaubriand n'est point recherché, il pécherait plutôt par l'excès contraire. Aucun auteur, depuis le siècle de Louis XIV, n'avait ramené, dans ses ouvrages, autant de tours et d'expressions naïves. Les défauts de son style sont sur-tout éminemment opposés au ton précieux.

Que dirait donc le sévère critique du *style précieux*, si l'on rencontrait dans les écrits de M. de Chateaubriand ces phrases que l'on trouve dans les *remarques ?* « Les tombeaux ont perdu pour ainsi dire leur ame, en perdant les grands hommes qu'ils renfermaient, et le souvenir qu'ils en rappellent n'est plus qu'une ombre qu'on croit voir errer autour d'eux. Cependant la réunion de ces sarcophages, devenus des cénotaphes, a quelque chose

d'imposant, et peut servir de frontispice à l'histoire. On aime à errer dans ce cimetière des siècles, et à suivre les classifications de cette lugubre chronologie. (*ci-devant pag.* 184.) Ailleurs c'est l'*urne du mort* qui, dans l'antiquité, *sert de lacrymatoire aux vivans.* » (1)

Ailleurs encore, c'est la poésie et la raison qui ne vont guère ensemble, parce que *ce serait atteler un papillon avec une tortue*, etc.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais voici des remarques bien plus curieuses. L'auteur du *Génie du Christianisme*, citant une phrase empruntée, ajoute : *comme parle la Bruyère.* « Cette tournure n'est pas française, dit le critique ; parler ne se dit qu'en général : *il parle comme la Bruyère.* Mais quand on cite un passage de son livre, il faut, *comme dit la Bruyère.* A force de vouloir frapper ou surprendre jusque dans les expressions les plus indifférentes, on risque d'outrager la langue autant que le sens. » (*ci-devant pag.* 142.)

Le critique qui croit naïvement que M. de Chateaubriand veut toujours *frapper et surprendre* par *la nouveauté des tours*, fait, sans le savoir, le procès au grand Bossuet. On

---

(1) Cette expression se trouve à la pag. 155 de la brochure, dans un des passages que nous avons cru devoir supprimer ; *voyez* l'Avis en tête de ce volume.

*Note des Editeurs.*

lît par-tout dans les oraisons funèbres, *comme parle Job, comme parle Jérémie, comme parle saint Ambroise, saint Augustin, comme parle le Prophète.* Un lecteur ordinaire peut igonrer cela, mais un critique !

Un autre défaut de mémoire (car je n'ose le caractériser autrement) est bien plus remarquable encore. M. de Chateaubriand, cherchant à traduire un morceau de la Bible en style homérique, commence une comparaison par ces mots :

« Lorsque le violent zéphir, etc. »

Là-dessus le critique s'égaye : « On ne s'attend pas, dit-il, à trouver au zéphir cette *violente* épithète ; d'après cela il faut dire, *l'aimable aquilon.* »

N'est-il pas étrange qu'un homme qui prend en main la férule du maître, ignore ce que sait le moindre écolier ? Zéphire était le vent d'occident chez les anciens, et ils le mêlent presque toujours aux tempêtes. L'auteur du *Génie du Christianisme*, qui voulait en cet endroit imiter le style homérique, pouvait-il mieux faire que de donner au zéphir l'épithète que lui donne Homère lui-même ?

ζέφυρον κελαδεινὸν

Zephyrum turbidum vel sonorum.

*Il. lib.* 23, *v.* 208.

Dans le même endroit, Achille implore les

deux vents *violens*, Borée et Zéphire, pour allumer le bucher de Patrocle : *Duos orabat ventos Boream et Zephyrum.*

Dans le quatrième livre, Zéphire souffle sur les mers et noircit la surface des ondes, *vers* 347. Dans le premier livre de l'Enéide, Neptune gourmande les vents qui ont excité la tempête. *Eurum ad se Zephyrumque vocat.* Le *quos ego*..... aurait dû au moins rappeler ce passage au critique. Zéphire, dans le second livre des Géorgiques, *élève en tourbillon les sables de l'Afrique. Multæ Zephyro turbentur arenæ*, *vers* 106. Enfin, si cette littérature est trop *ancienne* pour le critique, il eût du trouver *Zéphire*, employé comme vent des tempêtes, dans les *Saisons de M. de Saint-Lambert.*

Toutes ces critiques du *Génie du Christianisme*, qui se renouvellent sans cesse, qui toutes roulent sur une trentaine de phrases ou d'expressions répréhensibles, éparses dans quatre volumes de beautés, prouvent seulement l'impression profonde que la lecture de cet ouvrage a laissée dans l'esprit des hommes de tous les goûts et de toutes les opinions.

CHÊNEDOLLÉ.

---

*EXTRAITS*

# Extraits Critiques du *Génie du Christianisme* par M. de Fontanes, insérés dans le Mercure.

---

## *Premier Extrait.* (*Foréal an* 10.) (1)

Cet ouvrage long-temps attendu, et commencé dans des jours d'oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent. Il ne pouvait être publié dans des circonstances plus favorables. C'était à l'époque où la tyrannie renversait tous les monumens religieux, c'était au bruit de tous les blasphèmes, et pour ainsi dire en présence de l'athéisme triomphant, que l'auteur se plaisait à retracer les augustes souvenirs de la religion. Celui qui, dans ce temps-là, sur les ruines des temples du christianisme, en rappelait l'ancienne gloire, eût-il pu deviner qu'à peine arrivé au terme de son travail, il verrait se rouvrir ces mêmes temples sous les auspices d'un grand homme ? La prédiction d'un tel événement

---

(1) Le premier extrait avait précédé les critiques de la Décade, insérées ci-devant page 118.
*Note des Editeurs.*

eût excité la rage ou le mépris de ceux qui gouvernaient alors la France, et qui se vantaient d'anéantir par leurs lois les croyances religieuses que la nature et l'habitude ont si profondément gravées dans les cœurs. Mais, en dépit de toutes les menaces et de toutes les injures, l'opinion préparait ce retour salutaire, et secondait les pensées du génie qui veut reconstruire l'édifice social. Quand la morale effrayée déplorait la perte du culte et des dogmes antiques, déjà leur rétablissement était médité par la plus haute sagesse. Le nouvel orateur du christianisme va retrouver tout ce qu'il regrettait. Du fond de la solitude où son imagination s'était réfugiée, il entendait naguère la chute de nos autels. Il peut assister maintenant à leurs solennités renouvelées. La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix dont elle affermit l'ouvrage. Toutes les consolations l'accompagnent; les haines et les douleurs s'appaisent à sa présence. Les vœux qu'elle formait depuis douze cents ans pour la prospérité de cet empire, seront encore entendus, et son autorité confirmera les nouvelles grandeurs de la France, au nom du Dieu qui, chez toutes les nations, est le premier auteur de tout pouvoir, le plus sûr appui de la morale, et par conséquent le seul gage de la félicité publique.

Parmi tant de spectacles extraordinaires qui ont, depuis quelques années, épuisé la surprise et l'admiration, il n'en est point d'aussi grand que ce dernier. La tâche du vainqueur était achevée, on attendait encore l'œuvre du législateur. Tous les yeux étaient éblouis, tous les cœurs n'étaient pas rassurés; mais, grace à la pacification des troubles religieux qui va ramener la confiance universelle, le législateur et le vainqueur brillent aujourd'hui du même éclat.

Ainsi donc l'historien Raynal avait grand tort de s'écrier, il y a moins de trente ans, d'un ton si prophétique : « *Il est passé le temps de la fondation, de la destruction et du renouvellement des empires! Il ne se trouvera plus l'homme devant qui la terre se taisait! On combat aujourd'hui avec la foudre pour la prise de quelques villes; on combattait autrefois avec l'épée pour détruire et et fonder des royaumes. L'histoire des peuples modernes est sèche et petite, sans que les peuples soient plus heureux.* »

Avant la fin du siècle, il a pourtant paru cet homme dont la force sait détruire, et dont la sagesse sait fonder! Les grands événemens dont il est le moteur, le centre et l'objet, semblent si peu conformes aux combinaisons vulgaires, qu'on ne devrait point s'étonner que des imaginations fortement religieuses crussent de semblables desseins dirigés par des conseils supérieurs à ceux des hommes.

Plutarque, dans un de ses traités philosophiques, examine si la fortune ou la vertu firent l'élévation d'Alexandre; et voici, à-peu-près, comme il raisonne et décide la question. (1)

« J'apperçois, dit-il, un jeune homme qui exécute les plus grandes choses par un instinct irrésistible, et toutefois avec une raison suivie. Il a soumis, à l'âge de trente ans, les peuples les plus belliqueux de l'Europe et de l'Asie. Ses lois le font aimer de ceux qu'ont subjugués ses armes. Je conclus qu'un bonheur aussi constant n'est point l'effet de cette puissance aveugle et capricieuse qu'on appelle la Fortune. Alexandre dut ses succès à son génie et à la faveur signalée des Dieux. Ou si vous voulez, ajoute encore Plutarque, que la Fortune ait seule accumulé tant de gloire sur la tête d'un homme, alors je dirai, comme le poëte Alcman, *que la Fortune est fille de la Providence.* »

On voit par ces paroles, combien étaient religieux tous ces graves esprits de l'antiquité. L'action de la providence leur paraissait marquée dans tous les mouvemens des empires, et sur-tout dans l'ame des héros. « *Tout ce qui domine et excelle en quelque chose*, disait un autre de leurs sages, *est d'origine céles-*

(1) Plutarque, *Œuvres morales.*

te (1). » Le rétablissement du culte national leur eût paru l'affaire la plus importante de l'état. Ce même Plutarque déjà cité, nous apprend, dans la vie de Solon, que ce grand législateur appela près de lui le célèbre Epiménide, qui avait la réputation d'entretenir commerce avec les Dieux. Les discordes civiles et la peste avaient ravagé la ville d'Athènes : Epiménide la purifia par des sacrifices expiatoires, et ce ne fut qu'après la célébration des fêtes ordonnées, que le peuple respecta les lois de Solon.

Cette sagesse religieuse qui fut celle des plus beaux siècles dont s'honore l'esprit humain, n'a paru de nos jours qu'une méprisable superstition à des esprits inattentifs ou médiocres. Ils ne savent pas, sous les formes du culte extérieur, pénétrer le fond des vérités éternelles qui maintiennent l'ordre de la société. Mais leur politique étroite et fausse n'est déjà plus, et les maximes des temps héroïques renaissent sous l'influence d'un guerrier et d'un législateur digne d'eux.

On accueillera donc avec un intérêt universel le jeune écrivain qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne; car il s'occupe encore plus d'attacher l'ame, que de forcer la conviction. Il

(1) Vie d'Alexandre, par Plutarque.

cherche les tableaux sublimes plus que les raisonnemens victorieux : il sent et ne dispute pas ; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables : en un mot, on dirait que le premier livre offert en hommage à la religion renaissante, fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences.

On sent trop que le plan d'un pareil ouvrage doit différer suivant l'esprit des siècles, le genre des lecteurs et les facultés de l'écrivain. Le zèle et le talent peuvent prendre des routes opposées pour arriver au même but.

Le génie audacieux de Pascal voulait abattre l'incrédule sous les luttes du raisonnement. Sûr de lui-même, il osait se mesurer avec l'orgueil de la raison humaine, et quoiqu'il sût bien que cet orgueil est infini, l'athlète chrétien se sentait assez fort pour le terrasser. Mais le seul Pascal pouvait exécuter le plan qu'il avait conçu, et la mort l'a frappé malheureusement au pied de l'édifice qu'il commençait avec tant de grandeur. Racine le fils s'est traîné faiblement sur le dessin tracé par un si grand maître. Il a mêlé dans son poëme les méditations de Pascal et de Bossuet. Mais sa muse, si j'ose le dire, a été comme abattue en présence de ces deux grands hommes, et n'a pu porter tout le poids de leurs pensées. Il ébauche ce qu'ils ont peint ; il n'est qu'élégant lorsqu'ils sont sublimes ;

mais il n'en est pas moins un versificateur très-habile ; et, plus d'une fois, on croit entendre dans les vers du poëme de la Religion, les sons affaiblis de cette lyre qui nous charme dans Esther et dans Athalie.

L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a point suivi la même route que ses prédécesseurs. Il n'a point voulu rassembler les preuves théologiques de la religion, mais le tableau de ses bienfaits ; il appelle à son secours le sentiment, et non l'argumentation. Il veut faire aimer tout ce qui est utile. Tel est son plan, comme nous avons pu le saisir dans une première lecture faite à la hâte. C'est ainsi qu'il s'explique lui-même :

« Nous osons croire, etc. (*Voyez tom. I, pag.* 16 *à* 19.)

Les espérances que donne ce début ne sont point trompeuses. A quelque page qu'on s'arrête, on est touché par d'aimables rêveries, ou frappé par de grandes images. Il ne faut jamais oublier que cet ouvrage est moins fait pour les docteurs que pour les poëtes. Ceux qu'avaient prévenus les plaisanteries de l'incrédulité moderne, s'étonneront de leur erreur, en découvrant les beautés du système religieux. Elles sont toutes développées par l'auteur.

Il considère, dans sa première partie, les mystères du Christianisme. Plus une religion est mystérieuse, et plus elle est conforme à la nature humaine. Notre imagination aime sur-tout ce qu'elle devine, et croit découvrir

davantage, quand elle ne voit rien qu'à demi. Il montre ensuite les sacremens institués pour les divers besoins de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort. C'est par eux que le chrétien communique sans cesse avec le ciel, et qu'il voit tous les préceptes de la morale sous des images sensibles. Bravons de froids sarcasmes, et ne craignons point de citer, en présence d'une philosophie dédaigneuse, ces descriptions si nouvelles et si touchantes. Voici, par exemple, comme l'auteur peint le sacrement de l'extrême-onction.

( *Voyez au tom. I, le chap. II, pag.* 122 *et suivantes.* )

Les peintres avaient souvent représenté ces scènes religieuses ; et même les sacremens du Poussin sont au nombre de ses chefs-d'œuvre. Les hommes les moins crédules aiment ces images dans la peinture ; elles doivent donc leur plaire aussi dans une description éloquente.

Continuons le développement de cet ouvrage, et que les lecteurs songent qu'un tel sujet a son langage propre et ses expressions consacrées.

Les mystères sont les spectacles de la foi. Les sacremens expliquent par des bienfaits visibles les propriétés cachées des mystères. En dernière analyse, tous les dogmes révélés ne servent qu'à confirmer ceux de l'immortalité de l'ame et de l'existence de Dieu, qui ne seraient point suffisamment attestés par les merveilles de la nature. Cependant l'auteur est

loin de négliger les preuves qui se tirent des harmonies du ciel et de la terre ; on croit même que cette partie de son ouvrage est une de celles qui aura le succès le plus universel. Il a du moins un avantage réel sur ceux qui décrivent ordinairement la nature. Au lieu des livres et des cabinets, il a eu pour école et pour spectacles, les mers, les montagnes et les forêts du Nouveau-Monde. De-là vient peut-être la richesse et la naïveté de quelques-uns de ses tableaux, dessinés devant le modèle.

Mais si le christianisme, à travers la sainte obscurité de ses mystères, frappe si puissamment l'imagination, quels effets ne doit-il pas encore aux pompes de son culte extérieur ! Ici les tableaux se succèdent en foule, et le choix serait difficile.

Tantôt l'auteur remonte à l'antiquité des fêtes chrétiennes ; tantôt il peint leur caractère sublime ou tendre, joyeux ou funèbre, consolant ou terrible, qui se varie avec toutes les scènes de l'année et de la vie humaine auxquelles il est approprié. Il suit les solennités religieuses dans la ville et dans les champs, dans les cathédrales fameuses et dans l'église rustique, sur les tombes de marbre qui remplissent Westminster ou Saint-Denys, et sur le gazon qui couvre les sépultures du hameau.

Les rits du christianisme sont souvent tournés en ridicule, et ceux du paganisme, au contraire, inspirent le plus vif enthousiasme.

Cependant les plus belles cérémonies de l'antiquité se conservent encore dans notre religion, qui les a seulement dirigées vers une fin plus digne de l'homme. Tel est, par exemple, le jour des Rogations.

Ce jour rappelle absolument la fête de l'antique Cérès, qui rassembla, dit-on, les premiers hommes en société, autour de la première moisson. Tibulle a décrit en vers charmans cette pompe champêtre, comme elle existait chez les Romains. On trouve aussi la même description dans le *Génie du Christianime.* Les gens de goût ne seront peut-être pas fachés de comparer quelques traits des deux tableaux, et de juger ainsi l'esprit de deux cultes séparés par dix-huit siècles.

Tibulle *invite d'abord Cérès et Bacchus à ceindre leurs fronts d'épis dorés et de grappes rougies. Il veut que les champs reposent avec le laboureur.*

Bacche, veni, dulcisque tuis et cornibus uva
Pendeat; et spicis tempora cinge, Ceres.
Luce sacrâ requiescat humus, requiescat arator, etc.

Et pourquoi commande-t-il ce repos sacré? parce que *tel est l'usage antique.*

Ritus ut à prisco traditus exstat avo.

Remarquez bien que les chantres aimables de l'amour, comme les plus sages législa-

teurs, attestent aussi les pratiques du vieux temps.

Au reste, Tibulle est un casuite très-sévère. Il veut qu'on *vienne avec un cœur chaste aux fêtes publiques. Il repousse d'un ton indigné tous ceux qui la veille n'ont pas oublié Vénus.*

> Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab aris,
> Queis tulit hesterna gaudia nocte Venus.

Il nous apprend ailleurs que dans ces grandes solennités, Délie se condamnait à la retraite. Il la peint consultant tous les jours les prêtres d'Isis, les devins juifs, les augures latins : il parle autant de la piété crédule que de l'amour de sa maîtresse ; et c'est pour cela qu'il la chérissait peut-être. Dans tous les temps et dans tous les pays, le culte de l'amour est un peu superstitieux ; quand il cesse de l'être, tous ses enchantemens sont finis.

« Dieu de nos pères, s'écrie le poëte, nous purifions nos champs et nos pasteurs. Ecartez tous les maux de nos foyers ! »

> Dii patrii ! purgamus agros, purgamus agrestes :
> Vos mala de nostris pellite limitibus.

Mais pour mériter la faveur des Dieux des champs, il a soin de reconnaître et de chanter les bienfaits dont ils ont déjà comblé les hommes.

« Ces Dieux instruisirent nos ancêtres à calmer leur faim par des alimens plus doux que le gland des forêts, à couvrir une cabane de chaume et de feuillage, à soumettre au joug les taureaux, et à suspendre le chariot sur la roue. Alors les fruits sauvages furent dédaignés. On greffa le pommier, et les jardins s'abreuvèrent d'une eau fertile, etc. etc. »

His vita magistris
Desuevit quernâ pellere glande famem.
Illi etiam tauros primi docuisse feruntur
Servitium, et plaustro supposuisse rotam.
Tunc victus abiere ferì, tunc insita pomus,
Tunc bibit irriguas fertilis hortus aquas.

Cette harmonie est pleine de grace. Les vers de Tibulle retentissent doucement à l'oreille, comme les vents frais et les douces pluies de la saison qu'il décrit. Mais tant de gravité religieuse ne dure pas long-temps. Le poëte élégiaque reprend bientôt son caractère. Il place le berceau de l'amour dans les champs, au milieu des troupeaux et des cavales indomptées. De-là, il lui fait blesser l'adolescent et le vieillard; et, cédant de plus en plus au délire qui l'emporte, *il peint la jeune fille qui trompe ses surveillans, et qui d'une main incertaine et d'un pied suspendu par la crainte, cherche la route qui doit la conduire au lit de son amant.*

Hoc

Hoc duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit,
Et pedibus prætentat iter suspensa timore,
Explorat cæcas cui manus antè vias.

Ce petit tableau est achevé, mais le culte de la chaste Cérès est déjà bien loin. Quand Tibulle écrivit ces vers, Délie sortait vraisemblablement de sa retraite pieuse et revenait auprès de lui. Le poëte au moins se hâte de faire descendre la troupe des songes, et le sommeil avec ses aîles rembrunies.

Postque venit tacitus fuscis circumdatus alis
Somnus, et incerto somnia nigra pede.

Nous avons vu les jeux de l'imagination de Tibulle ; voyons maintenant les graves tableaux du christianisme, et jugeons s'ils n'ont pas aussi leur charme particulier.

(*Voyez au tom. VII, le chap. VIII, pag.* 52 *et suivantes.*)

L'esprit du christianisme n'a-t-il pas mis dans cette dernière peinture, outre l'avantage moral, quelque chose de plus tendre et de plus attachant ? Quelle institution dans les villages romains pouvait ressembler à celle de ce bon curé, qui veille entre le temple du Dieu vivant et la demeure des morts ? La marche religieuse *dans ces chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars*

*rustiques*, n'est-elle pas d'une grande vérité ? N'aime-t-on pas *ces voix inconnues qui s'élèvent dans le silence des bois*, et qui semblent être celles des génies ministres de la fécondité ? Ne rêve-t-on pas délicieusement à la voix de ce *rossignol* qui chante les beaux jours, non loin des *vieillards* qui regardent un tombeau ? Je ne crois pas qu'on attribue ces jugemens aux illusions de l'amitié. J'en appelle à tous ceux qui, ayant reçu plus de lumière que moi, voudront examiner sans aucun esprit de secte et de prévention.

Nous avons abandonné la marche de l'auteur, pour admirer ses beautés. Il faut la reprendre et la suivre jusqu'au bout.

Si la religion est auguste et touchante dans ses mystères et dans ses cérémonies, elle l'est bien plus encore dans les dévouemens magnanimes et dans les vertus extraordinaires qu'elle inspire. C'est là que le sujet donne de nouvelles forces à la voix de l'auteur ; il peint la religion occupée à placer en quelque sorte sur toutes les routes du malheur, des sentinelles vigilantes, pour l'épier et le secourir. Ici la sœur *hospitalière* veille au besoin du soldat mourant. Ici la sœur *grise* cherche l'infortune dans les réduits les plus secrets. Non loin les sœurs *de la miséricorde* reçoivent dans leurs bras la fille prostituée, avec des paroles qui lui laissent le repentir et lui permettent l'espérance. La piété fonde les hospices, dote les colléges, dirige avec gloire

tous les travaux de l'éducation ; protége dans les monastères, les arts qui fuient devant les barbares ; conserve et explique les vieux manuscrits dépositaires de tout le génie des anciens, sans lesquels nous serions si peu de chose ; parcourt l'Europe en versant les bienfaits ; défriche par-tout les terres arides, et, en multipliant les moissons, multiplie enfin le peuple des campagnes. Mais voici un plus grand spectacle. Du fond de leurs cellules, des hommes intrépides volent à de saintes conquêtes. Ils courent à travers tous les dangers, jusqu'aux extrémités de la terre, et se la partagent pour *gagner des ames*, c'est-à-dire, pour civiliser des hommes. Les uns s'exposent aux feux des bûchers, parmi les hordes errantes du Canada ; leurs vertus subjuguent les barbares, et maintiennent après un siècle, dans ces contrées qui ont passé sous le joug de l'Angleterre, le respect et l'amour du nom français. Ceux-ci descendent sur les sables où fut Carthage, pour redemander à un peuple féroce, des captifs qu'ils n'ont jamais vus, mais qu'ils regardent comme leurs frères ; ils ont même quelquefois poussé l'héroïsme, jusqu'à prendre la place du prisonnier que leurs dons ne suffisaient pas à racheter. Ces héros d'une espèce toute nouvelle, poussent encore plus loin, s'il est possible, l'enthousiasme de l'humanité. Ils s'enferment dans des bagnes infects. Ils veillent près du lit des pestiférés, et s'exposent mille fois à

mourir pour consoler des mourans. Enfin, les miracles des anciennes législations se renouvellent, et le génie de Lycurgue et de Numa semble être redescendu après trois mille ans dans les bois du Paraguay.

Je ne puis me refuser encore au plaisir de citer quelques fragmens, sur les missions des jésuites, dans ce pays qu'ils gouvernèrent avec tant de gloire.

« Arrivés à *Buenos-Ayres*, etc. (*Voyez tom. VIII*, *pag.* 44 à 49.)

Il n'est pas besoin de faire sentir le charme et la nouveauté de ces peintures; mais il est bon d'observer qu'à l'égard du gouvernement paternel des jésuites, le défenseur du christianisme ne dit rien que Montesquieu ne confirme, et que Raynal, dans ces derniers temps, n'ait été contraint d'avouer. Je rapporterai les propres mots de ce dernier.

« Lorsqu'en 1768, les missions du Paraguay sortirent des mains des jésuites, elles étaient arrivées à un point de civilisation le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles. On y observait les lois. Il y régnait une police exacte. Les mœurs y étaient pures. Une heureuse fraternité y unissait tous les cœurs. Tous les arts de nécessité y étaient perfectionnés; on en connaissait plusieurs d'agréables. L'abondance y était universelle, etc. etc. » (1)

---

(1) Histoire philosophique des deux Indes, t. IV, p. 323, édition de 1780.

En développant l'influence des vertus du christianisme, sur les sociétés qu'il a renouvelées, l'auteur s'est apperçu que cette religion a plus ou moins imprimé son génie dans toutes les littératures modernes, et qu'elle y a porté de nouvelles richesses, dont on peut faire encore un heureux emploi. Cette observation a fait naître une espèce de poétique chrétienne, qui peut être considérée comme la seconde partie de cet ouvrage; mais il y a tant de points de vue à saisir et tant de questions délicates à traiter dans un pareil sujet, qu'on en rendra compte une autre fois.

Le christianisme a donné de nouveaux freins et de nouveaux aiguillons au cœur humain. C'est sous ce point de vue que l'auteur envisage dans les arts, et sur-tout dans la poésie des peuples modernes, les effets de toutes les passions. Lui-même a voulu peindre leur vague et leur inconstance dans le cœur d'un jeune homme qu'il appelle *René*, et qui ne sait où fixer ses inquiétudes. Ce roman est compris dans les études poétiques de la dernière partie. On y retrouve tout le talent qu'on aime dans *Atala*. On parlera des études poétiques, dans un second extrait de cet ouvrage, qui paraît avec tant d'éclat et sous de si heureux auspices.

*Second Extrait. (Fructidor an* 10.) (1)

QUAND un talent original paraît pour la première fois, il jette toujours un grand éclat. Ses ennemis ne sont point encore rassemblés, et leur voix ne peut imposer silence à l'enthousiasme. Mais quand ce même talent agrandi, se développe dans une composition plus vaste et plus difficile, ses juges deviennent plus sévères, et ses succès sont plus disputés: c'est que la haine a eu le temps de prendre ses mesures, et de protester contre l'admiration publique. Tous les écrivains faits pour obtenir la gloire, sont condamnés à cette épreuve nécessaire, qui doit plus les enorgueillir que les décourager : ils doivent sur-tout s'attendre à de longs combats, s'ils ont attaqué le système d'une faction dominante ; car on leur fait expier alors, et la supériorité de leur talent, et l'audace de leurs opinions.

Ces remarques s'appliquent naturellement à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Les beautés d'*Atala*, son premier essai, ont été vivement senties. La sévérité des censeurs, en

(1) Ce second extrait ne parut qu'après les critiques de la Décade.

*Note des Editeurs.*

relevant avec amertume quelques défauts si faciles à corriger, n'a pu affaiblir l'effet de cette production, d'un genre tout nouveau. La critique a donc réuni tous ses efforts contre le second ouvrage du même écrivain, et cette fois elle a pu se promettre quelques avantages, puisqu'elle a pour auxiliaires toutes les opinions anti-religieuses de ce dix-huitième siècle, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, et sur-tout au milieu de la France, a déchaîné tant d'ennemis contre le christianisme.

On a d'abord attaqué le plan suivi par l'auteur.

Plusieurs de ceux qui n'avaient jamais jugé nos dogmes religieux que sur les bouffonneries du *docteur Zapata et des aumôniers du roi de Prusse* (1), ont tout-à-coup changé de langage. Ils ne contestent plus à la doctrine et aux pompes de l'église romaine leurs effets touchans et sublimes ; ils conviennent que l'éloquence et la poésie en peuvent tirer de puissantes émotions et de riches tableaux. Mais après cet aveu remarquable, quelques-uns prenant le ton d'un zèle au moins équivoque, ajoutent qu'il ne faut pas développer avec trop d'éclat les beautés poétiques du christianisme, de peur d'ôter à ses dogmes et à

(1) Voyez la collection des Œuvres de Voltaire et sa Bible expliquée, etc.

sa morale leur importance et leur gravité. Ils affectent de craindre que l'imagination ne répande à-la-fois ses enchantemens et ses erreurs sur une doctrine qui doit édifier plutôt que plaire.

Parmi ces critiques, il est sans doute quelques hommes vraiment pieux et de bonne foi: c'est à eux sur-tout qu'il faut répondre. J'ose croire que leur sévérité sera désarmée après quelques réflexions que je leur soumets.

Les argumens théologiques, les savantes controverses, les instructions édifiantes pouvaient suffire à des siècles éminemment religieux. Des traités austères, tels que ceux de *Nicole* et d'*Abadie*, étaient lus avec empressement par les mêmes hommes qui goûtaient le mieux le génie et les graces de Racine et de Lafontaine, leurs contemporains. Alors, dans les cercles de la ville et parmi les intrigues de la cour, dans le sénat et dans l'armée, on agitait les mêmes questions que dans l'église. Il ne faut point s'en étonner : la religion chrétienne, à cette époque, semblait à tous l'objet le plus important. Le petit nombre de ceux qui osaient l'attaquer dans ses premières bases, n'obtenait que le mépris ou l'horreur. Le nom du Dieu qui l'avait fondée imprimait une égale vénération à toutes les sectes rivales dont elle était la mère, et qui combattaient dans son sein. Ces sectes divisées sur quelques points, s'accordaient sur les dogmes fondamentaux. Leurs disputes avaient en

conséquence ce caractère et ces mouvemens passionnés que mettent toujours dans leurs débats les membres d'une famille divisée. Rappelez-vous en effet les anecdotes de ces jours célèbres ; voyez dans le palais de la duchesse de Longueville les redoutables chefs de Port-Royal méditer de nouvelles attaques contre les jésuites rassemblés à Versailles, sous la protection du P. Lachaise. La France était attentive à ces querelles, et se décidait pour l'un ou pour l'autre parti. Apprenait-on que le ministre Claude et l'évêque de Meaux étaient en présence ? on contemplait avec curiosité l'approche des deux athlètes, et tous les cœurs s'intéressaient au dénouement du combat ; car la renommée publiait que le prix du vainqueur devait être la conversion de quelques personnages fameux. Le salut de Turenne ( on parlait ainsi dans ce temps-là ), le salut de Turenne était attaché peut-être à cette grande conférence ; et ne sait-on pas que la dévotion de cet illustre capitaine devint aussi fameuse que sa valeur, et que ses soldats racontaient ses actes de piété comme ses victoires ?

Mais ce n'était pas seulement au sein de la France que les esprits étaient si fort émus par ces spectacles et ces luttes théologiques. Ce goût était celui de l'Europe entière. Leibnitz et Newton, dignes tous deux de se disputer les plus belles découvertes de la géométrie moderne, s'honoraient d'inscrire leur nom parmi ceux des défenseurs du christianisme. Leibnitz

en voulait réunir toutes les communions ; Newton, en éclairant les ténèbres de la chronologie, confirmait celle de Moïse. Si, par exemple, on voyait paraître un livre tel que l'*Histoire des Variations*, toute la république chrétienne était émue. Rome jetait des cris d'admiration et de joie, tandis que des bords de la Tamise et du fond des marais de la Hollande on entendait s'élever les clameurs injurieuses du calvinisme qui se débattait sans cesse sous les foudres de Bossuet, et qui en était sans cesse écrasé.

Aujourd'hui les plus effrayantes catastrophes nous trouvent insensibles; on foule indifféremment les débris des trônes et des empires : alors les ruines d'un monastère qu'avaient illustré le nom de Pascal et les vertus de quelques filles pieuses, excitaient un attendrissement universel. Que dis-je ? la peur de déplaire à Louis XIV n'empêchait point ses favoris de plaindre et d'honorer le docteur Arnaud, exilé par son ordre. Racine et Boileau, tout courtisans qu'on les suppose, adressaient des vers et des éloges à cet illustre opprimé, et même ils osaient les lire devant le monarque, dont la grande ame pardonnait cette noble franchise. Ainsi, les plus petits événemens, quand ils tenaient au christianisme, avaient quelque chose de respectable et de sacré. L'esprit de la religion était par-tout, dans l'état et dans la famille, dans le cœur et dans les discours, dans toutes les affaires sé-

rieuses, et jusque dans les jeux domestiques. En voulez-vous de nombreux exemples? parcourez les Lettres de madame *de Sévigné*.

Cette femme illustre vit dans sa terre des *Rochers*, au fond de la Bretagne, et loin de tout ce qu'elle aime. Elle veut échapper à l'ennui de la solitude, et retrouver dans ses lectures le charme des sociétés de Paris. Eh bien! quels sont les ouvrages que son goût préfère? Elle choisit les *Essais de Morale de Nicole.* Elle a pour lecteur son fils, qui revient de l'armée. Ce jeune homme, dont l'esprit et les graces s'étaient fait remarquer de *Ninon*, juge très-bien le janséniste *Nicole*; et dans ces soirées studieuses qu'il passe à côté de la plus aimables des mères, il oublie les séductions de cette *Champmêlé* qu'il avait aimée, et dont la voix était, dit-on, aussi tendre que les vers du poëte qui fut son maître. Observez bien que madame *de Sévigné*, dans toutes ses lettres à sa fille, parle avec admiration des *Essais de Morale*, et qu'en écrivant à *Pauline*, sa petite-fille, elle répète avec cette expression vive et heureuse qui lui appartient: « *Si vous n'aimez pas ces solides lectures, votre goût aura toujours les pâles couleurs.* » Dans une autre occasion, elle se trouve à *Baville*, chez le président de *Lamoignon*, au milieu de la société la plus polie et la plus éclairée. Quel est celui qu'elle distingue dans ce choix de la bonne compagnie du plus brillant de tous les siècles? *Un homme d'un esprit charmant et*

*d'une facilité fort aimable.* Je rapporte ses propres expressions. Mais devinez quel est cet homme ? C'est le P. *Bourdaloue.*

Certes, quand les traités de *Nicole* et les conversations de *Bourdaloue* font les délices des femmes les plus renommées par leur esprit et par leur beauté, les apologistes du christianisme n'ont pas besoin de relever son prix et son éclat aux yeux de l'imagination : il est facile d'attirer l'attention et le respect, dès qu'on parle d'une doctrine qui fait le fonds habituel des pensées et des sentimens de tout un peuple. Mais quand cette doctrine, en proie aux dérisions d'un siècle entier, perd la plus grande partie de son influence, il faut, pour la rétablir, apprendre d'abord au vulgaire que ce qu'on lui peignit comme ridicule, est plein de charme et de majesté. Quand on défigura la religion sous tant d'indignes travestissemens, on doit venger sa beauté méconnue, et l'offrir à l'admiration. Lorsqu'on ne cessa de montrer le christianisme comme un culte inepte et barbare qui a long-temps abruti les peuples, n'est-il pas juste de prouver que les peuples lui doivent les plus beaux développemens de la civilisation ?

C'est la tâche importante que M. de Chateaubriand s'est imposée. Il a su la remplir avec gloire. Le genre de ses adversaires a déterminé le choix de ses armes. Fort de son talent et de sa cause, il rend à l'incrédulité

dulité tous ses dédains, et lui reproche surtout d'avoir affaibli les facultés de l'esprit humain, qu'elle se vânte d'avoir agrandi.

« Il y a eu, dit-il, dans notre âge, etc. ( *Voyez tom. V, pag.* 215 *à* 218. )

C'est ainsi que le talent de l'auteur est profondément empreint à chaque page de son livre. Ce talent est reconnu de ceux qui le jugent avec le plus de rigueur; mais en s'appesantissant sur les défauts qu'on remarque dans quelques phrases, ils ont passé bien légérement sur les beautés qui éclatent dans des livres entiers. Quand le pinceau est si neuf et si abondant, on pardonne des traits superflus, incorrects ou trop hardis. Que de fois, et sur-tout dans la quatrième partie, l'expression égale la grandeur du sujet! C'est là qu'elle est touchante comme les bienfaits du christianisme, et riche comme ses merveilles. Au reste, cette quatrième partie a réuni tous les suffrages; et dans toutes les autres, on trouve un grand nombre de morceaux du même éclat. On a déjà cité dans le premier extrait, plusieurs descriptions du culte romain. Ces fragmens suffisent pour justifier nos éloges. Il reste à faire connaître la partie critique de l'ouvrage, où l'auteur oppose les chefs-d'œuvre littéraires des siècles chrétiens à ceux de l'antiquité païenne, et le génie des Grecs à celui des Hébreux. Je choisis le parallèle des beautés d'Homère et de la Bible. Ce rapprochement fut indiqué plus d'une fois

par des hommes pieux ; le grave Fleury lui-même, dans son savant ouvrage sur *les Mœurs des Israélites*, semble retrouver quelquefois les crayons d'Homère et la grace naïve des scènes de l'Odyssée. Aussi Fénélon aimait-il beaucoup ce livre de Fleury. M. de Chateaubriand, à son tour, me paraît avoir saisi des rapports nouveaux dans ces deux monumens du premier âge. Voici comme il les juge.

« Nos termes de comparaison, etc. » (*Voyez tom. IV, pag.* 128 *à* 136. )

Il y a dans ces remarques, si je ne me trompe, un mélange d'imagination, de sentiment et de finesse qu'il est bien rare de trouver dans les poétiques les plus vantées. Les vues critiques de l'auteur, dans d'autres chapitres encore, me paraissent avoir les plus féconds résultats et la plus piquante nouveauté. Il prouve très-bien que le christianisme, en perfectionnant les idées morales, fournit à la poésie moderne une espèce de *beau idéal* que ne pouvaient connaître les anciens. Je crois qu'à beaucoup d'égards son opinion est fondée. Racine avoue lui-même qu'il n'aurait pu faire supporter son Andromaque, si, comme dans Euripide, elle eût tremblé pour *Molossus* et non pour *Astyanax*, pour le fils de *Pyrrhus*, et non pour celui d'*Hector*. *On ne croit point*, dit-il très-bien, *qu'elle doive aimer un autre mari que le premier* (1).

(1) Voyez la préface d'Andromaque.

Virgile l'avait déjà senti confusément, et dans le troisième livre de l'Enéide, il cherche à sauver, autant qu'il peut, l'honneur d'Andromaque. Elle rougit et baisse les yeux devant Enée, qui débarque en Epire.

*Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est, etc.*

Puis, d'une voix embarrassée, elle raconte que le fils d'Achille, en la quittant pour Hermione, l'a fait épouser au troyen Hélénus.

*Me famulam, famuloque Heleno transmisit habendam, etc.*

Mais, en dépit de cette rougeur et de cet embarras que lui donne Virgile, la veuve d'Hector ne paraît point assez justifiée à J. B. Rousseau, qui la cite auprès de la matrone d'Ephèse, dans une ode charmante.

Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

Racine s'est bien gardé de suivre en tout les traditions connues. Chez lui Andromaque ressemble précisément à ces veuves des premiers siècles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane, et presque coupable ; à ces *Paules* et à ces *Marcelles*, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous

les spectacles du monde, et toujours vêtu
de deuil, ne regardaient plus que le tombe
de l'époux à qui elles avaient promis leur fc
et le ciel où leurs premiers nœuds devaient
rejoindre éternellement. Il est donc vrai q
le caractère de la veuve d'Hector, en prena
les couleurs sévères du christianisme, devie
plus pur et plus touchant que dans l'antiqu
même.

Sous l'empire d'une religion qui comman
au désir tant de sacrifices, il doit y avı
plus de luttes entre le devoir et les passioı
Dès-lors le génie qui les observe saura pei
dre avec des traits plus déchirans les combı
du cœur, ses faiblesses et ses remords. Aiı
donc, à génie égal, un poëte élevé, comı
Racine, dans la plus sévère école du chr
tianisme, peindra le repentir de Phèdre c
minelle, avec une énergie que ne peuve
inspirer les dogmes d'une religion moins ı
primante. Les orages d'une ame pieuse
tendre à-la-fois, qui est tour à tour partag
entre Dieu et son amant, une Héloïse q
les souvenirs de la volupté poursuivent da
le sein de la pénitence, une Zaïre épri
de l'objet que son culte lui ordonne de haï
le cloître et le monde, les illusions de
terre et les menaces du ciel, tous ces co
trastes si dramatiques sont des beautés pa
ticulières au christianisme. Il donne non-seul
ment des nuances plus fortes à la peintu
des passions déjà connues; mais il les e

richit encore de caractères absolument nouveaux.

Ceux qui savent étudier dans les mœurs des peuples et des siècles le caractère des différentes littératures, les critiques dont le coup d'œil a quelque étendue, avoueront sans doute cette influence de nos opinions religieuses sur le talent de nos plus illustres écrivains. Mais peut-être on ne trouvera pas la même justesse dans toutes les observations du cit. Chateaubriand, ou du moins quelques-unes ne seront admises qu'avec des restrictions nécessaires. On lui accordera difficilement que les machines poétiques tirées du christianisme puissent avoir le même effet que celles de la mythologie. Il est vrai qu'il ne se dissimule point les objections qui se présentent contre ce système.

« Nous avons à combattre, dit-il, un des plus anciens préjugés de l'école. Toutes les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'Art poétique qui nous condamnent. » Après cet aveu, il compare sous le point de vue poétique, le ciel des chrétiens à l'olympe, le tartare à notre enfer, nos anges aux dieux subalternes du paganisme, et nos saints à ses demi dieux.

On ne peut sans doute assigner de bornes au génie. Ce que Boileau jugeait impraticable, sera peut-être tenté quelque jour avec succès. Milton, à qui le goût fait tant de reproches, montre pourtant jusqu'à quel point la majesté

des livres saints élève l'imagination poétique. Mais est-ce assez pour justifier l'opinion de ceux qui

> Pensent faire agir Dieu, les saints et les prophètes,
> Comme les dieux éclos du cerveau des poëtes?

En effet, si Milton est sublime, ce n'est point quand il peint la Divinité reposant dans elle-même, et jouissant de sa propre gloire au milieu des chœurs célestes qui la chantent éternellement. Alors le poëte est gêné par la précision des dogmes théologiques, et son enthousiasme se refroidit. C'est dans le caractère de Satan qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. On en devine bientôt la raison. C'est que Satan déchiré par l'orgueil et le remords, par les sentimens opposés de sa misère présente et de son antique gloire, a précisément, et même à un plus haut degré, toutes les passions des Dieux de la mythologie. C'est un sujet rebelle qui rugit dans sa chaîne; c'est un roi détrôné qui médite de nouvelles vengeances; en un mot, c'est, avec des traits plus hardis, un Encelade frappé de la foudre, un Prométhée qui défie encore Jupiter sur le roc où l'enchaîne la nécessité. Quelques traits de ce personnage avaient été indiqués dans les prophètes, mais d'une manière assez vague pour que l'auteur moderne, en le peignant, eût toute la liberté nécessaire à l'in-

vention poétique. Satan, tel qu'il est conçu par Milton, ne prouve donc rien contre ces vers de Boileau :

**De la foi d'un chrétien les mystères terribles,**
***D'ornemens égayés* ne sont point susceptibles.**

Remarquez bien cette expression *d'ornemens égayés.* Boileau l'a placée encore plus haut, en parlant de l'effet heureux des fables anciennes dans la poésie épique.

**Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,**
**Le poëte *s'égaye* en mille inventions.**
**Orne, élève, *embellit*, *agrandit* toutes choses,**
**Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.**

Mais ces fleurs ne croissent que sur les autels d'une religion douce et riante. La majesté du christianisme est trop sévère pour souffrir de tels ornemens. Si on veut *l'embellir*, on la dégrade. Comment *agrandir* ce qui est infini? Comment *égayer* une religion qui a révélé toutes les misères de l'homme ? D'ailleurs, le christianisme a des traditions précises et des dogmes invariables, dont ne s'accommode point un art qui ne vit que de fictions. Si la mythologie fut si favorable aux poëtes, c'est qu'elle était pour eux la source éternelle des ingénieux mensonges. Homère, Hésiode, Ovide, racontent souvent, avec des circons-

tances très-diverses, les généalogies et les aventures de leurs dieux. La variété de leurs récits favorise singulièrement l'essor et l'indépendance de l'imagination. Ces dieux qu'elle enfanta se prêtent à tous ses caprices, et se multiplient même quand il lui plaît. Longtemps après Homère, Apulée raconte la fable de Psyché ; soudain Vénus a une rivale, et l'Olympe une déesse de plus. On sent que de telles licences sont interdites dans une religion où tout doit inspirer le respect et combattre les sens, où les faits et la doctrine sont immuables comme la vérité.

Mais si la gravité du christianisme ne peut descendre jusqu'aux jeux de la mythologie, celle-ci, au contraire, prenant toutes les formes du génie poétique dont elle est la fille, peut imiter les effets majestueux du christianisme (1). Je suppose qu'on eût un poëme épique de Platon, qui, comme on sait, voulut, dans sa jeunesse, être le rival d'Homère, et qui ne fut le premier des philosophes qu'après avoir essayé vainement d'être le premier des poëtes. Croit-on qu'il n'eût pas su introduire dans les fictions mythologiques quelques-unes de ces idées sublimes qui semblaient presque

---

**(1) On peut douter de cela, sur-tout dans l'éloquence et dans la poésie dramatique.**

*Note des Editeurs.*

chrétiennes aux premiers Pères de l'Eglise (1)? Et ce que Platon n'a pas fait, ne fut-il pas exécuté plus d'une fois par Fénélon ? L'élysée, par exemple, tel qu'il est peint dans le Télémaque, n'appartient point au système du paganisme, mais à celui d'une religion qui n'admet qu'une joie sainte et des voluptés pures comme elle (2). M. de Chateaubriand l'observe lui-même avec d'autres critiques. On retrouve, en effet, dans cette description, les élans passionnés d'une ame tendre qui portait l'amour divin jusqu'à l'excès ; mais ce morceau n'est pas le seul où l'auteur a répandu l'esprit du christianisme. Je n'en indiquerai qu'un autre exemple.

Le fils d'Ulysse, séparé quelque temps de Minerve, qui le conduit sous la figure de Mentor, est seul dans l'île de Chypre, en proie à toutes les séductions de Vénus et de son âge ; il est prêt à succomber. Tout-à-

---

(1) Sans doute un beau génie comme Platon aurait pu spiritualiser la mythologie ; mais sa divine imagination, en atteignant aux grandes idées métaphysiques, serait, par cela même, sortie de l'ordre des idées mythologiques, elle serait devenue presque chrétienne. L'auteur aurait donc pu réclamer en sa faveur l'exemple que le critique veut citer contre lui.

*Note des Editeurs.*

(2) *Voyez* la note suivante.

coup, au fond d'un bocage, paraît la fi
austère de ce même Mentor, qui crie d
voie forte à son élève : *Fuyez cette terre da
reuse.* Les accens de la divinité cachée ren
au cœur amolli du jeune homme son cou
et ses vertus. Il se réjouit de retrouver ‹
l'ami qu'il regrette depuis si long-temps;
Mentor lui annonce qu'il faut se quitter
çore, et lui parle en ces mots :

« Le cruel Métophis qui me fit esc
avec vous en Egypte, me vendit à des Ar
Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie,
leur commerce, voulurent se défaire de i
croyant tirer une grande somme d'un v
geur nommé Hazaël, qui cherchait un es
grec. Hazaël m'attend ; adieu, cher Téléma
Un esclave qui craint les dieux, doit si
fidellement son maître. »

Il y a des beautés de plusieurs genres
cet épisode. Tout le monde remarquera
peine que Minerve ne vient point sec
Télémaque quand il est captif aux extré
de l'Egypte, ou quand il combat Adrast
milieu de tous les dangers. C'est cont
volupté seule qu'elle accourt le défendre;
alors qu'il en a le plus grand besoin. Une
allégorie est belle, sans doute; mais le
cache des vérités plus sublimes encore. La
du maître des dieux, la sagesse divine
même se soumet sans murmure à tou
opprobres de la servitude, et les enn
par une pieuse résignation. N'est-ce pa

guiser, sous des noms mythologiques, ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne (1) ? et quelles plus grandes leçons peuvent être données au roi que veut instruire Minerve ! Elle lui apprend le respect qu'il doit à tous les hommes, en les montrant tous égaux devant le ciel, et sur-tout en acceptant elle-même les plus viles fonctions de la société. Mais lorsqu'elle réprime avec tant de soin l'orgueil de la puissance souveraine, voyez comme elle appaise les ressentimens séditieux de la mauvaise fortune, en inspirant à l'esclave la crainte des dieux qui récompenseront sa fidélité. Peut-on expliquer sous des images plus heureuses, toute l'harmonie sociale, et les devoirs réciproques des divers états qui l'entretiennent ? Ah ! sans doute ces instructions puisées à la source du *vrai* et du *beau*, sont dignes d'avoir pour interprète Minerve même, c'est-à-dire, l'intelligence qui gouverne l'univers. Comparez à cette morale si utile et si touchante, les maximes d'éducation qu'a trop répandues le style véhément et passionné de J. J. Rousseau ; lisez, sans prévention, Emile et Télémaque, et jugez la philosophie des deux siècles, indépendamment de tous les autres mérites de Fénélon.

---

(1) Oserons-nous faire remarquer que ces exemples sont plus en faveur du système que soutient l'auteur, que favorables à l'opinion du critique ?

*Note des Editeurs.*

On peut conclure de ces réflexions, que, dans le merveilleux de l'épopée, tous les avantages poétiques sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes que le christianisme, et peuvent quelquefois être aussi graves que lui.

M. de Chateaubriand fait encore d'autres reproches à la mythologie, et l'on ne dira pas qu'il les condamne par défaut d'imagination, car il en prodigue toutes les richesses dans le morceau suivant :

« Le plus grand et le premier vice de la mythologie, etc. » ( *Voyez tom. IV, pag.* 3 *à* 12.)

Je crois qu'en répandant sur ce chapitre l'éclat des plus vives images, l'auteur a confondu quelques objets qu'il faut distinguer.

Les esprits tournés à la contemplation religieuse, doivent sans doute se passionner pour tous les grands spectacles qui leur parlent de la puissance divine. Une piété tendre et vive peut accroître encore cet enthousiasme qui saisit le poëte à la vue des cieux, des mers et des campagnes ; je sais même que certains tableaux du christianisme s'associent très-heureusement aux scènes de la nature, et surtout à celles qui ont un caractère majestueux, touchant ou sublime. Le désert où sont ensevelies Thèbes, Palmyre et Babylone, me frappera d'une plus profonde émotion, si j'y vois la pénitence et la prière à genoux sur des ruines, si, dans quelque décombre de ces villes agitées autrefois par toutes les passions, un

un anachorète vit en paix avec Dieu, et médite sur la mort, aux mêmes lieux où tant de grandeurs coupables ont disparu. Le solitaire qui attend le lever du soleil sur le sommet du Liban, me rendra plus sensible à la merveille de la lumière et de la création renaissante, s'il répète, au retour du matin, le cantique où David célébrait les œuvres de Dieu sur la même montagne. C'est alors que les cieux et le firmament, *qui racontent la gloire de l'Eternel* (1), auront pour moi plus de grandeur que ceux où se promène le char d'Apollon. Mais il ne faut rien exagérer; plus le christianisme est sublime, moins il lui faut chercher des beautés qui ne sont pas les siennes, et dont il n'a pas besoin. Est-il vrai, par exemple, que *lui seul, en chassant les Faunes, les Satyres et les Nymphes, ait rendu aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie; qu'il ait exhaussé le dôme des forêts, et qu'il les ait remplies d'une divinité immense, etc. etc.?* Mais les bois du Druide n'avaient-ils pas ce caractère solennel et sacré? Ne sait-on pas que l'ancien peuple celte n'avait que des dieux immatériels et invisibles, et qu'il donnait ordinairement leur nom à l'endroit le plus caché des forêts, comme nous l'apprend Tacite? Il n'adorait qu'en esprit ce lieu plein d'une majesté cachée, et

(1) *Cœli enarrant gloriam Dei.*

n'osait même y lever les yeux : *lucos ac nemora consecrant, deorumque nominibus appellant secretum illud , quod solâ reverentiâ vident* (1)(*). Or, malgré tous les anathèmes que prononce M. de Chateaubriand contre la mythologie , je pense qu'un homme né avec un aussi beau talent que le sien, eût pu trouver le même enthousiasme et les mêmes rêveries dans ces bois de Delphes , où les antres, les trépieds et les chênes étaient prophétiques.

---

(1) *De moribus Germanorum.*

(*) M. de Chateaubriand ne veut pas prouver ici que la religion chrétienne est la source de la poésie descriptive , mais que la mythologie détruisait ce genre de poésie ; et, comme le critique : il apporte pour preuve que les peuples qui ne connaissaient pas la mythologie , avaient une poésie descriptive. Voici les propres paroles de l'auteur.

« Quant à ces dieux vagues que les anciens plaçaient dans les bois déserts et sur les sites agrestes, ils étaient d'un bel effet sans doute ; mais ils ne tenaient plus au système mythologique : l'esprit humain retombait ici dans la religion naturelle. Ce que le voyageur tremblant adorait en passant dans ces solitudes, était quelque chose d'*ignoré*, quelque chose dont il ne savait point le nom , et qu'il appelait la *Divinité du lieu* : quelquefois il lui donnait le nom de Pan , et Pan était le *Dieu universel.* Ces grandes émotions qu'inspire la nature sauvage, n'ont point cessé d'exister , et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité.

» Enfin , il est si vrai que l'*allégorie physique* ou *les dieux de la fable*, détruisaient les charmes de

La Fable ne disait-elle pas que deux aigles, envoyés par Jupiter, et partis des extrémités du monde, en volant avec une égale vitesse, s'étaient rencontrés au milieu de l'univers, dans l'endroit même où le temple de Delphes avait été bâti ? C'était là que la divinité toujours présente, recevait les hommages de toutes les nations; c'est de là qu'elle jetait un coup-d'œil égal sur toutes les parties de la terre soumise à son empire. D'aussi belles traditions pouvaient, sans doute, inspirer le poëte, et ce lieu chéri des Muses était, comme on voit, sous l'influence immédiate du ciel. Des crayons vulgaires ont trop usé, j'en conviens, les images mythologiques; mais le peintre aimera toujours l'attitude de ce fleuve appuyé sur son urne couronnée de fruits. Et que d'idées morales les anciens savaient attacher à ces emblêmes poétiques! Inachus était un roi bienfai-

---

la nature, que les anciens n'ont point eu de vrais peintres de paysage, par la même raison qu'ils n'avaient point de poésie descriptive. Or, chez les autres peuples idolâtres, qui ont ignoré le système mythologique, cette poésie a plus ou moins été connue; c'est ce que prouvent les poëmes Sanscrit, les contes Arabes, les Edda, les chansons des Nègres et des Sauvages. Mais, comme les nations infidelles ont toujours mêlé leur fausse religion (et par conséquent leur mauvais goût) à leurs ouvrages, ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité. »

*Note des Editeurs.*

sant, ami de son peuple, dont il était aimé. Près d'expirer, il demande aux dieux de rendre sa mort utile à ses sujets. Les dieux exaucent sa prière, ils le changent en fleuve, et sous cette nouvelle forme, ses eaux versent encore l'abondance au pays dont ses vertus avaient fait le bonheur. De telles fables feront toujours les délices du genre humain. M. de Chateaubriand a trop de sentiment et d'imagination pour briser l'urne d'Inachus, et pour ne pas aimer sa métamorphose.

Quant à la poésie descriptive, les anciens n'en ont jamais fait un genre à part, ils l'ont sagement mêlée au tissu d'une composition épique ou didactique. Je crois qu'à cet égard ils méritent des éloges, et non des reproches (1).

---

(1) C'est ce que dit l'auteur lui-même dans une de ses notes.

« Nous ne voulons qu'éclaircir ce mot *descriptif*, afin qu'on ne l'interprète pas dans un sens différent que celui que nous lui donnons. Quelques personnes ont été choquées de notre assertion, faute d'avoir bien compris ce que nous voulions dire. Certainement les poëtes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs*; il serait absurde de le nier, sur-tout si l'on donne la plus grande extension à l'expression, et qu'on entende par-là des descriptions de vêtemens, de repas, d'armées, de cérémonies, etc. etc.; mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre : en général, les anciens ont peint les *mœurs*, nous peignons les *choses*; Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite les *bergers*, et Thomson

Mais cette question mériterait un article tout entier; et celui-ci est déjà trop long. Au reste, le progrès des sciences naturelles, plus que le christianisme, a dû nécessairement agrandir pour les modernes, le spectacle des phénomènes de la nature (1). Quand le télescope de Galilée et d'Herschel recule les immensités du ciel, il faut bien que l'Olympe s'abaisse;

---

les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau; mais ils n'ont jamais représenté nuement, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts: c'est tout ce que nous prétendons dire ici. Peut-être objectera-t-on que les anciens avaient raison de regarder la poésie descriptive comme l'objet *accessoire*, et non comme l'objet *principal* du tableau; je le pense aussi, et l'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains, et qu'il a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existait pour les anciens. »

*Note des Editeurs.*

(1) Cela est vrai, mais parce que la religion des chrétiens ne s'oppose pas à ces connaissances physiques, tandis que chez les anciens, quoiqu'il y eût certainement de grands philosophes et de grands géomètres, la mythologie ou la religion des peuples était un obstacle invincible à voir la nature telle qu'elle est.

*Note des Editeurs.*

et c'est alors que la Muse de l'épopée s'égarant avec Newton *dans des soleils sans nombre et des mondes sans fin*, s'écrie avec un enthousiasme digne de ces nouveaux prodiges :

**Par-delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.**

Mais si tout le monde n'apperçoit pas également les beautés poétiques du christianisme, personne ne conteste ses bienfaits, et c'est en les peignant que l'auteur est sur-tout admirable. On me saura gré de citer encore la peinture d'un religieux allant annoncer la sentence aux criminels dans les prisons.

« On a vu, dit-il, dans ces actes de dévouement, etc. » (*Voyez tom. VII, p.* 193 *à* 195.)

Le lecteur impartial ne trouvera point qu'on ait trop loué l'ouvrage qui renferme de pareilles beautés. Les opinions courageusement professées par l'auteur, lui obtiendront encore plus d'estime que son rare talent. Il est juste en effet que la faveur publique environne les écrivains qui remettent en honneur les principes sur lesquels repose l'ordre social. C'est ainsi qu'en Angleterre, après les ravages produits par les funestes doctrines de *Hobbes*, de *Collins* et de *Toland*, on accueillit avec enthousiasme les livres où le docteur *Clarke* développa les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame. Les Anglais tout pleins encore des souvenirs de la guerre civile, et long-temps divisés par les controverses

politiques, se réunnent tous pour bénir l'écrivain qui leur donnait des espérances éternelles, et qui venait enfin justifier cette providence qu'avaient fait méconnaître à quelques-uns les succès du crime et le long règne de l'anarchie.

L'empereur Marc-Aurèle, en remerciant les Dieux de tous les bienfaits qu'ils avaient répandus sur lui dès ses premières années, met au nombre de leurs plus grandes faveurs son peu de goût pour les fausses sciences de son siècle. *Une grande marque du soin des immortels pour moi*, c'est, ajoute-t-il, *qu'ayant eu une très-grande passion pour la philosophie, je ne suis tombé entre les mains d'aucun sophiste, que je ne me suis point amusé à lire leurs livres ni à démêler les vaines subtilités de leurs raisonnemens.* Heureux dorénavant les souverains et les peuples qui pourront se rendre le même témoignage ! A mesure que les écrits des sophistes auront moins de partisans, l'auteur du *Génie du Christianisme* en trouvera davantage. — Au reste, il a déjà eu la double gloire de soulever contre lui et des critiques obscurs et des critiques distingués. Ces derniers sont, à mon sens, ceux dont il doit être le plus fier. Un ouvrage n'est point encore éprouvé quand il triomphe des censures de Visé et de Subligny ; mais sa gloire est complète quand il résiste aux dégoûts de Sévigné et aux épigrammes de Fontenelle.

Il ne m'appartient point de marquer le rang de cet ouvrage ; mais des hommes dont je respecte l'autorité, pensent que le *Génie du Christianisme* est une production d'un caractère original que ses beautés feront vivre, un monument à jamais honorable pour la main qui l'éleva et pour le commencement du 19.^e^ siècle qui l'a vu naître.

FONTANES.

---

## *Extrait d'un article sur* René, *inséré dans le Mercure du 15 floréal an 10.*

DANS l'extrait que nous avons donné du *Génie du Christianisme*, nous avons annoncé un second extrait (1) de *la partie littéraire et critique de cet ouvrage* : en attendant que l'auteur du premier remplisse sa promesse, on nous saura gré de faire connaître l'épisode de *René*. Cet épisode, qui rappelle tout le talent d'*Atala*, et qui même lui est préféré par plusieurs gens de goût, est compris dans cette partie littéraire. On peut aussi le considérer comme un petit ouvrage à part. L'auteur

(1) Le second extrait dont il est ici question, forme la seconde partie de la critique qu'on vient de lire.

*Note des Editeurs.*

de *René* a voulu peindre cet orage intérieur et cette espèce de fermentation sourde qui travaille le jeune homme avant que ses passions se soient fixées sur un objet. Dans une telle disposition, la solitude devient funeste, surtout lorsqu'elle n'est pas habitée avec la religion : alors la paix et le silence ne servent qu'à redoubler l'énergie malheureuse du cœur humain ; c'est ce que l'auteur s'attache principalement à développer. Il prouve encore, contre les sophistes, qu'il y a telles circonstances de la vie, où le cœur trompé dans ses affections, et la vertu fatiguée de ses combats, ne peuvent trouver de repos que dans les abris du cloître.

Le personnage que l'on met en scène, est le même René auquel Chactas raconte ses aventures dans *Atala*.

Ce jeune homme, qui s'était marié pour se conformer aux mœurs des Sauvages, paraît consumé d'une grande tristesse, et mène une vie errante dans les bois. Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire à la Nouvelle-France, voudraient connaître le secret de son cœur ; mais il résiste à toutes leurs prières : enfin il cède ; ils vont un jour ensemble sur les bords du Meschacebé, et le jeune homme commmence ainsi : (*Tom. III, pag.* 221, *lig.* 14, *jusqu'à la fin de la page.*)

Il décrit ensuite les premières sensations de son enfance. (*Page* 222, *lig.* 21, *à pag.* 225, *ligne* 6.)

Le père de René meurt ; celui-ci abandonné à lui-même, et poussé par un vague instinct, se met à voyager. (*Pag.* 229, *lign.* 19, *à pag.* 230, *lig.* 14.)

Après avoir visité plusieurs peuples, sans rien trouver qui remplisse le vide de son cœur, il revient dans sa patrie. Pendant quelque temps il essaye des distractions d'une grande ville ; mais ses dégoûts qui s'en augmentent le poursuivent dans la solitude.

C'est alors que l'auteur, entrant plus avant dans son sujet, montre le jeune homme aux prises avec toutes les puissances de son imagination. (*Page* 245, *lig.* 18, *jusqu'à page* 251, *lig.* 14.)

On n'avait pas encore, je crois, trouvé des couleurs aussi vraies pour un état de l'ame tellement orageux et indéfini qu'il se dérobe à la pensée même de celui qui l'éprouve.

Enfin, René, après avoir consumé inutilement tous les désirs de son cœur, arrive au dernier dégoût de la vie : il songeait à s'en délivrer, lorsque sa sœur, qui a deviné ce projet funeste, vient le surprendre dans sa retraite. (*Page* 255, *lig.* 20, *jusqu'à page* 256, *lig.* 8.)

Pendant quelques mois qu'Amélie passa avec son frère, elle parvint à mettre un peu de paix dans ce cœur troublé ; mais un jour elle s'échappe tout-à-coup, laissant une lettre où elle explique sa résolution. On remarquera sans doute cette lettre à-la-fois si chaste et si

passionnée, où l'amour semble avoir concentré ses accens, et se laisse deviner sous le voile de la religion. Amélie apprend à son frère qu'elle va se consacrer à Dieu dans un cloître; René, surpris d'une telle résolution, part pour l'en détourner. ( *Page 266, lign. 7, à page 276, lign. 6; et page 278, lign. 11, à la fin de l'épisode, page 291.*)

Nous n'avons pas voulu interrompre l'auteur pour faire remarquer ses beautés. Il n'est personne qui n'ait senti le charme douloureux de cette dernière visite au château paternel; de cette lettre où Amélie décrit la paix et les consolations qu'elle a trouvées aux pieds des autels, etc. Mais ce roman doit sur-tout plaire aux lecteurs qui conservent quelques souvenirs de l'âge d'inquiétude et des passions naissantes qu'on a voulu peindre; ils y verront leur propre cœur deviné pour ainsi dire, et jusqu'aux nuances de leur existence confuse, fixées dans ces tableaux éloquens. Peut-être même que, jugeant ce petit ouvrage d'après le mérite de la composition et des difficultés vaincues, ils préféreront aux amours de Chactas, les rêveries du jeune René. D'ailleurs, la moralité est tout-à-fait neuve, et malheureusement d'une application très-étendue. Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de Rousseau, qui ont cherché le bonheur loin des affections naturelles du cœur et des voies communes de la société. La brusque réprimande du Missionnaire

donne un grand effet à cette moralité, et fait mieux ressortir la triste vanité de ces jeunes gens qui se sont imaginé que la bizarrerie était inséparable du génie, et qui ont commencé par la bizarrerie en attendant le génie.

Au reste, le sujet de *René* n'est qu'un des points de vue de cette partie littéraire dont nous devons rendre compte. Elle en offre plusieurs autres qui paraîtront aussi neufs que féconds ; mais leur examen se rattache aux questions les plus intéressantes de la littérature, et il ne faut pas trop se hâter de juger le résultat de plusieurs années de travail et de méditation.

Ce serait peut-être le lieu de répondre à quelques personnes qui affectent de regarder le *Génie du Christianisme* comme un ouvrage de circonstances. Assurément on n'avait pas encore vu d'ouvrage de circonstances en cinq volumes ; et une semblable nouveauté devrait exciter au moins quelques doutes, si l'on ne savait que ce livre, dont l'auteur a eu le courage de brûler successivement deux éditions, fut publié, pour la première fois, à Londres, en 1798. On conviendra cependant qu'il est heureux pour l'auteur que les opinions de son livre paraissent conformes à l'esprit du gouvernement. et que ses espérances, à l'instant même où il les exprimait, aient été réalisées.

P. M.

*Article*

## *Article inséré dans le Mercure du 4 thermidor an 11, par M. Guénau, sur les nouvelles éditions du* Génie du Christianisme.

Un homme célèbre a dit du *Génie du Christianisme*, « que le plus mince littérateur en corrigerait aisément les défauts, et que les plus grands écrivains en atteindraient difficilement les beautés » (1). Ce jugement explique assez bien la fortune de cet ouvrage depuis qu'il a paru ; l'admiration et l'enthousiasme qu'il a excités, les critiques de détail et les plaisanteries qu'il a essuyées, et le zèle également actif des admirateurs et des détracteurs. Au milieu de cette controverse, qui continue toujours pendant que les éditions se multiplient, s'il y a quelque chose de parfaitement prouvé et hors de toute discussion, c'est le succès de l'ouvrage ; et il semble, au premier abord, qu'il devait dispenser l'auteur d'en écrire la défense.

Il avait suffisamment répondu aux critiques de détail, par les heureux changemens qui rendent cette édition si supérieure aux précédentes ; il ne devait point répondre aux plai-

(1) M. Necker.

santeries, car les plaisanteries et les grandes pensées sont dans deux mondes différens, et ne se rencontrent jamais.

Mais l'auteur du *Génie du Christianisme* ambitionnait une autre gloire que celle du talent ; et lorsqu'il l'a obtenue, lorsqu'à l'aide de tableaux pleins de charme et de grandeur, il a ménagé une heureuse réconciliation entre l'opinion publique et les vérités utiles ; lorsque ces vérités, qui étaient hardies au moment où elles furent rappelées, sont aujourd'hui reconnues et respectées de tous les bons esprits : alors, si des hommes également ennemis des lettres et de la société, veulent ternir cette gloire innocente ; s'ils emploient contre l'auteur les mêmes moyens qu'ils ont de tout temps employés contre le christianisme; s'ils affectent de se méprendre sur ses véritables intentions, et que la critique dégénère en calomnie, son devoir l'oblige de la repousser : sa réputation devient inséparable de la cause qu'il défend.

Telle doit être l'unique défense, tel est aussi l'unique objet de celle qui accompagne les nouvelles éditions du *Génie du Christianisme :* on n'y trouve point le ton de la plupart des critiques littéraires, où l'envie est aux prises avec l'amour-propre : et sans doute on saura gré à M. de Chateaubriand d'avoir renouvelé l'exemple de ces discussions franches et polies, qui font assez d'honneur aux juges que

l'on s'est choisis, pour supposer qu'ils s'intéressent à la vérité.

C'est avec le ridicule et la malveillance qu'on l'attaque ; c'est avec la simplicité et la modération qu'il se défend, mais aussi avec les armes d'une logique sévère et pressante, une sagesse de style, et même une sobriété d'imagination, qui, de la part de l'auteur du *Génie du Christianisme*, est une grande preuve de désintéressement.

On voit donc qu'il adresse cette défense aux lecteurs de bonne foi, et c'est dire assez qu'elle ne persuadera point le plus grand nombre des détracteurs de son ouvrage. Après tout, ce n'est pas un si grand malheur, puisque l'on doit plutôt se prévaloir de leurs critiques que les réfuter. Si l'on entre dans le fonds de ces critiques, on ne peut s'empêcher de voir qu'elles sont plutôt dirigées contre le succès que contre l'ouvrage lui-même : il aurait fallu, pour contenter ces amis sévères de la vérité, que l'auteur eût écrit précisément de manière à n'être point lu ; qu'il se fût resserré dans les formes de la scholastique et de la théologie ; mais sur-tout qu'il eût beaucoup déclamé contre l'hérésie et l'incrédulité : on avait à lui opposer des épigrammes, des bons mots, de fades bouffonneries qui se trouvent partout ; et c'était une grande avance pour des hommes qui, depuis près d'un demi-siècle, se font une loi de les répéter avec tout autant de plaisir et de gaieté.

Peut-être même quelques lecteurs trouveront que M. de Chateaubriand a trop fait pour éviter ces anathèmes philosophiques : telle est l'extrême difficulté de ces temps où le ridicule et la mauvaise foi ont établi des convenances plus rigoureuses que celles de la raison, que l'on risque trop souvent d'y sacrifier une partie de la vérité, en ménagemens pour la vérité. Une critique pieuse, mais impartiale, a pu lui reprocher des inexactitudes, des faits hasardés, et même quelques tableaux où les sentimens légitimes sont trop voisins des passions dangereuses. Mais en relevant des imperfections inévitables dans le premier jet d'une si vaste composition, cette même critique, lorsqu'elle a été sincère, s'est empressée de rendre justice aux intentions de l'auteur ; et à l'époque de dégoût et de sécheresse où nous sommes parvenus ; lorsque toutes les opinions sont comme arrêtées au terme de l'indifférence ; lorsqu'on ne pouvait les agiter de nouveau sans troubler la paix, elle l'a félicité d'avoir intéressé l'indifférence, sans réveiller les haines ; de n'avoir défendu la religion que par sa beauté, et de n'avoir triomphé, pour ainsi dire, que par des enchantemens.

Ceux donc qui ont blâmé le genre de cette apologie, n'ont tenu compte ni des hommes, ni des circonstances ( et c'est ce que M. de Chateaubriand a victorieusement démontré ) ; mais il me semble qu'ils n'ont pas connu davantage toute l'étendue et toutes les ressources

d'un sujet qui embrasse l'Univers entier, où même l'Univers n'entre que pour une partie. Il est impossible en effet de considérer le christianisme dans tous les rapports qu'il établit, sans reconnaître que l'on ne peut séparer sa force de sa beauté, ses preuves de ses bienfaits, sa morale de son culte; en un mot, ce qu'il a de sensible, de ce qu'il a d'intellectuel.

Si je lui demande des preuves sur l'existence d'un Dieu, premier fondement de toute morale et de toute croyance, il me renvoie aux merveilles de la nature et à la magnificence de l'ouvrage qui atteste la sagesse et la toute-puissance de l'Ouvrier. Si j'examine ses dogmes et ses mystères qui fixent la légéreté de l'esprit en accablant la raison, il me montre les sacremens qui en appliquent les bienfaits, les solennités et les cérémonies touchantes de son culte, qui en expliquent les intentions. Si je recherche ce qu'il a fait pour le bonheur des hommes et pour la consolation de leurs maux, toute la terre publie ses bienfaits; l'imagination ne peut comprendre tous les dévouemens qu'il a inspirés, toutes les institutions qu'il a fondées, tous les maux qu'il a prévus, et les inventions de la charité aussi multipliées que nos besoins et nos misères. Si je veux connaître son influence sur les progrès des arts et de la société, je vois le christianisme ouvrant les sources de l'antiquité, sans laquelle nous serions si peu de

chose, conservant la tradition des lettr milieu des sombres révolutions de l'Ei moderne, établissant insensiblement le public qui la gouverne aujourd'hui ; e: mot, la civilisation avec les arts, la pol et l'humanité, parcourant l'Univers, pré du flambeau de la religion.

Veut-on enfin étudier le christianisme ses antiquités, dans ses souvenirs, dans la suite de son histoire, qui se sert à même de preuve ? il offre tout ce qui peut mer l'esprit et agrandir la pensée. Son ori aussi ancienne que le monde, nous ap aux berceaux d'Eden, où se déclarer destinées du genre humain. L'imaginati plaît dans ces lointains, où l'on déc les tentes des patriarches et leurs trour errans. Un puits, une vallée fertile en rage, mérite d'occuper l'histoire de ces reux temps de simplicité. Ces vénérables teurs qui saluaient de loin le Messie par désirs, fixent la patrie de leur postérité la terre promise, en y laissant leurs tomb Les enfans des Hébreux repassent ce f chéri que leurs pères avaient traversé bâton de voyageur à la main : ils retrou la caverne de Mambré et le chêne des pl à l'ombre duquel fut ensevelie la nor de la tendre Rebecca. Bientôt ils devier une société qui passe par toutes les fo de gouvernement et par tous les dévelc mens de la civilisation ; et l'histoire

peuple qui reçut à-la-fois, et pour toujours, des lois, des mœurs et des usages, offre autant de maximes applicables au gouvernement de la société, que de préceptes utiles à la conduite de l'homme. Ce peuple immuable et pur dans ses traditions, au milieu des empires qui se succédaient autour de lui, et dont il conservait les dates; au milieu de ses propres malheurs, au milieu de ses prévarications mêmes, marquait l'espèce de grandeur qui lui avait été promise, et l'intégrité de la doctrine qu'il conservait pour une postérité qu'il devait méconnaître. Mais les vérités vont succéder aux figures : il se fait une alliance entre les deux testamens; les prophéties deviennent l'histoire. L'antique Troye ne subsiste plus que dans de beaux chants; Sion, l'antique Sion subsiste toujours; c'est une cité mystique placée entre le temps et l'éternité, qui unit les choses de la terre aux choses du ciel, et l'histoire des hommes aux merveilles de la foi. Il se découvre un nouvel ordre de choses, plus rapproché des besoins de notre cœur, et plus élevé au-dessus des facultés de notre intelligence, plus évident et plus incompréhensible; c'est cette alliance et cet enchaînement qui frappaient Bossuet d'une admiration à laquelle la force et la magnificence de son génie ne pouvaient suffire. En nous élevant avec lui jusqu'à ces hauteurs où il est si grand, la suite de la religion paraît comme une route mystérieuse que les prophéties

éclairent successivement, et dont le reste est encore couvert de nuages prophétiques.

En un mot, le christianisme, considéré dans sa doctrine, dans sa morale, dans ses institutions, dans ses bienfaits, dans ses preuves, dans son histoire, etc.) offre par-tout, et avec une richesse inépuisable, de saines maximes pour la conduite de la vie, des sentimens pour le cœur, des tableaux pour l'imagination, de simples raisonnemens pour les intelligences ordinaires, de hautes considérations pour les esprits supérieurs.

Ces réflexions ont été faites mille fois avant nous, et sans doute dans ces temps de contradiction qui sollicitent si puissamment l'essor de la vérité, le sujet du *Génie du Christianisme* s'est offert à plus d'un esprit. Mais si le germe des mêmes pensées se rencontre à-peu-près dans tous les esprits, toutes n'y deviennent pas également sublimes et fécondes; et après avoir montré le christianisme comme le fondement de la seule morale utile aux hommes, comme le lien et le conservateur des sociétés, il n'appartenait pas à tous de le montrer encore comme la source de ce qu'il y a de plus élevé et de plus délicat dans les arts de l'intelligence.

La religion chrétienne a fait connaître aux hommes de nouvelles vertus; elle a frappé de ses anathèmes des vices qui étaient des vertus anciennes; en un mot, elle a changé les mœurs, et par une conséquence naturelle,

elle devait changer la littérature qui est l'image et comme l'expression des mœurs. En opposant plus de résistance aux passions, elle a donné plus d'énergie aux accens qui la rappellent, et aussi plus de vérité aux scènes qui la représentent; car en apprenant à les combattre, elle apprend à les connaître; il n'y a même que ceux qui les combattent qui en connaissent toute la puissance.

Cette idée si simple a fourni à l'auteur une sorte de poétique chrétienne. On l'a déjà suivi dans cette immense revue de tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, où il compare successivement entre elles les productions du même genre, rapproche les détails de la composition, oppose les caractères des personnages, et par-tout fait ressortir les différences ou même les simples nuances qui séparent les anciens des modernes; quelquefois même, dans les conceptions modernes, soulève avec un art ingénieux le voile de mythologie dont elles sont enveloppées, nous montre les inspirations du christianisme dans la conduite de Mentor, ou démêle les soupirs de la mère chrétienne au milieu des gémissemens d'Andromaque. Parmi la foule d'apperçus que présente cette poétique si nouvelle et si pleine de tous les germes d'invention, on a reproché à l'auteur plusieurs conséquences forcées des principes qu'il avait si heureusement établis. Ses opinions sur la poésie descriptive en particulier, lui ont attiré

plusieurs critiques également recommandables par la politesse et les talens de leurs auteurs. Mais il n'est plus permis aujourd'hui de revenir sur toutes ces difficultés qui ont été résumées et suffisamment éclaircies dans ces dissertations (1), où les talens, les lumières et la politesse se trouvent réunis à toute l'autorité d'un juge, et que l'on relit toujours comme des pages choisies qui honorent les lettres françaises.

Cependant, pour nous en tenir à la poésie descriptive, il nous semble que l'auteur avait assez indiqué, par ses propres exemples, ce que peut-être il n'avait pas assez developpé dans la théorie. On ne peut en effet parcourir cette suite de tableaux où il prodigue avec tant d'abondance les couleurs et les richesses de la poésie, sans être frappé de ce caractère d'immensité et de magnificence qu'ils doivent à l'influence du christianisme ; il est impossible de le méconnaître dans cette description de l'*antique abbaye de Saint-Denys*, que les derniers changemens de l'auteur rendent presqu'entièrement nouvelle.

« L'abbaye gothique où se rassemblaient les grands vassaux de la Mort, ne manquait pas de gloire ; les trésors de la France étaient

---

(1) Voyez ci-devant *page* 193, les extraits du *Génie du Christianisme*, par M. de Fontanes.

à ses portes, etc. » ( *Tom. VII, p.* 112, *jusqu'à la fin du chapitre.* )

On aurait pu, sans doute, choisir un autre exemple de description que ce passage, où l'auteur anime les scènes de la mort de tout ce que l'éloquence a de plus dramatique. *Les ruines des monumens chrétiens*, et *les ruines des temples de la Grèce*, nous auraient fourni des tableaux pleins de vie et de grandeur, comparés à des tableaux pleins d'êtres allégoriques, de graces et de variété. Mais l'embarras aujourd'hui serait d'en rappeler un qui ne fût pas dans la mémoire des connaisseurs. C'est surtout dans la solitude des temples et des tombeaux chrétiens, que le talent de l'auteur s'élève à ce caractère de tristesse et d'immensité, qui est la véritable poésie des ruines. Peut-être aussi ces descriptions n'ont-elles pour nous un intérêt si profond, que parce qu'elles réveillent des souvenirs plus récens, et que des impressions de douleurs encore toutes vives se mêlent naturellement aux magnifiques peintures et aux idées imposantes de l'antiquité.

Et qui ne déplore ce jour où toute une nation s'arma du marteau de la destruction contre les monumens de ses pères ? Qui ne croit entendre encore s'écrouler de toutes parts, ces temples noircis par les siècles, ces vieilles basiliques qui avaient reçu Charlemagne, Philippe-Auguste, Henri IV ; et tous ces restes de magnificences gothiques

en harmonie avec le ciel de la Gaule, ses sombres forêts de chêne, et la politesse inculte de ses guerriers ?

Le voyageur n'apperçut plus de loin ces tours consacrées qui s'élevaient dans les cieux, comme autant de témoignages pour la postérité ; et nos villes, dépouillées de leurs souvenirs, ressemblaient à des villes nouvellement bâties au milieu d'un nouveau monde. Les étrangers encore tremblans, qui abordaient sur la terre de France, voyant ces pierres sculptées, ces marbrès mutilés, et tous ces débris des arts dispersés sans honneur ; la pierre chargée d'épitaphes, devenue le seuil de l'hôtellerie ; le char de la moisson entrant sous les voûtes du sanctuaire : ne pouvaient croire qu'une destruction si grande et qui nous laissait si tranquilles, fût l'ouvrage de nos propres mains ; et, dans le trouble de leurs pensées, s'imaginaient que le monde avait été de nouveau traversé par ces antiques légions accourues des forêts de la Pannonie, qui, après avoir rompu l'effort de l'empire d'Occident, se montraient aux provinces désolées encore toutes couvertes de peaux de bêtes sauvages, et des lambeaux de la pourpre romaine. Mais bientôt le temps, dans sa marche inévitable, aura détruit jusqu'aux traces de nos fureurs. Les ruines mêmes vont périr : *Etiam periere ruinæ.* Le sol qui portait les monumens de nos ancêtres est converti en places publiques, décorées d'édifices modernes.

dernes. De nouveaux habitans y passent *en sifflant*, comme sur les villes maudites par les prophètes. Les petits enfans s'y réunissent sur le soir, et, dans leurs jeux, poussent des cris de joie sur la cendre des générations ensevelies. D'autres, plus indifférens, leur succéderont encore. Un moment de violence a fait l'intervalle de plusieurs siècles, et le jeune homme qui a été témoin de ces grandes catastrophes, est déjà comme un antiquaire et un homme précieux pour la tradition.

Mais nous devons montrer l'auteur du *Génie du Christianisme* sous un autre point de vue.

Des hommes accoutumés à voir l'intelligence humaine rangée par compartimens, et divisée par chapitres, ont séparé comme sans retour *l'imagination de la pensée*, et, de leur pleine autorité, ont distribué les dons de penser et d'imaginer, d'après leurs nomenclatures, ou plutôt d'après leurs prétentions secrètes : comme si toutes les opérations de l'intelligence, indifféremment, ne supposaient pas le concours et l'ensemble de ces facultés que nous avons si vainement distinguées, et qu'il ne fût pas aussi impossible, par exemple, de séparer *l'imagination de la pensée*, qu'une action d'un mouvement quelconque! Et pourquoi cette messagère de l'esprit, qui devance et prépare le travail de la réflexion, perdrait-elle son nom lorsqu'elle quitte les scènes de la nature et les jeux des passions humaines,

pour s'exercer sur des êtres abstraits ? Pourquoi celui qui, dans un tableau, aurait trouvé ce trait principal qui en décide tout l'effet, serait-il condamné à ne jamais connaître la justesse dans les rapports des choses, et la vérité dans les convenances morales ? Cependant c'est d'après cette prévention vulgaire contre un homme *à imagination*, que l'on a jugé quelques opinions de l'auteur du *Génie du Christianisme* sur les sciences exactes. Nous y arrêterons un moment le lecteur.

Depuis quelque temps on dispute volontiers de la prééminence des *lettres* sur les *sciences*, et du degré d'estime qu'elles doivent obtenir dans l'opinion publique. Ces sortes de discussions ne doivent point affliger; car elles supposent une rivalité, toujours heureuse, lorsqu'elle n'exclut personne. On peut donc prouver, tant qu'il plaira, que si l'on excepte les hommes de génie parmi les savans (et cette exception doit avoir lieu aujourd'hui comme autrefois), il y a moins de création dans leur travail, moins de participation de leur esprit, si l'on peut parler ainsi, qu'une sorte d'attention et d'assiduité toutes mécaniques. Les sciences et les mathématiques, dit-on communément, dessèchent l'imagination, c'est-à dire qu'elles la rendent paresseuse, et qu'elles l'occupent sans l'exercer. De là vient que la plupart, séduits par l'attrait assez naturel de ce repos occupé, s'engagent volontiers dans l'étude des formules et des

nomenclatures, et se procurent ainsi, par leur mémoire, une satisfaction que leur refuserait peut-être un travail plus actif de la pensée.

On peut démontrer encore que les lettres et les arts d'imagination n'exigent un naturel plus exquis dans ceux qui les cultivent, que parce qu'elles sont elles-mêmes d'une nature plus excellente; que les méthodes des sciences sont changeantes et sujettes à ces réformes que l'on appelle *progrès*, parce qu'elles ont pour objet un monde créé et fini, tandis que les principes des arts d'imagination sont immuables, parce qu'ils sont pris dans le cœur de l'homme qui est infini.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Certes, si la métaphysique est l'esprit de méthode, il y en avait plus autrefois qu'aujourd'hui. Jadis on élevait le jeune homme dans l'admiration des modèles anciens. L'étude de l'antiquité remplissait presqu'entièrement les longues années du premier âge; et cet emploi d'un temps si précieux était fondé sur des raisons qui subsistent toujours. Car l'amour du beau et le goût du naturel s'insinuent dans l'intelligence plutôt par une suite d'impressions, que par un effort d'attention et de mémoire, et le succès de ces impressions demande une fraîcheur dans l'imagination et des intervalles de repos, qui supposent nécessairement un long espace de temps. Quoi qu'il en soit, les hommes que préparait cette éducation heureuse, savaient unir l'enthousiasme,

la beauté des sentimens, et toutes les richesses de l'imagination, à cette sévérité de raisonnement et à cette force d'ensemble qui assurent une vie durable à leurs ouvrages. De nos jours on a cru pouvoir se passer de tout, avec la science de Condillac, et l'analyse a détruit jusqu'à la méthode.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Peut-être expliquera-t-on simplement la décadence des lettres par la nécessité des temps, qui fait succéder les sciences aux arts d'imagination, comme l'âge mûr à la jeunesse. Cette opinion est commode pour la paresse des esprits. Cependant s'il fallait l'admettre sans restriction, elle ne serait qu'une autre déclamation contre les sciences. Sans doute on ne peut nier la supériorité de l'érudition sur la science pour féconder le talent et l'imagination ; je veux dire, des vérités de temps et de mœurs sur les vérités de fait et de démonstration. Cependant le champ des sciences n'est point stérile pour les lettres. Si les talens médiocres y dégénèrent, si la mémoire embarrassée dans les nomenclatures et les méthodes arrête la marche de l'esprit ; les imaginations vigoureuses, semblables à ces eaux qui deviennent plus vives et plus pures à mesure qu'elles ont traversé plus d'obstacles, peuvent retirer de l'étude et des sciences, des rapports intéressans, des couleurs nouvelles et des harmonies heureuses.

Encore une fois, ce n'est point parce que l'histoire naturelle s'est enrichie de faits et de découvertes nouvelles, que l'on voit tant de poëmes didactiques et descriptifs, dont les tableaux le disputent aux définitions de Linné; poésies dépouillées de tout intérêt humain, théâtres déserts, représentations sans drame; mais c'est qu'on a perdu de vue les véritables rapports de l'homme dans l'Univers, et qu'on s'est accoutumé à ne plus le considérer que comme un objet d'histoire naturelle. Ce n'est point parce que les mathématiques sont parvenues à un tel degré de considération, qu'il n'est plus permis de les ignorer, que l'éloquence a perdu son onction et son pouvoir; mais c'est parce qu'on a méconnu des vérités qui, pour n'être point mathématiques, n'en sont pas moins certaines; c'est parce que l'on a voulu combattre la vérité avec l'image de la vérité.

« Mais, dit M. de Chateaubriand, il ne faut pas croire que notre sol soit épuisé : ce beau pays de France, pour prodiguer de nouvelles moissons, n'a besoin que d'être cultivé à la manière de nos pères; c'est une de ces terres heureuses où règnent les génies protecteurs des hommes et ce souffle divin qui, selon Platon, décèlent les climats favorables à la vertu. » Celui qui donne des espérances si consolantes les a justifiées, et montre le premier tout ce que peut le talent, en s'appuyant sur des principes plus heureux.

Il ne nous appartient pas de marquer l
place du *Génie du Christianisme :* ce soi
regarde la postérité, qui se venge presqu
toujours lorsqu'on devance ses arrêts. Si l'o
recueille cependant les suffrages éclairés qu
cet ouvrage a mérités depuis sa publication
on peut assurer que cette place ne sera pa
sans honneur. Par-tout on y retrouve c
caractère de magnificence et de sensibilité, d
tendresse et de grandeur, qui est le caractèr
distinctif du talent de son auteur. Mais il s
montre avec plus d'avantage encore dans ce
descriptions si éloquentes, dont l'intérêt e
varié à chaque instant par d'agréables rêveries
par des rapports inattendus, et par ces expres
sions sorties du cœur, qui donnent presqu
du mépris pour les saillies de l'esprit. Toute
fois ce plaisir n'est point stérile pour l'esprit
comme l'ont prétendu des hommes qui comp
tent les *idées*, et qui prennent pour telles le
tournures sèches et ambitieuses des penseur
modernes. Les belles images, les sentimen
profonds sont inséparables des fortes pensées
mais elles sont perdues pour ceux qui n'aimen
ni les sentimens profonds, ni les belles images
et disparaissent alors au milieu des richesse
d'une élocution abondante, comme les har
diesses d'expression se dissimulent dans le
artifices d'un style savant.

On a reproché avec plus de raison à l'auteu
du *Génie du Christianisme*, des incorrections
des négligences, et quelques expressions qu

sont triviales lorsqu'elles ne sont pas sublimes. En général, il s'abandonne plutôt aux inspirations de son talent et à la beauté de son sujet, qu'il ne se précautionne contre la critique; et il nous semble qu'il remplit avec moins de succès ces intervalles de la composition, dont l'unique intérêt consiste dans un certain degré d'élégance et de précision qui s'acquiert par le travail. On sent, d'ailleurs, qu'un essor aussi élevé entraîne des chutes et des inégalités nécessaires, et qu'il n'est pas possible de parcourir du même pas une carrière aussi étendue. Sans doute, pour oser la mesurer toute entière, il fallait une imagination agrandie par le spectacle des catastrophes de la société, et des scènes magnifiques de la nature. Semblable à ces vents féconds et puissans qui apportent de nouveaux germes et de nouvelles semences, elle a fourni des couleurs et des images à la poésie, des apperçus nouveaux aux talens qui se nourrissent d'imitations ou d'emprunts, des pensées favorites à ceux qui aiment à vivre avec eux-mêmes; en un mot, elle a favorisé, par les influences les plus heureuses, ce retour salutaire de l'opinion publique, qui se lassait depuis si long-temps dans des voies égarées.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

D. M.

*Extrait des Annales littéraires et morale* I.er *cahier an* 11, *par M. l'abbé* ( *Boulogne.*

Peu d'ouvrages ont eu un plus brillant succè et ont fait une plus grande sensation que *Génie du Christianisme*, soit que l'on se d goûte insensiblement des ouvrages marqués a sceau de l'impiété, soit qu'un sujet aussi p quant ait vivement intéressé la curiosité pub. que, soit plutôt que l'auteur ait imprimé s cette production un caractère d'originalité do. il n'a trouvé nulle part le modèle. Ce n'e pas que l'on n'ait parlé avant lui des beaut morales et même poétiques du christianism ce n'est pas que plusieurs écrivains n'eusse fait observer que la religion est la source ( la sensibilité et du véritable enthousiasme qu'il y a en elle quelque chose d'auguste de superbe qui donne de la hauteur aux pensée aux paroles de la magnificence; qu'elle e l'ame des vrais talens, comme elle est la pa sion des grands cœurs; que plus le gén s'approche d'elle, et plus il atteint la perfe tion; qu'elle seule peut véritablement l'al menter, tant par la sublimité des spectacl qu'elle présente, que par l'héroïsme des se timens qu'elle inspire; et que sous ce rappor les arts ne lui doivent pas moins que les vertu la science que la morale, les lettres que l

gouvernemens. Mais développer cette idée générale avec autant d'agrément que de profondeur, la suivre sous toutes ses faces, l'appuyer de tous les secours de l'érudition et de toute l'autorité de l'histoire; en faire un corps d'ouvrage où tout s'enchaîne mutuellement et tend au même but; l'appliquer à tous les genres de talens, à tous les genres de beautés, à tous les genres de services; suivre tous ces rapports secrets et toutes ces affinités harmonieuses qui se trouvent entre nos affections et notre croyance, entre les mystères du cœur et les mystères de la foi, entre la pureté du goût et la pureté de la morale, entre la perfection du génie et la perfection des vertus, entre les pratiques de l'homme chrétien et les devoirs de l'homme social; prouver par un enchaînement soutenu de faits et de principes, d'exemples et de préceptes, que le christianisme est éminemment la religion de l'orateur, du poëte, de l'ami tendre, de l'épouse chaste et fidelle, du grand capitaine, du grand législateur et du grand politique; qu'elle est aussi utile à celui qui obéit qu'à celui qui commande, à celui qui veut méditer qu'à celui qui veut agir, au contemplatif qu'à l'artiste; que l'homme enfin tient à Dieu par toutes ses facultés, et que le sentiment religieux retentit, pour ainsi dire, jusqu'à la dernière fibre de son cœur: voilà ce qui est neuf et original, ce qui appartient véritablement au talent de M. de Chateaubriand, et ce qui fait de son livre un

ouvrage qui, dans son genre, ne peut être comparé qu'à lui-même.

Cependant plusieurs personnes religieuses se sont effarouchées de cette manière trop humaine de présenter le christianisme. Elles ont craint que son auguste majesté n'en fût blessée, que l'autorité de ses preuves essentielles n'en fût affaiblie, et que son véritable esprit, bien supérieur à *son génie*, ne disparût devant *ses beautés*. Nous leur avons entendu dire que l'Evangile n'est nullement une poétique; qu'on ne fait point un cours de religion comme un cours de littérature; qu'il faut apprécier le christianisme par ses effets divins, et non par ses effets dramatiques; qu'il prend sa source de plus haut; qu'on doit juger de sa beauté, non par la sensibilité et l'imagination, mais par la sublimité de sa morale, et la véritable profondeur de ses dogmes; que, vu sous ce dernier rapport, il n'a point de *génie*, et que ce mot profane paraît le dégrader en l'assimilant de trop près à un don purement naturel, ou à une passion purement mondaine.

On peut répondre à ces personnes, dont les scrupules sont d'ailleurs respectables, que ces nouveaux rapports sous lesquels l'auteur présente le christianisme, sont plutôt une manière de l'envisager que de le prouver; qu'il le suppose déjà prouvé; qu'il ne le prouve ainsi que par une surabondance de droit; qu'il ne prétend pas nous donner ses *beautés poétiques et morales*, comme des preuves rigou-

reuses, mais seulement comme des preuves subsidiaires dont sa vérité et sa certitude n'ont nullement besoin ; que si l'on ne fait pas un cours de religion, comme un cours de littérature, on peut faire un cours de littérature pour faire aimer la religion ; qu'au surplus on peut parler sans inconvénient du *génie du Christianisme*, quand ce génie se montre tout fécond en immenses bienfaits et en magnifiques chefs-d'œuvre, et qu'il n'est pas même indigne de lui de se *passionner*, lorsque c'est pour ce beau, ce grand et ce sublime, dont il est, à-la-fois, et le principe et le modèle.

Et certes, c'est une assez belle *poétique* que celle où l'on montre que cette religion, appelée *barbare* par les sophistes, a cependant tiré l'Europe de la barbarie ; que cette religion *monacale* a cependant plus fait de bien, avec ses moines, que la philosophie avec tous ses académiciens, et qu'une poignée de missionnaires a plus contribué au progrès de la civilisation que n'aurait pu le faire une armée de mathématiciens et même de chimistes ; que cette religion, si dure et si inhumaine, a cependant formé en Europe tous les établissemens d'humanité ; que cette religion, toute occupée d'un autre monde, a cependant mieux que toute autre calculé les vrais intérêts de celui-ci ; que cette religion si humble, si ignorante, si remplie de minuties et de petitesses, a cependant rempli ce monde des

plus illustres productions du génie ; que loin d'en contenir l'essor, elle l'inspire et l'agrandit; que l'imagination y puise ses plus touchans tableaux, le sentiment ses émotions les plus exquises, l'intelligence ses plus hardies conceptions; et qu'enfin également pleine d'attraits et de lumières, toute vivante d'espérance et d'amour, elle enchante à-la-fois et la vie et la mort.

C'est une assez belle poétique, que celle où, par une opposition toute naturelle, l'on montre encore que, puisque cette religion, tant ridiculisée jusqu'ici, est néanmoins la seule belle, la seule aimable, la seule digne de respect; cette philosophie tant prônée comme la mère des talens, le principe du goût, et la source des plus hautes pensées, ne peut donc être par elle-même qu'une triste raisonneuse, aussi morte pour l'imagination que pour la vertu, aussi dénuée des véritables graces que des véritables consolations, aussi froide que ses calculs, aussi décharnée que ses abstractions ; qui, disséquant tout, tue tout ; et qui, aussi pauvre et mesquine dans ses créations, que désolante par son néant, doit énerver l'esprit en attiédissant le cœur, et sentir d'autant moins, qu'elle affecte de penser davantage.

Nous conviendrons, si l'on veut, que Bossuet, accoutumé à s'élever jusqu'aux sommités des choses, et nourri de la substance la plus exquise et du suc le plus pur de la religion,

religion, y a vu un autre *génie* et d'autres *beautés*. Mais de ce que, pour prouver le christianisme, il a pris une autre marche, plus analogue à son génie et à son siècle, il n'est pas dit qu'il n'eût pas applaudi au zèle de M. de Chateaubriand, qui, se trouvant dans d'autres circonstances, prend pour combattre un autre terrain; qui, à de nouveaux maux apporte de nouveaux remèdes, oppose à de nouveaux dangers de nouvelles précautions, et avec de nouveaux ennemis se sert de nouvelles armes.

C'est ce que l'auteur a si bien développé dans sa défense, ouvrage dans lequel son talent se montre dans un nouveau jour, et où l'on voit qu'il ne sait pas moins discuter que peindre. C'est là qu'il justifie victorieusement ce nouveau genre d'apologétique, imparfait sans doute pour des théologiens, étranger peut-être à des ames pieuses, mais très-utile aux gens de lettres et aux gens du monde, pour lesquels principalement il a travaillé, et qui, amorcés pour ainsi dire par le charme de la matière et la variété des tableaux qu'il fait passer sous leurs yeux, parviendront d'autant plus peut-être à goûter les fruits du christianisme, qu'ils auront su auparavant en admirer les fleurs.

Nous savons même que cet innocent artifice, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'a pas été infructueux; nous savons que s'il n'a pas fait beaucoup de conversions, il a produit

beaucoup d'amendes honorables; nous savons qu'il a déjà fait taire beaucoup d'injustes préventions, et qu'il a réconcilié avec la religion certains mondains aussi frivoles qu'ignorans, qui la regardaient jusqu'ici comme l'apanage des sots, et qui conviennent aujourd'hui que l'on peut être bon chrétien et avoir le sens commun, sans préjudice même de l'esprit. Nous savons qu'il a obtenu des critiques, même les plus acharnés, des aveux mémorables qu'ils n'eussent pas faits certainement il y a dix ans, et qui n'ont pu être arrachés que par la force de la vérité. L'un nous a dit : « *La philosophie et l'histoire ont reconnu ces grands services rendus au genre humain par la religion chrétienne*, sur-tout pour l'aider à sortir de cette effroyable barbarie où il tomba dans ces siècles qui séparent en quelque sorte les temps anciens des temps modernes. » L'autre s'est écrié : *Quel cœur assez ingrat pourrait nier les immenses bienfaits du christianisme!* Nous pourrions dire sans doute au premier, que l'*histoire* a bien reconnu ces services, mais que la *philosophie* s'est obstinée à les nier ; que l'*histoire* en fournit des preuves à chaque page, mais que la *philosophie* n'a cessé de mentir imperturbablement à l'histoire : nous pourrions dire au second, que ces *cœurs ingrats* sont Voltaire, Diderot, Helvétius, Raynal, et tous leurs adeptes, qui n'ont cessé de nous donner le christianisme comme une religion sauvage, ennemie des arts et de la

raison, et la plus grande calamité qui ait pesé sur l'espèce humaine. Mais ne cherchons pas à diminuer le mérite de leurs aveux, et contentons-nous d'en prendre acte, pour les leur opposer, si jamais il leur prenait envie d'insulter encore à la religion de Newton et de Descartes, de Bossuet et de Pascal.

Quatre parties divisent cet ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine, dans leurs rapports avec le cœur, l'esprit et la constitution de l'homme : c'est la métaphysique de la religion.

La seconde et troisième traitent des rapports du christianisme avec les beaux-arts, l'éloquence et la littérature : c'est la poétique de la religion.

La quatrième traite du culte et de tout ce qui regarde le clergé : c'est, pour ainsi dire, la partie civile et politique de la religion.

Celle-ci est sans doute la plus intéressante, parce qu'à une plus grande abondance de tableaux, elle réunit une plus grande sobriété d'imagination ; que tout y est en faits, qu'elle laisse par conséquent moins de vague aux pensées, moins d'arbitraire aux raisonnemens, et que d'ailleurs le *génie du Christianisme* s'y rapporte plus directement au culte catholique, qui est le vrai christianisme. C'est là sur-tout que l'auteur nous le montre comme un bienfait universel, tout éclatant de ses services, tout rayonnant de ses bonnes œuvres ; parlant aux sens par ses cérémonies, au

cœur par ses prières; utile aux pauvres par ses secours, aux malheureux par ses consolations, aux ignorans par ses instructions, aux arts par ses monumens et ses temples, aux sciences par ses institutions monastiques, et enfin aux sociétés, même politiques, par l'influence heureuse de ses enseignemens, par ses admirables fondations, et ses confraternités de bienfaisance dont lui seul a offert le modèle. Nous rendons graces principalement à l'auteur de son article sur les missions, dont il nous dépeint les merveilles avec autant de charme que de vérité. Personne n'a mieux célébré que lui la gloire de ces apôtres des Indes, de la Chine, des Antilles et du Paraguay; personne n'a mieux fait ressortir l'héroïque dévouement et les incroyables travaux de ces hommes, presque divins, non moins prodigieux pas leurs talens que par leurs vertus; qui, plus grands en réalité qu'Orphée ne le fut en mensonge, ont enchanté les forêts, et civilisé les nations, non par le charme de leur voix et le son de leur lyre, mais par le pouvoir de leurs vertus et l'ascendant de leur doctrine. On est forcé surtout de se prosterner en idée devant cette création sublime du Paraguay, sorti, pour ainsi dire, du néant, à la voix de quelques jésuites; et dans un sentiment mêlé d'admiration et d'attendrissement, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec M. de Chateaubriand: « C'est pourtant un culte bien étrange que

celui-là, qui réunit, quand il lui plaît, toutes les forces politiques à toutes les forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernemens aussi sages que ceux des Minos et des Lycurgue. L'Europe ne possédait encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisait revivre au Nouveau-Monde tous les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des sauvages du Paraguay se fixaient, et une république évangélique sortait, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts. »

Une des plus atroces calomnies que le fanatisme philosophique ait inventées contre les missionnaires, c'est d'avoir favorisé l'oppression des Indiens, et de leur avoir apporté des chaînes, en leur apportant la foi. De-là ces éloges affectés qu'ils n'ont cessé de donner à Las-Casas, afin de faire entendre que lui seul protesta contre les cruautés dont fut souillée la conquête du Nouveau-Monde. L'auteur réfute victorieusement cette accusation insensée, et la confond sans réplique par toute l'autorité de l'histoire. Il nous montre les tribunaux du Mexique et du Pérou, retentissans des plaintes des Missionnaires. Il prouve que personne n'a élevé la voix avec plus de force et de courage en faveur des esclaves et des pauvres Indiens; qu'eux seuls ont reclamé les droits sacrés de la nature contre la tyrannie et la rapacité des blancs, non comme nos

déclamateurs modernes, mais comme de vrais amis de l'humanité, sans nuire, ni aux propriétés, ni à l'ordre public. « Nous ne prétendons pas, disaient-ils aux Colons, nous opposer aux profits que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies légitimes ; mais vous savez que l'intention du roi n'a jamais été que vous les regardiez comme des esclaves, et que la loi de Dieu vous le défend. » Il cite à ce sujet le célèbre historien de Charles-Quint, Robertson, dont le témoignage est d'autant plus irrécusable, qu'il était ministre presbytérien, et qui rend ici aux prêtres catholiques l'hommage le plus éclatant, en prouvant que ce n'est pas Las-Casas seul, mais son ordre tout entier, et le reste des ecclésiastiques espagnols, qui réclamèrent constamment contre les exactions et les violences dont l'Amérique fut le théâtre, et qui, dit-il, sont encore aujourd'hui regardés par les Indiens comme leurs défenseurs naturels, auxquels ils ont toujours recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont encore exposés.

Ce passage de Robertson, sur lequel la philosophie a gardé le plus profond silence, est formel, et son opinion est d'autant plus décisive qu'il l'appuye de toutes les preuves qui l'ont déterminée : il faut le lire dans l'ouvrage même, où l'auteur n'a rien oublié pour le faire valoir. Cependant, dites aujourd'hui aux admirateurs des *Incas*, et autres romans de ce genre, que ces *convertisseurs* n'ont pas

fait égorger, au nom de Dieu, les Indiens qui ne voulaient pas apprendre leur catéchisme, et vous verrez comme vous serez reçus.

On sait que le Gouvernement s'intéresse aujourd'hui au rétablissement des missions françaises, et il est incontestable que, sous les seuls rapports du commerce et de la politique, elles méritent toute son attention. De-là l'accueil que les Anglais ont fait à nos Missionnaires, et les secours considérables qu'ils leur ont donnés dans le dessein où ils sont de nous enlever encore, s'il était possible, cette branche de prospérité et de communication lointaine. « Si la Chine nous est aujourd'hui fermée, dit l'auteur, si nous ne disputons pas aux Anglais l'empire des Indes, ce n'est pas la faute des jésuites qui ont été sur le point de nous ouvrir ces vastes régions. »

Et en parlant des missions de la Nouvelle-France : « Tels furent, ajoute-t-il, les peuples que les Missionnaires entreprirent de nous concilier par la religion, etc. (*Tom.* 8, *p.* 88.)

Nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cette multitude de tableaux dont tout l'ouvrage n'est, pour ainsi dire, qu'une galerie ; ceux principalement où l'auteur rappelle les différens grands hommes que la religion a produits, et où, par une analyse aussi savante qu'ingénieuse de leur esprit et de leur caractère, il montre leur supériorité sur tous ceux dont la philosophie se vante. Que de traits brillans dans

les chapitres sur la *législation* et la *politique*, sur les *sciences exactes*, la *chimie et l'histoire naturelle !* que d'idées riches dans le chapitre intitulé : *Que serait aujourd'hui l'état de la société si le christianisme n'eût pas paru sur la terre ?* et dans cet autre, où il prouve que *l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et de la dégénération du génie.* Nous nous contenterons d'en citer quelques-unes. ( *Tom.* 5, *pag.* 203, *à pag.* 204, *lign.* 12 ; — *pag.* 205, *à pag.* 206 ; — *p.* 208, *lign.* 17, *à pag.* 209, *lign.* 12 ; — *pag.* 214, *lign.* 16, *à pag.* 218. )

C'est sur-tout par son talent de peindre que l'auteur excelle, et nos lecteurs s'en convaincront par sa description de *Saint-Denys.* ( *Voyez le chap.* 8 *du liv.* 2 *de la* 4.^e^ *partie*, *tom.* 7, *pag.* 111.)

Ce morceau, à quelques incorrections près, ne déparerait pas les *Nuits d'Young.* C'est le génie du poëte anglais, c'est le génie des oraisons funèbres de *Madame* et de *Condé* qui l'ont inspiré. Nous pourrions en citer une foule d'autres non moins brillans, et si nous ne le faisons pas, ce ne peut être que par le défaut d'espace et l'embarras du choix.

On a beaucoup crititiqué le style, le plan et la contexture de cet ouvrage ; nouvelle preuve de la sensation qu'il a faite : et on ne peut nier qu'il n'ait donné à cet égard quelque prise à la censure ; qu'il eût pu être mieux fondu, et que, plus resserré, il n'en

eût été que plus fort ; qu'on y rencontre trop souvent des pensées inexactes, des expressions aventurées, des endroits même que le goût désavoue : on peut encore lui reprocher de n'avoir pas toujours mis dans ses discussions toute la gravité que demandait l'importance de son sujet, et de manquer quelquefois, en parlant des mystères, non-seulement de précision, mais même de dignité. C'est ainsi qu'à propos de la Trinité, il parle du nombre trois qui n'est point engendré, et qui engendre toutes les autres fractions, et que les *graces ont pris pour leur terme ;* qu'à propos de l'Incarnation, il nous montre la Vierge qui *interpose sa beauté entre notre néant et la majesté suprême ;* qu'à propos des raisonnemens qu'il fait sur la Rédemption, il dit : « Vous ne trouverez là ni consubstantialité, ni co-équalité, ni union hypostatique, etc. *car le christianisme n'est point composé de ces choses* » ; proposition dont l'obscurité est le moindre défaut (1). Nous pouvons en dire

(1) L'auteur, il est vrai, s'est efforcé d'expliquer, dans son avertissement, tout ce que cet endroit peut avoir de dur, ce qui suppose la droiture de son intention ; mais il nous semble qu'il ne l'a pas fait assez clairement. Nous eussions désiré qu'il eût retranché cette phrase : *car le christianisme ne se compose pas de ces choses ;* puisque, au contraire, le christianisme se compose essentiellement de ces choses.

*Note du Critique.*

autant des épisodes de *René* et d'*Atala* ; hors d'œuvre qui sont ici d'autant plus déplacés, qu'ils s'accordent difficilement avec l'austérité des mœurs chrétiennes, et auxquels le charme du style et l'intérêt de la narration n'ôtent rien de leur inconvenance. Mais, tout en convenant de ces défauts, nous n'en croyons pas moins qu'il est peu d'ouvrages modernes où l'on remarque plus de morceaux saillans, plus de traits sublimes, plus d'apperçus heureux, plus de pensées ou fines ou profondes, plus d'observations neuves en politique, en morale, en histoire, en littérature, et que nos philosophes n'en peuvent présenter aucun digne de rivaliser avec celui-ci par le talent, et sur-tout par cette honnêteté de sentimens, et ce goût de vertu qu'il respire. Nous n'en reconnaîtrons pas moins qu'on ne doit pas peut-être exiger rigoureusement d'un ouvrage de cette nature, que la marche en soit constamment didactique et sévère, et que tout y soit soumis à la règle et au compas : nous n'en croyons pas moins qu'il était difficile de mieux remplir son but, et que, malgré ses imperfections, il produit tout l'effet qu'il doit produire, puisqu'il prouve invinciblement tout ce qu'il doit prouver.

Cette seconde édition est purgée de certaines taches qui déparaient la première. Profitant de l'expérience et de l'amitié, l'auteur en a retranché quelques assertions hasardées, quelques erreurs graves, échappées à son

inadvertance ; celle entr autres sur le mariage des prêtres, qu'il rétracte avec une candeur qui l'honore.

. . . . . . . . . . . . . . .

Il aura, sans doute, occasion de perfectionner encore son ouvrage, et de le rendre ainsi plus digne et de la religion et de lui-même.

## AVIS.

On sent bien que les Critiques dont il est question dans la *Défense*, ne sont pas ceux qui ont mis de la décence ou de la bonne foi dans leurs censures : à ceux-là je ne dois que des remercîmens.

# DÉFENSE

## DU

# GÉNIE DU CHRISTIANISME,

PAR L'AUTEUR.

# DÉFENSE

## DU

# GÉNIE DU CHRISTIANISME.

---

Il n'y a peut-être qu'une réponse noble pour un auteur attaqué ; le silence. C'est le plus sûr moyen de s'honorer dans l'opinion publique.

Si un livre est bon, la critique tombe ; s'il est mauvais, l'apologie ne le justifie pas.

Convaincu de ces vérités, l'auteur du *Génie du Christianisme* s'était promis de ne jamais répondre aux critiques. Jusqu'à présent il avait tenu sa résolution.

Il a supporté sans orgueil et sans découragement les éloges et les insultes : les premiers sont souvent prodigués à la médiocrité, les secondes au mérite.

Il a vu avec indifférence certains critiques passer de l'injure à la calomnie, soit qu'ils aient pris le silence de l'auteur pour du mépris, soit qu'ils n'aient pu lui pardonner l'offense qu'ils lui avaient faite en vain.

Les honnêtes gens vont donc demander pourquoi l'auteur rompt le silence, pourquoi il s'écarte de la règle qu'il s'était prescrite ?

Parce qu'il est visible que sous prétexte d'attaquer l'auteur, on veut maintenant anéantir le peu de bien qu'a pu faire l'ouvrage.

Parce que ce n'est ni sa personne ni ses talens vrais ou supposés que l'auteur va défendre, mais le livre lui-même; et ce livre, il ne le défendra pas comme ouvrage *littéraire*, mais comme ouvrage *religieux*.

Le *Génie du Christianisme* a été reçu du public avec quelque indulgence. A ce symptôme d'un changement dans l'opinion, l'esprit de sophisme s'est alarmé, il a cru voir s'approcher le terme de sa trop longue faveur. Il a eu recours à toutes les armes, il a pris tous les déguisemens, jusqu'à se couvrir du manteau de la religion, pour frapper un livre écrit en faveur de cette religion même.

Il n'est donc plus permis à l'auteur de se taire. Le même esprit qui lui a inspiré son livre, le force aujourd'hui à le défendre. Il est assez clair que les Critiques dont il est question dans cette défense, n'ont pas été de bonne foi dans leur censure : ils ont feint de se méprendre sur le but de l'ouvrage; ils ont crié à la profanation : ils se sont donné garde de voir que l'auteur ne parlait de la grandeur, de la beauté, de la poésie même du christianisme, que parce qu'on

ne parlait, depuis cinquante ans, que de la petitesse, du ridicule et de la barbarie de cette religion. Quand il aura développé les raisons qui lui ont fait entreprendre son ouvrage, quand il aura désigné l'espèce de lecteurs à qui cet ouvrage est particulièrement adressé, il espère qu'on cessera de méconnaître ses intentions et l'objet de son travail. L'auteur ne croit pas pouvoir donner une plus grande preuve de son dévouement à la cause qu'il a défendue, qu'en répondant aujourd'hui à des Critiques, malgré la répugnance qu'il s'est toujours sentie pour ces controverses.

Il va considérer le *sujet*, le *plan* et les *détails* du Génie du Christianisme.

## *SUJET* DE L'OUVRAGE.

On a d'abord demandé si l'auteur avait le droit de faire cet ouvrage.

Cette question est sérieuse ou dérisoire. Si elle est sérieuse, le Critique ne se montre pas fort instruit de son sujet.

Qui ne sait que dans les temps difficiles, tout chrétien est prêtre et confesseur de Jesus-Christ (1)? La plupart des apologies de la religion chrétienne ont été écrites par

(1) S. Hieron. Dial. c. Lucif.

des laïques. Aristide, saint Justin, Minucius Felix, Arnobe et Lactance étaient-ils prêtres? Il est probable que saint Prosper ne fut jamais engagé dans l'état ecclésiastique, cependant il défendit la foi contre les erreurs des sémi-pélagiens ; l'église cite tous les jours ses ouvrages à l'appui de sa doctrine. Quand Nestorius débita son hérésie, il fut combattu par Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, mais qui n'était alors qu'un simple avocat. Origène n'avait point encore reçu les Ordres, lorsqu'il expliqua l'Ecriture dans la Palestine, à la sollicitation même des prélats de cette province. Démétrius, Evêque d'Alexandrie, qui était jaloux d'Origène, se plaignit de ces discours comme d'une nouveauté : Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, répondirent « que c'était une coutume ancienne et générale dans l'Eglise, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avaient de la piété et quelque talent pour la parole. » Tous les siècles offrent les mêmes exemples. Quand Pascal entreprit sa sublime apologie du christianisme, quand la Bruyère écrivit si éloquemment contre les *Esprits-forts*, quand Leibnitz défendit les principaux dogmes de la foi, quand Newton donna son explication d'un livre saint, quand Montesquieu fit ses beaux chapitres de *l'Esprit des Lois*, en faveur du culte évangélique, a-t-on demandé s'ils étaient prêtres ? Des poëtes même ont

mêlé leur voix à la voix de ces puissans Apologistes, et le fils de Racine a défendu en vers harmonieux, la religion qui avait inspiré Athalie à son père.

Mais si jamais de simples laïques ont dû prendre en main cette cause sacrée, c'est sans doute dans l'espèce d'apologie que l'auteur du *Génie du Christianisme* a embrassée; genre de défense que commandait impérieusement le genre d'attaque, et qui (vu l'esprit des temps) était peut-être le seul dont on pût se promettre quelque succès. En effet, une pareille apologie ne devait être entreprise que par un laïque. Un ecclésiastique n'aurait pu, sans blesser toutes les convenances, considérer la religion dans ses rapports purement humains, et lire pour les réfuter, tant de satires calomnieuses, de libelles impies, et de romans obscènes.

Disons la vérité: les Critiques qui ont fait cette objection, en connaissaient bien la frivolité, mais ils espéraient s'opposer, par cette voie détournée, aux bons effets qui pouvaient résulter du livre. Ils voulaient faire naître des doutes sur la compétence de l'auteur, afin de diviser l'opinion et d'effrayer des personnes simples qui peuvent se laisser tromper à l'apparente bonne foi d'une critique. Que les consciences timorées se rassurent; ou plutôt qu'elles examinent bien, avant de s'alarmer, si ces censeurs scrupuleux qui accusent l'auteur de *porter la main*

*à l'encensoir*, qui montrent une si grande tendresse, de si vives inquiétudes pour la religion, ne seraient point des hommes connus par leur mépris ou leur indifférence pour elle. Quelle dérision ! *Tales sunt hominum mentes.*

La seconde objection que l'on fait au *Génie du Christianisme*, a le même but que la première, mais elle est plus dangereuse, parce qu'elle tend à confondre toutes les idées, à obscurcir une chose fort claire, et sur-tout à faire prendre le change au lecteur, sur le véritable objet du livre.

Les mêmes Critiques, toujours zélés pour la prospérité de la religion, disent :

« On ne doit pas parler de la religion sous les rapports purement humains, ni considérer ses beautés littéraires et poétiques. C'est nuire à la religion même, c'est en ravaler la dignité, c'est toucher au voile du sanctuaire, c'est profaner l'arche sainte, etc. etc. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté d'employer les raisonnemens de la théologie ? Pourquoi ne s'est-il pas servi de cette logique sévère qui ne met que des idées saines dans la tête des enfans, confirme dans la foi le chrétien, édifie le prêtre et satisfait le docteur ? »

Cette objection est pour ainsi dire la seule que fassent les Critiques ; elle est la base de toutes leurs censures, soient qu'ils parlent du *sujet*, du *plan* ou des *détails* de l'ouvrage.

Ils ne veulent jamais entrer dans l'esprit de l'auteur ; en sorte qu'il peut leur dire : « On croirait que le critique a juré de n'être jamais au fait de l'état de la question, et de n'entendre pas un seul des passages qu'il attaque. » (1)

Toute la force de l'argument, quant à la *dernière partie* de l'objection, se réduit à ceci :

« L'auteur a voulu considérer le christianisme dans ses relations avec la poésie, les beaux-arts, l'éloquence, la littérature : il a voulu montrer en outre tout ce que les hommes doivent à cette religion, sous les rapports moraux, civils et politiques. Avec un tel projet, il n'a pas fait un livre de théologie, il n'a pas défendu ce qu'il ne voulait pas défendre, il ne s'est pas adressé à des lecteurs auxquels il ne voulait pas s'adresser, donc il est coupable d'*avoir fait* précisément ce qu'*il voulait faire.* »

Mais en supposant que l'auteur ait rempli *son but*, devait-il chercher ce *but ?*

Ceci ramène la *première partie* de l'objection, tant de fois répétée, qu'*il ne faut pas envisager la religion sous le rapport de*

(1) Montesquieu, *Défense de l'Esprit des Lois.*

*ces simples beautés humaines, morales, poétiques, c'est en ravaler la dignité*, etc. etc.

L'auteur va tâcher d'éclaircir ce point principal de la question dans les paragraphes suivans.

I. D'abord, l'auteur *n'attaque* pas, il *défend*; il n'a pas *cherché* le but, le but lui *a été offert*: ceci change d'un seul coup l'état de la question, et fait tomber la critique. L'auteur ne vient pas vanter de propos délibéré une religion chérie, admirée et respectée de tous; mais une religion haïe, méprisée et couverte de ridicules par les sophistes. Il n'y a pas de doute que le *Génie du Christianisme* eût été un ouvrage fort déplacé au siècle de Louis XIV, et le Critique qui observe que Massillon n'eût pas publié une pareille apologie, a dit une grande vérité. Certes, l'auteur n'aurait jamais songé à écrire son livre, s'il n'eût existé des poëmes, des romans, des livres de toutes les sortes, où le christianisme est exposé à la dérision des lecteurs. Mais puisque ces poëmes, ces romans, ces livres existent, il est nécessaire d'arracher la religion aux sarcasmes de l'impiété; mais puisqu'on a dit et écrit de toutes parts, que le christianisme est *barbare*, *ridicule*, *ennemi des arts et du génie*, il est essentiel de prouver qu'il n'est ni barbare, ni ridicule, ni ennemi des arts et du génie; et que ce qui semble petit, ignoble, de mauvais goût, sans charme et sans tendresse

sous la plume du scandale, peut être grand, noble, simple, dramatique et divin sous la plume de l'homme religieux.

II. S'il n'est pas permis de défendre la religion, sous le rapport de sa beauté pour ainsi dire humaine ; si l'on ne doit pas faire ses efforts pour empêcher le ridicule de s'attacher à ses institutions sublimes, il y aura donc toujours un côté de cette religion qui restera à découvert ? Là tous les coups seront portés, là vous serez surpris sans défense, vous périrez par là. N'est-ce pas ce qui a déjà pensé vous arriver ? N'est-ce pas avec des grotesques et des plaisanteries, que M. de Voltaire est parvenu à ébranler les bases même de la foi ? Répondrez-vous par de la théologie et des syllogismes, à des contes licencieux et à des folies ? Des argumentations en forme, empêcheront-elles un monde frivole d'être séduit par des vers piquans, ou écarté des autels par la crainte du ridicule ? Ignorez-vous que chez la nation française, un bon mot, une impiété d'un tour agréable, *felix culpa*, ont plus de pouvoir que des volumes de raisonnement et de métaphysique ? Persuadez à la jeunesse qu'un honnête homme peut être chrétien sans être un sot, ôtez-lui de l'esprit qu'il n'y a que des capucins et des imbécilles qui puissent croire à la religion, votre cause sera bientôt gagnée. Il sera temps alors, pour achever la victoire, de vous présenter avec

des raisons théologiques ; mais commencez par vous faire lire. Ce dont vous avez besoin d'abord, c'est d'un ouvrage religieux qui soit pour ainsi dire populaire. Vous voudriez conduire votre malade d'un seul trait au haut d'une montagne escarpée, et il peut à peine marcher ! Montrez-lui donc à chaque pas des objets variés et agréables, permettez-lui de s'arrêter pour cueillir les fleurs qui s'offriront sur sa route, et de repos en repos, il arrivera au sommet.

III. L'auteur n'a pas écrit seulement son apologie pour les *écoliers*, pour les *chrétiens*, pour les *prêtres*, pour les *docteurs* (1); il l'a écrite sur-tout pour les *gens de lettres*, et pour *le monde*. C'est ce qui a été dit plus haut, c'est ce qui est impliqué dans les deux derniers paragraphes. Si l'on ne part point de cette base, que l'on feigne toujours de méconnaître la classe de lecteurs à qui le *Génie du Christianisme* est particulièrement adressé, il est assez clair qu'on ne doit rien comprendre à l'ouvrage. Cet ouvrage

---

(1) Et pourtant ce ne sont ni les vrais chrétiens, ni les docteurs de Sorbonne, mais les *philosophes* (comme nous l'avons déjà dit) qui se montrent si *scrupuleux* sur l'ouvrage : c'est ce qu'il ne faut pas oublier. *Note de l'auteur.*

*Voyez* le jugement de M. l'abbé de Boulogne, *pag.* 260 *et suivantes.*

*Note des Editeurs.*

a été fait pour être lu de l'homme de lettres le plus incrédule, du jeune homme le plus léger, avec la même facilité que le premier feuillette un livre impie, le second un roman dangereux. Vous voulez donc, s'écrient ces rigoristes si bien intentionnés pour la religion chrétienne, vous voulez donc faire de la religion une chose de mode ? Eh! plût à Dieu qu'elle fût à la mode cette divine religion, dans ce sens que la mode est l'opinion du monde ! Cela favoriserait peut-être, il est vrai, quelques hypocrisies particulières, mais il est certain d'une autre part, que la morale publique y gagnerait. Le riche ne mettrait plus son amour-propre à corrompre le pauvre, le maître à pervertir le domestique, le père à donner des leçons d'athéisme à ses enfans, la pratique du culte ménerait à la croyance du dogme, et l'on verrait renaître avec la piété, le siècle des mœurs et des vertus.

IV. M. de Voltaire, en attaquant le christianisme, connaissait trop bien les hommes, pour ne pas chercher à s'emparer de cette opinion qu'on appelle l'*opinion du monde*, aussi employa-t-il tous les talens à faire une espèce de *bon ton* de l'impiété. Il y réussit en rendant la religion ridicule aux yeux des gens frivoles. C'est ce ridicule que l'auteur du *Génie du Christianisme* a cherché à effacer, c'est le but de tout son travail, le but qu'il ne faut jamais perdre de vue, si l'on

veut juger son ouvrage avec impartialité. Mais l'auteur l'a-t-il effacé, ce ridicule? Ce n'est pas là la question. Il faut demander : a-t-il fait tous ses efforts pour l'effacer? Sachez-lui gré de ce qu'il a entrepris, non de ce qu'il a exécuté. *Permitte divis cætera.* Il ne défend rien de son livre, hors l'idée qui en fait la base. Considérer le christianisme dans ses rapports avec les sociétés humaines, montrer quel changement il a apporté dans la raison et les passions de l'homme, comment il a civilisé les peuples gothiques, comment il a modifié le génie des arts et des lettres, comment il a dirigé l'esprit et les mœurs des nations modernes, en un mot, découvrir tout ce que cette religion a de merveilleux dans ses relations poétiques, morales, politiques, historiques, etc., cela semblera toujours à l'auteur un des plus beaux sujets d'ouvrage que l'on puisse imaginer. Quant à la manière dont il a exécuté cet ouvrage, il l'abandonne à la critique.

V. Mais ce n'est pas ici le lieu d'affecter une modestie, toujours suspecte chez les auteurs modernes, qui ne trompe personne. La cause est trop grande, l'intérêt trop pressant, pour ne pas s'élever au dessus de toutes les considérations de convenance et de respect humain. Or si l'auteur compte le nombre des suffrages, et l'autorité de ces suffrages, il ne peut se persuader qu'il ait tout-à-fait

manqué le but de son livre. Qu'on prenne un tableau impie, qu'on le place auprès d'un tableau religieux composé sur le même sujet et tiré du *Génie du Christianisme*, on ose avancer que ce dernier tableau, tout imparfait qu'il puisse être, affaiblira le dangereux effet du premier; tant a de force la simple vérité rapprochée du plus brillant mensonge! M. de Voltaire, par exemple, s'est souvent moqué des religieux; eh bien, mettez auprès de ses burlesques peintures le morceau des Missions, celui où l'on peint les Ordres hospitaliers secourant le voyageur dans les déserts, le Chapitre où l'on voit des moines se consacrant aux hôpitaux, assistant les pestiférés dans les bagnes, ou accompagnant le criminel à l'échafaud : quelle ironie ne sera pas désarmée, quel sourire ne se convertira pas en larmes? Répondez aux reproches d'ignorance que l'on fait au culte des chrétiens, par les travaux immenses de ces religieux qui ont sauvé les manuscrits de l'antiquité, répondez aux accusations de mauvais goût et de barbarie, par les ouvrages de Bossuet et de Fénélon, opposez aux caricatures des saints et des anges, les effets sublimes du christianisme dans la partie dramatique de la poésie, dans l'éloquence et les beaux-arts, et dites si l'impression du ridicule pourra long-temps subsister? Quand l'auteur n'aurait fait que mettre à l'aise l'amour-propre des gens du monde, quand

il n'aurait eu que le succès de dérouler sous les yeux d'un siècle incrédule, une série de tableaux religieux, sans dégoûter ce siècle, il croirait encore n'avoir pas été inutile à la cause de la religion.

VI. Pressés par cette vérité, qu'ils ont trop d'esprit pour ne pas sentir et qui fait peut-être le motif secret de leurs alarmes, les critiques ont recours à un autre subterfuge. Ils disent : « Eh ! qui vous nie que le christianisme, comme toute autre religion, n'ait des beautés poétiques et morales, que ses cérémonies ne soient pompeuses, etc. » Qui le nie? vous, vous-mêmes qui naguère encore faisiez des choses saintes l'objet de vos moqueries ; vous qui ne pouvant plus vous refuser à l'évidence des preuves, n'avez d'autre ressource que de dire, que personne n'attaque ce que l'auteur défend. Vous avouez maintenant qu'il y a des choses excellentes dans les institutions monastiques, vous vous attendrissez sur les moines du S. Bernard, sur les missionnaires du Paraguay, sur les filles de la Charité ; vous confessez que les idées religieuses sont nécessaires aux effets dramatiques, que la morale de l'évangile, en opposant une barrière aux passions, en a tout-à-la-fois épuré la flamme et redoublé l'énergie, vous reconnaissez que le christianisme a sauvé les lettres et les arts de l'inondation des barbares, que lui seul vous a transmis la langue et les écrits de Rome

et de la Grèce, qu'il a fondé vos colléges, bâti ou embelli vos cités, modéré le despotisme de vos gouvernemens, rédigé vos lois civiles, adouci vos lois criminelles, policé et même défriché l'Europe moderne : conveniez-vous de tout cela avant la publication d'un ouvrage très-imparfait sans doute, mais qui pourtant a rassemblé sous un seul point de vue, ces importantes vérités ?

VII. On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude des Critiques pour la pureté de la religion ; on devait donc s'attendre qu'ils se formaliseraient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette délicatesse des Critiques rentre dans la grande objection qu'ils ont fait valoir contre tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse générale que l'on vient de faire à cette objection. Encore une fois, l'auteur a dû combattre des poëmes et des romans impies, avec des poëmes et des romans pieux ; il s'est couvert des mêmes armes dont il voyait l'ennemi revêtu : c'était une conséquence naturelle et nécessaire du genre d'apologie qu'il avait choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte : dans la partie théorique de son ouvrage, il avait dit que la religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée ; il avait dit que

sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature ; qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisait pas d'avancer tout cela, il fallait encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes étaient en outre une amorce préparée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur avait-il donc si mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piége innocent aux incrédules ? Et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y avait cherché *René* et *Atala* ?

Sai che la corre il mondo ove più versi
Delle sue dolcezze il lusingher parnasso,
E che'l verso, condito in molli versi,
I più schivi alletando, ha persuaso.

VIII. Tout ce qu'un critique impartial qui veut entrer dans l'esprit de l'ouvrage, était en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent une tendance visible à faire aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie, et ceux-là même qui sont les plus grands, la puissance d'une religion qui peut

seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René? L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J. J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans le *vague* de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvens offraient autrefois des retraites à ces ames contemplatives, que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvaient auprès de Dieu, de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme il est arrivé en Angletterre), des espèces de solitaires tout-à-la-fois passionnés et philosophes, qui ne pouvant ni renoncer aux

vices du siècle, ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour de l'élévation de génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse qui les conduira à la folie, ou à la mort.

Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devait prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine : il ne restait que celui d'Erope et de Thyeste (1) chez les Grecs, ou d'Amnon et de Thamar chez les Hébreux (2); et bien que ce sujet ait été aussi transporté sur notre scène (3), il est toutefois moins connu que le premier. Peut-être aussi s'applique-t-il mieux au caractère que l'auteur a voulu peindre. En effet, les folles rêveries de René commencent le mal

---

(1) Sen. *in Atr. et Th.* Voyez aussi Canacé et Macareus, et Caune et Byblis dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles.

(2) Reg. 13, 14.

(3) Dans l'*Abufar* de M. Ducis.

et ses extravagances l'achèvent : par les premières, il égare l'imagination d'une faible femme ; par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui : ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute.

Il ne restait qu'à sanctifier, par le christianisme, cette catastrophe empruntée à-la-fois de l'antiquité païenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur, même alors, n'eut pas tout à faire ; car il trouva cette histoire presque naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de Pélerin, que les paysans chantent encore dans plusieurs provinces (1). Ce n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'ame, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règnent dans l'épisode de René, serre et contriste le cœur sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René finit misérablement. Ainsi, le vrai coupable est puni, tandis que sa trop faible victime, remettant son ame blessée entre les mains de *celui qui retourne le malade sur sa couche*, sent renaître une joie ineffable du

(1) C'est le chevalier des Landes,
Malheureux chevalier, etc.

fond même des tristesses de son cœur. Au reste, le discours du père Souël ne laisse aucun doute sur le but et les moralités religieuses de l'histoire de René.

IX. A l'égard d'Atala, on en a tant fait de commentaires, qu'il serait superflu de s'y arrêter. On se contentera d'observer que les critiques qui ont jugé le plus sévérement cette histoire, ont reconnu toutefois qu'elle *faisait aimer la religion chrétienne*, et cela suffit à l'auteur. En vain s'appesantirait-on sur quelques tableaux ; il n'en semble pas moins vrai que le public a vu sans trop de peine le vieux Missionnaire, tout prêtre qu'il est, et qu'il a aimé dans cet épisode indien, la description des cérémonies de notre culte. C'est Atala qui a annoncé, et qui peut-être a fait lire le *Génie du Christianisme* ; cette Sauvage a réveillé, dans un certain monde, les idées chrétiennes, et rapporté pour ce monde, la religion du père Aubry, des déserts où elle était exilée.

X. Au reste, cette idée d'appeler l'imagination au secours des principes religieux, n'est pas nouvelle. N'avons-nous pas eu de nos jours *le Comte de Valmont* ou *les Egaremens de la raison ?* Le P. Marin, minime, n'a-t-il pas cherché à introduire les vérités chrétiennes dans les cœurs incrédules, en les faisant entrer déguisées sous les voiles de

la fiction (1) ? Plus anciennement encore Pierre Camus, évêque de Belley, prélat connu par l'austérité de ses mœurs, écrivit une foule de romans pieux (2), pour combattre l'influence des romans d'Urfé. Il y a bien plus ; ce fut S. François de Sales lui-même, qui lui conseilla d'entreprendre ce genre d'Apologie, par pitié pour les gens du monde, et pour les rappeler à la religion, en la leur présentant sous des ornemens qu'ils connaissaient. Ainsi saint Paul *se rendait faible avec les faibles pour gagner les faibles* (3). Ceux qui condamnent l'auteur voudraient donc qu'il eût été plus scrupuleux que l'auteur *du comte de Valmont*, que le père Marin, que Pierre Camus, que saint François de Sales, qu'Héliodore (4), évêque de Trica,

---

(1) Nous avons de lui dix romans pieux fort répandus : *Adélaïde de Vitzburi*, ou *la pieuse Pensionnaire* ; *Virginie*, ou *la Vierge chrétienne* ; *le Baron de Van-Hesden*, ou *la République des Incrédules*; *Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, etc.

(2) *Dorothée*, *Alcine*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, etc.

(3) I. Cor. 9, 22.

(4) Auteur de *Théagène et Chariclée.* On sait que l'histoire ridicule, rapportée par Nicéphore au sujet de ce roman, est dénuée de toute vérité ; Socrate, Phocius et les autres auteurs, ne disent pas un mot de la prétendue déposition de l'évêque de Trica.

qu'Amyot (1), grand-aumônier de France, ou qu'un autre prélat fameux, qui, pour donner des leçons de vertu à un prince, et à un prince *chrétien*, n'a pas craint de représenter le trouble des passions avec autant de vérité que d'énergie ? Il est vrai que les Faidyt et les Gueudeville reprochèrent aussi à Fénélon la peinture des amours d'*Eucharis*, mais leurs critiques sont aujourd'hui oubliées (*): le Télémaque est devenu un livre classique entre les mains de la jeunesse ; personne ne songe plus à faire un crime à l'archevêque de Cambrai, d'avoir voulu guérir les passions par le tableau du désordre des passions ; pas plus qu'on ne reproche à S. Augustin et à S. Jérôme, d'avoir peint si vivement leurs propres faiblesses, et les charmes de l'amour.

XI. Mais ces censeurs qui savent tout sans doute puisqu'ils jugent l'auteur de si haut, ont-ils réellement cru que cette manière de défendre la religion, en la rendant douce et touchante pour le cœur, en la parant même des charmes de la poésie, fût une chose si inouie, si extraordinaire ? « Qui oserait dire, s'écrie S. Augustin, que la vérité doit demeurer désarmée contre le mensonge,

(1) Traducteur de *Théagène et Chariclée*, et de *Daphnis et Chloé*.

(*) *Voyez* la note A, ci-après *page* 320.

et

et qu'il sera permis aux ennemis de la foi, d'effrayer les fidelles par des paroles fortes, et de les réjouir par des rencontres d'esprit agréables; mais que les catholiques ne doivent écrire qu'avec une froideur de style qui endorme les lecteurs? » C'est un sévère disciple de Port-Royal qui traduit ce passage de S. Augustin; c'est Pascal lui-même; et il ajoute à l'endroit cité (1), « qu'il y a deux choses dans les vérités de notre religion, une beauté divine qui les rend *aimables*, et une sainte majesté qui les rend vénérables. » Pour démontrer que les preuves rigoureuses ne sont pas toujours celles qu'on doit employer en matière de religion, il dit ailleurs (dans ses *Pensées*) *que le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point* (2). Le grand Arnauld, chef de cette école austère du christianisme, combat à son tour (3) l'académicien du Bois, qui prétendait aussi qu'on ne doit pas faire servir l'éloquence humaine à prouver les vérités de la religion. Ramsay, dans sa vie de Fénélon, parlant du traité *de l'Existence de Dieu* par cet illustre prélat, observe « que M. de Cambrai savait que la plaie de la plupart de

(1) *Lettres Provinciales*, lettre onz., p. 154-98.

(2) *Pensées de Pascal*, chap. XXVIII, p. 179.

(3) Dans son petit traité intitulé, *Réflexions sur l'Éloquence des Prédicateurs*.

ceux qui doutent, vient, non de leur esprit, mais de leur cœur, et qu'il *faut donc répandre par-tout des sentimens pour toucher, pour intéresser, pour saisir le cœur* (1). » Raymond de Sébonde a laissé un ouvrage écrit à-peu-près dans les mêmes vues que le *Génie du Christianisme ;* Montaigne a pris la défense de cet auteur, contre ceux qui avancent *que les chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur créance par des raisons humaines* (2). « C'est la foy seule, ajoute Montaigne, qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion. Mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une très-belle et très-louable entreprise d'accommoder encore au service de notre foy les outils naturels et humains que Dieu nous a donnez.... Il n'est occupation ny desseins plus dignes d'un homme chrétien, que de viser par tous ses estudes et pensemens à embellir, estendre et amplifier la vérité de sa créance. » (3)

L'auteur ne finirait point s'il voulait citer tous les écrivains qui ont été de son opinion, sur la nécessité de rendre la religion aimable, et tous les livres où l'imagination, les

(1) *Hist. de la vie de Fénélon*, p. 193.

(2) *Essais* de Montaigne, tom. IV, liv. II, chap. 12, p. 172.

(3) *Id. ib.* p. 173-4.

beaux-arts et la poésie ont été employés comme un moyen d'arriver à ce but. Un ordre tout entier de religieux connus par leur piété, leur aménité et leur science du monde, s'est occupé pendant plusieurs siècles de cette unique idée. Ah ! sans doute aucun genre d'éloquence ne peut être interdite à cette sagesse, *qui ouvre la bouche des muets* (1), *et qui rend diserte la langue des petits enfans.* Il nous reste une lettre de saint Jérôme, où ce père se justifie d'avoir employé l'érudition païenne à la défense de la doctrine des chrétiens (*). Saint Ambroise eût-il donné saint Augustin à l'Eglise, s'il n'eût fait usage de tous les charmes de l'élocution ? « Augustin, encore tout enchanté de l'éloquence profane, dit Rollin, ne cherchait, dans les prédications de saint Ambroise, que les agrémens du discours, et non la solidité des choses ; mais il n'était pas en son pouvoir de faire cette séparation. » Et n'est-ce pas sur les ailes de l'imagination, que saint Augustin s'est élevé à son tour jusqu'à la *Cité de Dieu* ? Ce père ne fait point de difficulté de dire, qu'on doit ravir aux païens leur éloquence, en leur laissant leurs mensonges, afin de l'appliquer à la prédication de l'évangile,

(1) *Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas.*

(*) *Voyez* la note B, ci-après *page* 323.

comme Israël emporta l'or des Egyptiens, sans toucher à leurs idoles, pour en embellir l'arche sainte (1). C'était une vérité si unanimement reconnue des Pères, qu'il est bon d'appeler l'imagination au secours des idées religieuses, que ces saints hommes ont été jusqu'à penser que Dieu s'était servi de la poétique philosophie de Platon, pour amener l'esprit humain à la croyance des dogmes du christianisme.

XII. Mais il y a un fait historique, qui prouve invinciblement la méprise étrange où les Critiques sont tombés, lorsqu'ils ont cru l'auteur coupable d'innovation, dans la manière dont il a défendu le christianisme. Lorsque Julien, entouré de ses sophistes, attaqua la religion avec les armes de la plaisanterie, comme on l'a fait de nos jours; quand il défendit aux *Galiléens* d'enseigner (2), et même d'apprendre les belles-lettres; quand il dépouilla les autels du Christ dans l'espoir d'ébranler la fidélité des prêtres, ou de les réduire à l'avilissement de la pauvreté; plusieurs fidelles élevèrent la voix pour repousser les sarcasmes de l'impiété, et pour défendre la beauté de la religion chrétienne. Apollinaire le père, selon l'historien Socrate, mit en vers héroïques tous les livres de Moïse, et composa des tragédies et des comédies sur

(1) *De Doctr. chr.* lib. 2, n. 7.

(2) Nous avons encore l'édit de Julien. Jul. p. 42. Vid. Greg. Naz., or. 3, cap. 4. Amm. lib. 22.

les autres livres de l'Écriture. Apollinaire le fils, écrivit des dialogues, à l'imitation de Platon, et il renferma dans ces dialogues la morale de l'Evangile et les préceptes des Apôtres (*). Enfin, ce Père de l'Eglise, surnommé par excellence *le théologien*, Grégoire de Nazianze combattit aussi les sophistes avec les armes du poëte. Il fit une tragédie de la mort de Jesus-Christ que nous avons encore. Il mit en vers la morale, les dogmes et les mystères même de la religion chrétienne (1). L'historien de sa vie affirme positivement que ce saint illustre ne se livra à son talent poétique, que pour défendre le christianisme contre la dérision de l'impiété (2); c'est aussi l'opinion du sage Fleury. « Saint Grégoire, dit-il, voulait donner à ceux qui aiment la poésie et la musique, des sujets utiles pour se divertir, et ne pas laisser aux païens l'avantage de croire qu'ils fussent les seuls qui pussent réussir dans les belles-lettres. » (*)

---

(*) *Voyez* la note C, ci-après *page* 324.

(1) L'abbé de Billy a recueilli 147 poëmes de ce Père, à qui S. Jérôme et Suidas attribuent plus de 30 mille vers pieux.

(2) Naz. vit., p. 12.

(*) *Voyez* la note D, ci-après *page* 326.

Cette espèce d'apologie poétique de la religion, a été continuée presque sans interruption, depuis Julien jusqu'à nos jours. Elle prit une nouvelle force à la renaissance des lettres : Sannazar écrivit son poëme *de partu Virginis* (*), et Vida son poëme de la Vie de Jesus-Christ ( *Christiades* (1); Buchanan donna ses tragédies de Jephté et de saint Jean-Baptiste. La Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, Polyeucte, Esther, Athalie, sont devenus depuis de véritables apologies en faveur de la beauté de la religion. Enfin Bossuet, dans le second chapitre de sa préface, intitulée *de grandiloquentia et suavitate Psalmorum*, Fleury, dans son traité des poésies sacrées, Rollin, dans son chapitre de l'éloquence de l'écriture, Lowth, dans son excellent livre *de sacra poësi Hebræorum ;* tous se sont complu à faire admirer la grace et la magnificence de la religion. Quel besoin d'ailleurs y a-t-il d'appuyer de tant d'exemples, ce que le seul bon sens suffit pour enseigner ? Dès-lors que l'on a voulu rendre la religion ridicule, il est tout simple de montrer qu'elle est belle. Eh quoi !

---

(*) *Voyez* la note E, ci-après, *page* 329.

(1) Dont on a retenu ce vers sur le dernier soupir du Christ :

*Supremamque auram, ponens caput, expiravit.*

Dieu lui-même nous aurait fait annoncer son Eglise par des poëtes inspirés ; il se serait servi, pour nous peindre les graces de l'*Epouse*, des plus beaux accords de la harpe du roi prophète : et nous, nous ne pourrions dire les charmes de *celle qui vient du Liban* (1), *qui regarde des montagnes de Sanir et d'Hermon* (2), *qui se montre comme l'aurore* (3), *qui est belle comme la lune, et dont la taille est semblable à un palmier* (4)? La Jérusalem nouvelle que saint Jean vit s'élever du désert *était toute brillante de clarté*.

Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle ! (5)

Oui, *chantons*-la sans crainte, cette religion sublime ; défendons-la contre la dérision ; faisons valoir toutes ses beautés, comme au temps de Julien, et puisque des siècles semblables ont ramené à nos autels des in-

---

(1) *Veni de Libano, sponsa mea.* Cant. cap. 4, p. 8.

(2) *De vertice Sanir et Hermon.* Id. ib.

(3) *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna.* Id. cap. 6, p. 9.

(4) *Statura tua assimilata est palmæ.* Id. cap. 6. p. 7.

(5) Athalie.

sultes pareilles, employons contre les modernes sophistes le même genre d'apologie que les Grégoire et les Apollinaire employaient contre les Maxime et les Libanius.

## *PLAN* DE L'OUVRAGE.

L'AUTEUR ne peut pas parler *d'après lui-même* du Plan de son ouvrage, comme il a parlé du fond de son Sujet; car un plan est une chose de l'art, qui a ses lois, et pour lesquelles on est obligé de s'en rapporter à la décision des maîtres. Ainsi, en rappelant les Critiques qui désapprouvent le plan de son livre, l'auteur sera forcé de compter aussi les voix qui lui sont favorables.

Or, s'il se fait illusion sur son plan, et qu'il ne le croie pas tout-à-fait défectueux, ne doit-on pas excuser un peu en lui cette illusion, puisqu'elle semble être aussi le partage de quelques écrivains, dont la supériorité en critique n'est contestée de personne? Ces écrivains ont bien voulu donner leur approbation publique à l'ouvrage; M. de la Harpe l'avait pareillement jugé avec indulgence. Une telle autorité est trop précieuse à l'auteur, pour qu'il manque à s'en prévaloir, dût-il se faire accuser de vanité. Ce grand critique avait donc repris pour le *Génie du Christianisme* le projet qu'il avait eu long-temps pour

*Atala* (1) ; il voulait composer la *Défense* que l'auteur est réduit à composer lui-même aujourd'hui : celui-ci eût été sûr de triompher s'il eût été secondé par un homme aussi habile ; mais la Providence a voulu le priver de ce puissant secours, et de ce glorieux suffrage.

Si l'auteur passe des Critiques qui semblent l'approuver, aux Critiques qui le condamnent, il a beau lire et relire leurs censures, il n'y trouve rien qui puisse l'éclairer : il n'y voit rien de précis, rien de déterminé ; ce sont par-tout des expressions vagues ou ironiques. Mais au lieu de juger l'auteur si superbement, les Critiques ne devraient-ils pas avoir pitié de sa faiblesse, lui montrer les vices de son plan, lui en enseigner les remèdes ? « Ce qui résulte de tant de critiques amères, dit M. de Montesquieu dans sa défense, c'est que l'auteur n'a point fait son ouvrage suivant le plan et les vues de ses critiques, et que si ses critiques avaient fait un ouvrage sur le même

---

(1) Je connaissais à peine M, de la Harpe dans ce temps-là ; mais ayant entendu parler de son dessein, je le fis prier, par ses amis, de ne point répondre à la critique de M. l'abbé Morellet. Toute glorieuse qu'eût été pour moi une défense d'*Atala*, par M. de la Harpe, je crus avec raison, que j'étais trop peu de chose, pour exciter une controverse entre deux écrivains célèbres,

sujet, ils y auraient mis un grand nombre de choses qu'ils savent. » (1)

Puisque ces Critiques refusent (sans doute parce que cela n'en vaut pas la peine ) de montrer l'inconvénient attaché au plan, ou plutôt au sujet, du *Génie du Christianisme*, l'auteur va lui-même essayer de le découvrir.

Quand on veut considérer la Religion chrétienne ou le Génie du Christianisme sous toutes ses faces, on s'apperçoit que ce sujet offre deux parties très-distinctes.

1.° Le christianisme proprement dit, à savoir ses dogmes, sa doctrine et son culte; et sous ce dernier rapport, se rangent aussi ses bienfaits et ses institutions morales et politiques.

2.° La poétique du christianisme, ou l'influence de cette religion sur la poésie, les beaux-arts, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, la littérature en général; ce qui mène aussi à considérer les changemens que le christianisme a apportés dans les passions de l'homme, et dans le développement de l'esprit humain.

L'inconvénient du sujet est donc le *manque d'unité*, et cet inconvénient est inévitable. En vain pour le faire disparaître, l'auteur a essayé d'autres combinaisons de chapitres et de parties, dans les deux éditions qu'il

(1) *Défense de l'Esprit des Lois*,

a supprimées. Après s'être obstiné long-temps à chercher le plan le plus régulier, il lui a paru, en dernier résultat, qu'il s'agissait bien moins, pour le but qu'il se proposait, de faire un ouvrage extrêmement méthodique, que de porter un grand coup au cœur, et de frapper vivement l'imagination. Ainsi, au lieu de s'attacher à l'ordre des sujets, comme il l'avait fait d'abord, il a préféré l'ordre des preuves. Les preuves de sentiment sont renfermées dans le premier volume, où l'on traite du charme et de la grandeur des mystères, de l'existence de Dieu, etc.; les preuves pour l'esprit et l'imagination remplissent le second et le troisième volume, consacrés à la *poétique*; enfin, ces mêmes preuves pour le cœur, l'esprit et l'imagination, réunies aux preuves pour la raison, c'est-à-dire aux preuves de fait, occupent le quatrième volume et terminent l'ouvrage. Cette gradation de preuves semblait promettre d'établir une progression d'intérêt dans le *Génie du Christianisme*; il paraît que le jugement du public a confirmé cette espérance de l'auteur. Or, si l'intérêt va croissant de volume en volume, le plan du livre ne saurait être tout-à-fait vicieux.

Qu'il soit permis à l'auteur de faire remarquer une chose de plus. Malgré *les écarts de son imagination*, perd-il souvent de vue son sujet dans son ouvrage? Il en appelle au critique impartial: quel est le chapitre, quelle est, pour ainsi dire, la page où l'objet du

livre ne soit pas reproduit (1) ? Or, dans une apologie du christianisme, où l'on ne veut que montrer au lecteur la beauté de cette religion, peut-on dire que le plan de cette apologie est essentiellement défectueux, si dans les choses les plus directes, comme dans les plus éloignées, on a fait reparaître partout la grandeur de Dieu, les merveilles de la Providence, l'influence, les charmes et les bienfaits des dogmes, de la doctrine et du culte de Jesus-Christ ?

En général, on se hâte un peu trop de prononcer sur le plan d'un livre. Si ce plan ne se déroule pas d'abord aux yeux des critiques, comme ils l'ont conçu sur le titre de l'ouvrage, ils le condamnent impitoyablement. Mais ces critiques ne voient pas, ou ne se donnent pas la peine de voir, que si le plan qu'ils imaginent était exécuté, il aurait peut-être une foule d'inconvéniens, qui le rendraient encore moins bon que celui que l'auteur a suivi.

Quand un écrivain n'a pas composé son ouvrage avec précipitation; quand il y a employé plusieurs années; quand il a consulté les livres et les hommes, et qu'il n'a rejeté aucun conseil, aucune critique; quand il a recommencé

(1) Cette vérité a été reconnue par le critique même qui s'est le plus élevé contre l'ouvrage.
*Voyez pag.* 48, alinéa, de la brochure Ginguené.

plusieurs

plusieurs fois son travail d'un bout à l'autre; quand il a livré deux fois aux flammes son ouvrage tout imprimé ; ce ne serait que justice de supposer qu'il a peut-être aussi bien vu son sujet que le critique, qui sur une lecture rapide, condamne d'un mot un plan médité pendant des années. Que l'on donne toute autre forme au *Génie du Christianisme*, et l'on ose assurer que l'ensemble des beautés de la religion, l'accumulation des preuves aux derniers chapitres, la force de la conclusion générale, auront beaucoup moins d'éclat, et seront beaucoup moins frappans que dans l'ordre où le livre est actuellement disposé. On ose encore avancer qu'il n'y a point de grand monument en prose dans la langue française (le Télémaque et les ouvrages historiques exceptés) dont le plan ne soit exposé à autant d'objections que l'on en peut faire au plan de l'auteur. Que d'arbitraire dans la distribution des parties et des sujets de nos livres les plus beaux et les plus utiles ! Et certainement (si l'on peut comparer un chef-d'œuvre à une œuvre très-imparfaite) l'admirable *Esprit des Lois* est une composition qui n'a peut-être pas plus de régularité, que l'ouvrage dont on essaie de justifier le plan dans cette défense. Toutefois la méthode était encore plus nécessaire au sujet traité par M. de Montesquieu, qu'à celui dont l'auteur du *Génie du Christianisme* a tenté une si faible ébauche.

# DÉTAILS DE L'OUVRAGE.

VENONS maintenant aux critiques de détail.

On ne peut s'empêcher d'observer d'abord, que la plupart de ces critiques tombent sur le premier et sur le second volume. Les censeurs ont marqué un singulier dégoût pour le troisième et le quatrième. Ils les passent presque toujours sous silence. L'auteur doit-il s'en attrister ou s'en réjouir ? Serait-ce qu'il n'y a rien à dire sur ces deux volumes, ou qu'ils ne laissent rien à dire ?

On s'est donc presque uniquement attaché à combattre quelques opinions littéraires particulières à l'auteur, et répandues dans le second volume (1) ; opinions qui, après tout, sont d'une petite importance, et qui peuvent être reçues ou rejetées sans qu'on en puisse rien conclure contre le fond de l'ouvrage : il faut ajouter à la liste de ces graves reproches, une douzaine d'expressions, véritablement répréhensibles, et que l'on a fait disparaître dans les nouvelles éditions.

Quant à quelques phrases dont on a détourné le sens (par un art si merveilleux et si

---

(1) Encore n'a-t-on fait que répéter les observations judicieuses et polies, qui avaient paru à ce sujet dans quelques journaux accrédités.



nouveau ), pour y trouver d'indécentes allusions ; comment éviter ce malheur, et quel remède y apporter ? Un auteur, c'est la Bruyère qui le dit ; « un auteur n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots qu'on peut dire, et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, et encore moins de les supprimer ; il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude qu'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, et que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise. » (1)

L'auteur a beaucoup cité dans son livre, mais il paraît encore qu'il eût dû citer davantage. Par une fatalité singulière, il est presque toujours arrivé, qu'en voulant blâmer l'auteur, les Critiques ont compromis leur mémoire. Ils ne veulent pas que l'auteur dise, *déchirer le rideau des mondes, et laisser voir les abymes de l'éternité* ; et ces expressions sont de Tertullien (2) : ils soulignent *le puits*

---

(1) *Caract. de la Bruyère.*

(2) *Cùm ergo finis et limes medius, qui interheat, adsuerit, ut etiam mundi ipsius species transferatur æquè temporalis, quæ illi dispositioni æternitatis aulæi vice oppansa est.* Apolog. chap. 48.

*de l'abyme* et le cheval *pâle de la mort*, apparemment comme étant une vision de l'auteur; et ils ont oublié que ce sont des images de l'Apocalypse (1): ils rient des tours gothiques *coifées de nuages*; et ils ne voient pas que l'auteur traduit littéralement un vers de Shakespeare (2): ils croient que les *ours enivrés de raisins* sont une circonstance inventée par l'auteur; et l'auteur n'est ici qu'historien fidelle (*): l'Esquimaux qui s'embarque sur un rocher de glace, leur paraît une imagination bizarre; et c'est un fait rapporté par Charlevoix (3): le crocodile qui *pond un œuf*, est

---

(1) *Equus pallidus*, cap. 6, v. 8. *Puteus abyssi*, cap. 9, v. 2.

(2) The clouds-capt-towers, the gorgeons palaces, etc.

*In the Temp.*

L'abbé de Lille avait dit dans les *Jardins*, en parlant des rochers :

J'aime à voir leur front chauve et leur tête sauvage
Se coifer de verdure, et s'entourer d'ombrage.

J'ai cependant mis dans la nouvelle édition, *couronnées d'un chapiteau de nuages*.

(*) *Voyez* la note F, ci-après *page* 329.

(3) « Croirait-on que sur ces glaces énormes, on rencontre des hommes qui s'y sont embarqués exprès ? On assure pourtant qu'on y a plus d'une fois apperçu des Esquimaux, etc. » *Histoire de la Nouv. Franc.*, tom. II, lib. X, p. 293, édit. de Paris, 1744.

une expression d'Hérodote (1) ; *ruse de la sagesse*, appartient à la Bible (2), etc. etc. Un critique prétend qu'il faut traduire l'épithète d'Homère, Ἡδυεπὴς appliquée à Nestor, par Nestor *au doux langage*. Mais Ἡδυεπὴς ne voulut jamais dire *au doux langage*. Rollin traduit à-peu-près comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, Nestor *cette bouche éloquente* (3), d'après le texte grec, et non d'après la leçon latine du Scoliaste, *Suaviloquus*, que le critique a visiblement suivi.

Au reste, l'auteur a déjà dit qu'il ne prétendait pas défendre des talens qu'il n'a pas sans doute : mais il ne peut s'empêcher d'observer que tant de petites remarques sur un long ouvrage, ne servent qu'à dégoûter un auteur sans l'éclairer : c'est la réflexion que M. de Montesquieu fait lui-même, dans ce passage de sa *Défense* :

« Les gens qui veulent tout enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre ; il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse, lors-

---

(1) Τικτει μὴν γὰρ ὠὰ ἐν γῇ εκλειπει. Herod. lib. II, cap. 68.

(2) *Astutias sapientiæ*. Eccl. cap. 1, v. 6.

(3) *Trait. des Etud.* tom. I, p. 375. De la Lect. d'Hom.

qu'on l'enveloppera d'un million de scrupules vains ; avez-vous les meilleures intentions du monde ? on vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire, quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot : prenez garde de tomber : vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor ? ils vous arrêtent par la manche. A-t-on de la force et de la vie ? on vous l'ôte à coups d'épingles. Vous élevez-vous un peu ? voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, lèvent la tête et vous crient de descendre pour vous mesurer...... Il n'y a ni science, ni littérature, qui puisse résister à ce pédantisme. » (1)

C'est bien pis encore quand on y joint les dénonciations et les calomnies. Mais l'auteur les pardonne aux Critiques ; il conçoit que cela peut faire partie de leur plan, et ils ont le droit de réclamer pour leur ouvrage, l'indulgence que l'auteur demande pour le sien. Cependant que revient-il de tant de censures multipliées où l'on n'apperçoit que l'envie de

---

(1) *Défense de l'Esprit des Lois*, III.me partie.

nuire à l'ouvrage et à l'auteur, et jamais un goût impartial de critique ? Que l'on provoque des hommes que leurs principes retenaient dans le silence, et qui, forcés de descendre dans l'arène, peuvent y paraître quelquefois avec des armes qu'on ne leur soupçonnait pas.

---

# NOTES
## POUR LA DÉFENS
### DU
## GÉNIE DU CHRISTIANIS

---

### NOTE A.

IL est curieux de voir comment un l
traite un Fénélon dans sa *Télémacom*
« S'il faut juger du Télémaque, dit-il,
feu et l'ardeur avec laquelle ce livre est r
ché, c'est le plus excellent de tous les l
Jamais on ne tira tant d'exemplaires d'
ouvrage ; jamais on ne fit tant d'édition
même livre ; jamais écrit n'a été lu pa
de gens. Mais comme les fées du jeun
rault, et les pasquinades de Le Noble,
mamman-joie de madame Demurat,
comédies d'Arlequin, ou le théâtre It
qui sont certainement des livres fort
sables, ont été lus et courus par plus de
et réimprimés plus de fois que Télémaq
faut compter pour peu de chose l'avidit
laquelle il a été recherché, etc.... Le p
respect que j'ai pour le caractère et p
mérite personnel de M. de Cambrai, n
rougir de honte pour lui, d'apprendre qu
ouvrage soit parti de sa plume, et q

la même main dont il offre tous les jours sur l'autel, au Dieu vivant, le calice adorable qui contient le sang de Jesus-Christ, le prix de la rédemption de l'univers, il ait présenté à boire à ces mêmes ames qui en ont été rachetées, la coupe du vin empoisonné de la prostituée de Babylone... Je n'ai presque vu autre chose, dans les premiers tomes du Télémaque de M. de Cambrai, que des peintures vives et naturelles de la beauté des nymphes et des naïades, et de celle de leur parure et de leur ajustement, de leur danse, de leurs chansons, de leurs jeux, de leurs divertissemens, de leur chasse, de leurs intrigues à se faire aimer, et de la bonne grace avec laquelle elles nagent toutes nues aux yeux d'un jeune homme pour l'enflammer. La grotte enchantée de Calypso, la troupe galante des jeunes filles qui l'accompagnent par-tout, leur étude à plaire, leur application à se parer, les soins assidus et officieux qu'elles rendent au beau Télémaque, les discours que leur maîtresse, encore plus amoureuse qu'elles, lui tient, les charmes de la jeune Eucharis, les avances qu'elle fait à son amoureux, les rendez-vous dans un bois, les tête-à-tête sur l'herbe, les parties de chasse, les festins, le bon vin et le précieux nectar dont elles enivrent leur hôte, la descente de Vénus dans un char doré et léger, traîné par des colombes, accompagnée de son petit Amour; enfin la description de l'île de Chypre, et des plaisirs de toutes les sortes, qui sont permis en ce charmant pays, aussi bien que les fréquens exemples de toute la jeunesse qui, sous l'autorité des lois, et sans

le moindre obstacle de la pudeur, s'y livre impunément à toutes sortes de voluptés et de dissolutions, occupent une bonne partie du premier et du second tome du roman de votre prélat, madame... Est-il possible que M. de Cambrai, qui est si éclairé, n'ait pas prévu tant de funestes suites qui proviendront de son livre?... A quoi peuvent servir, après cela, toutes les belles instructions de morale et de vertu chrétienne et évangélique, que M. de Cambrai fait donner par Mentor à son Télémaque? n'est-ce pas mêler Dieu avec le démon, Jesus-Christ avec Bélial, la lumière avec les ténèbres, comme dit S. Paul, et faire un mélange ridicule et monstrueux de la religion chrétienne avec la païenne, et des idoles avec la Divinité? » *Télémacomanie, ou la censure et critique du roman intitulé, les Aventures*, etc. 1 vol. *in*-12 de 500 pages, édit. 1700, pag. 2-3-6-461-462. On voit que dans tous les temps les dénonciations et les insinuations odieuses ont fait une partie essentielle de l'art de certains critiques. Le reste de la *Télémacomanie* est du même ton. Faidyt *prouve* que Fénélon ne sait pas sa langue; qu'il est d'une ignorance profonde en histoire; qu'il fait toujours, par exemple, Idoménée petit-fils de Minos, fils de Jupiter, tandis qu'il n'était que son arrière-petit-fils : il *montre* que l'archevêque de Cambrai n'entend pas Homère; que son roman (qui est un chef-d'œuvre de composition) est pitoyablement composé, notamment le dénouement, que lui, Faidyt, trouve ridicule, etc. etc. Encore ce Misérable, qui avait aussi insulté Bossuet et

l'avait appelé l'âne de Balaam, se défend-il d'être l'auteur d'une *critique brutale et séditieuse*, qui avait paru depuis quelque temps contre le *Télémaque ;* il est fort scandalisé qu'on lui attribue *cet infâme libelle* : il voulait parler apparemment de la *critique générale du Télémaque*, de Gueudeville. Il faut convenir qu'on a peu le droit de se plaindre de la rigueur de la censure, lorsqu'on voit de pareilles insultes prodiguées à des ouvrages dont le temps a consacré la beauté ; mais il faut convenir aussi, que ces critiques sont des refuges dangereux pour l'amour-propre des auteurs modernes, et qu'elles offrent trop de consolation à la médiocrité.

## NOTE B.

EPIST. *ad Magnum*. Il nomme avec son érudition accoutumée, tous les auteurs qui ont défendu la religion et les mystères, par des idées philosophiques, en commençant à saint Paul, qui cite des vers de Ménandre (*a*) et d'Epiménide (*b*), jusqu'au prêtre Juvencus qui, sous le règne de Constantin, écrivit en vers l'histoire de Jesus-Christ, « sans craindre, ajoute saint Jérôme, que la poésie diminuât quelque chose de la majesté de l'évangile. » (*c*)

(*a*) 1. Cor. 15, 33.
(*b*) Tit. 1, 12.
(*c*) *Epist. ad Mag. loc. cit.*

# NOTE C.

Le passage grec est formel :

Ο' μέν γαρ εὐθὺς γραμματικὸς ἅτε, τήν τεχνὴν γραμματικὴν χριστιανικῷ τυπῳ συνετάττε τά τε μωϋσέως βιβλία, διὰ τοῦ ἡρωϊκοῦ λεγομένου μέτρου μετέβαλε, ϗ ὅσα κατὰ τὴν παλαιὰν διαθήκην ἐν ἱστορίας τύπῳ συγγέγραπται· ϗ τοῦτο μεν τῷ δακτυλικῷ μέτρῳ συνέταττε. Τοῦτο δὲ ϗ τῷ τῆς τραγῳδίας τυπῳ δραματικῶς ἐξειργάζετο· ϗ παντὶ μέτρῳ ῥυθμικῷ ἐχρῆτο, ὅπως ἄν μηδεὶς τρόπος τῆς ἑλληνικῆς γλώττης τοῖς χριστιανοῖς ἀνήκοος ᾖ· ὁ δὲ νεώτερος ἀπολινάριος εὖ πρὸς τὸ λέγειν παρεσκευασμένος, τὰ ευαγγέλια καὶ τό ἀποστολικὰ δόγματα, ἐν τύπῳ διαλόγων, ἐξέθετο, καθὰ ϗ πλάτων παρ' ἕλλησιν. Socrat. lib. III, cap. 16, p. 153, *ex editione Valesii*. Paris., an. 1686. Sozomène, qui attribue tout au fils, dit qu'il fit l'histoire des Juifs, jusqu'à Saül, en vingt-quatre poëmes, qu'il marqua des vingt-quatre lettres grecques de l'alphabet, comme Homère; qu'il imita Ménandre par des comédies, Euripide par des tragédies. et Pindare par des odes, prenant le sujet de ces ouvrages dans l'Ecriture sainte. Les chrétiens chantaient souvent ses vers au lieu des hymnes sacrés, car il avait composé des chansons pieuses de toutes les sortes, pour les jours de fête ou de travail. Il adressa à Julien même, et aux philosophes de ces temps ; un discours intitulé *de*

*la*

*a Vérité*, et dans lequel il défendait le christianisme par des raisons purement humaines. Voici le texte :

Ἡνίκα δὴ ἀπολινάριος οὗτος εἰς καιρὸν τῇ πολυμαθία ϗ τῇ φύσει χρησάμενος, ἀντὶ μὲν τῆς ὁμήρου ποιήσεως, ἐν ἔπεσιν ἡρώοις τὴν ἑβραϊκὴν ἀρχαιολογίαν συνεγράψατο μέχρι τῆς τῦ σαού. βασιλείας, ϗ εἰς εἴκοσι τέσσαρα μέρη την πᾶσαν. γραγματείαν διεῖλεν, ἑκάστω τόμω προσηγορίαν θέμενος ὁμώνυμον τοῖς παρ' ἕλλησι στοιχείοις καθα τὸν τούτων ἀριθμὸν ϗ τὴν τάξιν· ἐπραγματεύσατο δὲ ϗ τοῖς μενάνδρου δράμασιν εἰκασμένας κωμωδίας· ϗ τὴν εὐριπίδου τραγωδίαν, ϗ τὴν πινδάρου λύραν ἐμιμήσατο. Et ailleurs : Ἄνδρες τὲ παρὰ τοὺς πότους ϗ ἐν ἔργοις, ϗ γυναῖκες παρὰ τοὺς ἱστοὺς τὰ αὐτῦ μέλη ἔψαλλον. Soz. lib. V, cap. 18, pag. 506; lib. VI, c. 25, pag. 545, *ex editione Valesii*. Paris. an. 1686. Voyez aussi Fleury, *Hist. eccl.* t. IV, lib. XV, p. 12. Paris, 1724 ; et Tillemont, *Mémoires eccl.*, tom. VII, art. 6, p. 12 ; et art. 17, p. 634. Paris, 1706. Un laïque nommé Origène, publia de son côté quelques traités en faveur de la religion, et saint Amphiloque écrivit en vers à Séleucus, pour l'engager à étudier à-la-fois les belles-lettres et les mystères de la religion. ( S. Bazil., ep. 384, pag. 377. S. Joan. Damase, p. 190. )

## NOTE D.

FLEURY, *Hist. eccl.*, tom. IV, liv. XIX, p. 557. La philosophie a été *scandalisée* de la manière *philosophique*, morale et même poétique, dont l'auteur a parlé des Mystères, sans faire attention que beaucoup de pères de l'Eglise en ont eux-mêmes parlé ainsi, et qu'il n'a fait que répéter les raisonnemens de ces grands hommes. Origène avait écrit neuf livres de *Stromates*, où il confirmait, dit S Jérôme, tous les dogmes de notre religion par l'autorité de Platon, d'Aristote, de Numénius et de Cornutus (*epist ad Mag.*) S. Grégoire de Nysse mêle la philosophie à la théologie, et se sert des raisons des philosophes dans l'explication des mystères; il suit Platon et Aristote, pour les principes, et Origène pour l'allégorie. Qu'auraient donc dit les Critiques, si l'auteur avait fait, comme S. Grégoire de Nazianze, des espèces de stances sur la grace, le libre arbitre, l'invocation des saints, la Trinité, le Saint-Esprit, la présence réelle, etc.! Le poëme soixante-dixième, composé en vers hexamètres, et intitulé *Les Secrets de saint Grégoire*, contient, dans huit chapitres, tout ce que la théologie a de plus sublime et de plus important. S. Grégoire a chanté jusqu'à la primauté de l'Eglise de Rome :

*Τούτων δὲ πίστις , ἡ μὲν ἦν ἐκ πλείονος ,*
*Καὶ νῦν ἔτ' ἐστὶν εὔδρομος , τὴν ἑσπέραν*

Πᾶσαν δ' ὅσα τῷ σωτηρίῳ λόγῳ,
Καθὼς δίκαιον τὴν πρόεδρον τῶν ὅλων,
Ὅλην σέβουσαν τὴν Θεοῦ συμφωνίαν·

*Fides vetustæ recta erat jam antiquitùs*
*Et recta perstat nunc item, nexu pio,*
*Quodcumque labens sol videt, devinciens :*
*Ut universi præsidem mundi decet*
*Totam colit quæ numinis concordiam.*

« De toute antiquité la foi de Rome a été droite, et elle persiste dans cette droiture, cette Rome qui lie par la parole du salut (**τῷ σωτηρίῳ λόγῳ** *salutari verbo*, et non pas ***nexu pio***), tout ce qu'éclaire le soleil couchant, comme il convenait à cette église, qui occupe le premier rang entre les églises du monde et qui révère la parfaite union qui subsiste en Dieu. » Voilà, certes, des sujets assez sérieux mis en vers par un évêque. L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a parlé que des beaux effets de la religion employée dans la poésie : saint Grégoire de Nazianze va bien plus loin, car il ose faire de véritables allégories sur des sujets pieux. Rollin nous donne ainsi le précis d'un poëme de ce Père : « Un songe qu'eut saint Grégoire dans sa plus tendre jeunesse, et dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentimens (des sentimens d'innocence). Pendant qu'il dormait, il crut voir deux vierges de même âge, et d'une égale beauté,

vêtues d'une manière modeste, et sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siècle. Elles avaient les yeux baissés en terre, et le visage couvert d'un voile, qui n'empêchait pas qu'on entrevît la rougeur que répandait sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vue, ajoute le saint, me remplit de joie : car elles me paraissaient avoir quelque chose au-dessus de l'humain. Elles, de leur côté, m'embrassèrent et me caressèrent comme un enfant qu'elles aimaient tendrement : et quand je leur demandai qui elles étaient, elles me dirent, l'une qu'elle était la pureté, et l'autre la continence, toutes deux les compagnes de Jesus-Christ, et les amies de ceux qui renoncent au mariage, pour mener une vie céleste ; elles m'exhortaient d'unir mon cœur et mon esprit au leur, afin que, m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent se présenter devant la lumière de la Trinité immortelle. Après ces paroles, elles s'envolèrent au ciel, et mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent. » ( *Traité des Etudes*, tom. IV, p. 674. ) A l'exemple de ce grand saint, Fénélon lui-même, dans son *Education des filles*, a fait des descriptions charmantes des sacremens. Il veut que pour instruire les enfans, on choisisse dans les histoires (de la religion) « tout ce qui en donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfans trouvent la religion belle, aimable et auguste ; au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant. » Tant d'exemples, tant d'autorités fameuses, ont-ils été ignorés des Critiques !

## NOTE E.

On sait que Sannazar a fait dans ce poëme un mélange ridicule de la fable et de la religion. Cependant il fut honoré pour ce poëme de deux brefs des papes Léon X et Clément VII ; ce qui prouve que l'Eglise a été dans tous les temps plus indulgente que la philosophie moderne, et que la charité chrétienne aime mieux juger un ouvrage par le bien que par le mal qui s'y trouve. La traduction de Théagène et Chariclée valut à Amyot l'abbaye de Bellozanne.

## NOTE F.

*They are extremely fond of grapes*, et will climb to the top of the hisghest trees in quest of them. *Carver's travels through the interior parts of north. America.* p. 443, *third edition*, *London*, 1781.

The bear in America is considered not as a fierce, carnivorous, but as an useful animal ; et feeds in Florida upon grapes. *John*, *Bartram*, *description of east Flor. third edit. London*, 1760.

« Il aime sur-tout (l'ours) le raisin ; et comme toutes les forêts sont remplies de vignes qui s'élèvent jusqu'à la cime des plus hauts arbres, il ne fait aucune difficulté d'y grimper. » Charlevoix, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, tom. IV, let. 44, p. 175, édit. Paris, 1744. Imley dit en propres termes que les ours s'enivrent de raisin ( *intoxicated*

*with grapes*), et qu'on profite de cette circonstance, pour les prendre à la chasse. C'est d'ailleurs un fait connu de toute l'Amérique.

Quand on trouve dans un auteur une circonstance extraordinaire qui ne fait pas beauté en elle même, et qui ne sert qu'à donner la ressemblance au tableau; si cet auteur a d'ailleurs montré quelque sens commun, il serait naturel de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il ne fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle soit peu connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve Atala une méchante production; mais du moins la nature américaine y est peinte avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. Je connais deux traductions anglaises d'Atala; elles sont parvenues toutes deux en Amérique: les papiers publics ont annoncé en outre une troisième traduction publiée à Philadelphie avec succès. Si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auraient-ils réussi chez un peuple qui pouvait dire à chaque pas: ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts! Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'a reconnue pour véritable enfant de la solitude.

*Fin de la Défense.*

# TABLE.



